Library
of the
University of Toronto

Anna de Crussonnat

20210

RECUEIL
D'ŒUVRES
CHOISIES.

ad me pertinet Cazard

ŒUVRES
CHOISIES
DE M. ROUSSEAU.

A PARIS,

Chez { DE SAINT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége. ET BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Cazard

ODES.

LIVRE I.

ODE I.

TIRE'E DU PSEAUME XIV.

Caractére de l'homme juste.

Eigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel eſt digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce ſanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil reſpectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux ?

Ce ſera celui qui du vice
Evite le ſentier impur :
Qui marche d'un pas ferme & ſûr
Dans le chemin de la juſtice :
Attentif & fidéle à diſtinguer ſa voix,
Intrépide & ſévére à maintenir ſes loix.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité :
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche :
Et qui par des discours faux & calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui, qui d'un infâme gain
Ne fait point grossir ses richesses :
Celui, qui sur les dons du coupable puissant
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élûs du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

ODE II.

TIRE'E DU PSEAUME XVIII.

Mouvemens d'une ame qui s'éléve à la connoiſſance de Dieu par la contemplation de ſes Ouvrages.

Les cieux inſtruiſent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enſerre
Célébre un Dieu créateur.
Quel plus ſublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les céleſtes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords!

De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit.
Le jour au jour la révéle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux:
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la nature,
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce ſoleil, qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.

Environné de lumiére,
Cet aſtre ouvre ſa carriére,
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers, à ſa préſence,
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde,
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par ſa chaleur puiſſante,
La nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes œuvres ſont belles!
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits!
Que ceux qui te ſont fidéles,
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inſpire la joie:
Elle aſſure notre voie:
Elle nous rend triomphans:
Elle éclaire la jeuneſſe,
Et fait briller la ſageſſe
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puiſſant; inſpire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi ſainte, loi déſirable,
Ta richeſſe eſt préférable

A la richeſſe de l'or ;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compoſe ſon cher treſor.

Mais ſans tes clartés ſacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur ?
Prête-moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien conſumer par ta flame
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiſer ſur ta trace,
Dans les ſources de ta grace ;
Et de ſes eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.

ODE III.

TIRE'E DU PSEAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du siécle.

QU'aux accens de ma voix la terre se réveille :
Rois, soiez attentifs : peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, & m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lire :
L'Esprit saint me pénétre, il m'échauffe, & m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs, & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paira point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vû tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
Le riche & l'indigent, l'imprudent & le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déja toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t'il en ces momens suprêmes?
Un sépulcre funébre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensévelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches & stupides,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroit sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison soumise & complaisante,
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abimes,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice appaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagéres,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses peres;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE IV.

TIRE'E DU PSEAUME XLIX.

Sur les dispositions que l'homme doit apporter à la Priére.

LE Roi des cieux & de la terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle.
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flâme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses loix augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvez.
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les ames serviles,
Dont le zèle oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A crû satisfaire à sa loi.

Allez, saintes intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux & la terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce juge sévére,
Hommes charnels, écoutez tous.
Quand je viendrai dans ma colére
Lancer mes jugemens sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez:
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par-là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des genisses?
Mange-t'il la chair des taureaux?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre & dans les mers?
Et que son souffle seul inspire
L'ame à tout ce vaste univers?

Offrez, à l'éxemple des Anges,
A ce Dieu, votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.
Chantez d'une voix ferme & sure,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaissans.
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane:
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel?
Toi, qui courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine;

Et malgré mes ſecours puiſſans,
Rejettant toute diſcipline,
N'as pris conſeil que de tes ſens.

Si tu voyois un adultére,
C'étoit lui que tu conſultois.
Tu reſpirois le caractére
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice;
Et ton cœur pétri d'artifice,
Contre ton frere encouragé,
S'applaudiſſoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété ſi noire
Mes foudres furent ſans emploi:
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu penſoit comme toi.
Mais apprens, homme déteſtable,
Que ma juſtice formidable
Ne ſe laiſſe point prévenir,
Et n'en eſt pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Penſez-y donc, ames groſſiéres.
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faſte dans vos priéres,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une ame légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'eſt qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

ODE V.

TIRE'E DU PSEAUME LVII.

Contre les hypocrites.

SI la loi du Seigneur vous touche,
Si le menſonge vous fait peur,
Si la juſtice en votre cœur
Régne auſſi-bien qu'en votre bouche;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préſide aux jugemens que vous lancez ſur moi?

C'eſt vous de qui les mains impures
Trament le tiſſu déteſté,
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impoſtures.
Lâches, aux cabales vendus:
Artiſans de fourbes obſcures:
Habiles ſeulement à noircir les vertus.

L'hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance eſt pétri de fard.
Il ſait colorer avec art
Le fiel que ſa bouche diſtile;
Et la morſure du ſerpent
Eſt moins aigue & moins ſubtile,
Que le venin caché que ſa langue répand.

En vain le ſage les conſeille,
Ils ſont infléxibles & ſourds.
Leur cœur s'aſſoupit aux diſcours
De l'équité qui les réveille:
Plus inſenſibles & plus froids,
Que l'aſpic qui ferme l'oreille
Aux ſons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes :
Il plongera sa main, & brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se dissipe & s'évanouit
Dans le sein de la terre humide :
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide,
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé :

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux :
Ainsi la justice des cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissans,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejettons ;
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres ;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres,
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrace
Les justes riront à leur tour :
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace ;
Et que, sans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité,
Que l'injuſtice & l'équité
Tour à tour ont leur récompenſe ;
Et qu'il eſt un Dieu dans les cieux,
Dont le bras ſoutient l'innocence,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

ODE VI.

TIRE'E DU PSEAUME LXXI.

Idée de la véritable grandeur des Rois.

O Dieu, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous,
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre juſtice :
Inſpirez à ce jeune Roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fauſſe vrai-ſemblance
Sait diſcerner la vérité.

Que par des jugemens ſévéres
Sa voix aſſure l'innocent :
Que de ſon peuple gémiſſant
Sa main ſoulage les miſéres.
Que jamais le menſonge obſcur
Des pas de l'homme libre & pur
N'oſe à ſes yeux ſouiller la trace :
Et que le vice faſtueux
Ne ſoit aſſis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Ainſi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroſer nos campagnes.

Son régne, à ſes peuples chéris,
Sera ce qu'aux champs défleuris
Eſt l'eau que le ciel leur envoie;
Et tant que luira le ſoleil,
L'homme plein d'une ſainte joie
Le bénira dès ſon réveil.

Son thrône deviendra l'azile
De l'orphelin perſécuté:
Son équitable auſtérité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre, ſous ce défenſeur,
Ne craindra plus que l'oppreſſeur
Lui raviſſe ſon héritage;
Et le champ qu'il aura ſemé
Ne deviendra plus le partage
De l'uſurpateur affamé.

Ses dons verſés avec juſtice,
Du pâle calomniateur,
Ni du ſervile adulateur
Ne nourriront point l'avarice:
Pour eux ſon front ſera glacé.
Le zèle déſintéreſſé,
Seul digne de ſa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inſéparables de la paix.

Alors ſa juſte renommée,
Répandue au-delà des mers,
Juſqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat ſera ſemée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ſes piés;

Et des plus éloignés rivages
Les rois, frappés de sa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modéle
Que doivent suivre tous les rois ;
C'est de la sainteté des loix
Le protecteur le plus fidéle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siécle enyvré,
N'ose paroître en sa présence.
Mais l'humble ressent son appui ;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le tems respectera le cours ;
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux, par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Lybie.
La mer enrichira ses ports ;
Et pour lui l'heureuse Arabie
Epuisera tous ses tresors.

Tel qu'on voit la chenue
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Egaler le plus haut rameau
Du cédre caché dans la nue :
Tel croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe ;
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marets.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les rois lui dreſſent des autels.
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monumens de ſa gloire.
Et vous, ô Maitre des humains,
Qui de vos bienfaiſantes mains
Formez les monarques célébres :
Montrez-vous à tout l'univers ;
Et daignez chaſſer les ténébres,
Dont nos foibles yeux ſont couverts.

ODE VII.

TIRE'E DU PSEAUME LXXII.

Inquiétudes de l'ame sur les voies de la Providence.

QUe la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse, en suivant le Seigneur !
Dessillez-vous, mes yeux ; console-toi, mon cœur :
Les voiles sont levés ; sa conduite est visible
Sur le juste & sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse.
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur ame se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux :
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie ;
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs ?
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs,
Enyvrés de bonheur, ils ne prennent pour guides,
Que leurs plus insensés desirs.

Leur bouche ne vomit qu'injure & que blasphèmes,
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux.
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux ;
Et n'élévent leur voix, que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là, je l'avoûrai, naissoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment sans les punir voit-il ces cœurs pervers ?
Et s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit & les adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs ;
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi ?
C'est donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi ?

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte.
Mais, ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets ;
J'offensois tes élûs, & je portois atteinte
A l'équité de tes decrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes.
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes Saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vû que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur molesse,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'eſt-elle évanouie ?
Qu'eſt devenu l'éclat de ce vaſte appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du ſoleil ?
Dans un ſommeil profond ils ont paſſé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

Inſenſé que j'étois, de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puiſſans !
De ma foible raiſon j'écoutois les accens ;
Et ma raiſon n'étoit que l'inſtinct d'une brute,
Qui ne juge que par les ſens.

Cependant, ô mon Dieu ! ſoutenu de ta grace,
Conduit par ta lumiére, appuyé ſur ton bras,
J'ai conſervé ma foi dans ces rudes combats.
Mes piés ont chancelé : mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je aſſez éxalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a ſauvé d'un ſi mortel danger ?
Sa main contre moi-même a ſçû me protéger ;
Et ſon divin amour m'offre un bonheur immenſe,
Pour un mal foible & paſſager.

Que me reſte-t'il donc à cherir ſur la terre,
Et qu'ai-je à déſirer au céleſte ſéjour ?
La nuit qui me couvroit céde aux clartés du jour :
Mon eſprit ni mes ſens ne me font plus la guerre ;
Tout eſt abſorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois ; le bras de ſa juſtice,
Quoique lent à frapper, ſe tient toujours levé
Sur ces hommes charnels, dont l'eſprit dépravé
Oſe à de faux objets offrir le ſacrifice
D'un cœur pour lui ſeul réſervé.

Laiſſons-les s'abimer ſous leurs propres ruïnes.
Ne plaçons qu'en Dieu ſeul nos vœux & notre eſpoir.
Faiſons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions partout les merveilles divines
De ſon infaillible pouvoir.

ODE VIII.

TIRE'E DU PSEAUME LXXV.

Et appliquée à la derniére guerre des Turcs.

Quelle eſt la véritable reconnoiſſance que Dieu éxige des hommes.

LE Seigneur eſt connu dans nos climats paiſibles.
Il habite avec nous ; & ſes ſecours viſibles
Ont de ſon peuple heureux prévenu les ſouhaits.
Ce Dieu, de ſes faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de ſa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où ſa grandeur réſide,
Il a briſé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondoit ſon ferme appui.
Le ſang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'eſt éteint devant lui.

Une affreuſe clarté dans les airs répandue
A jetté la frayeur dans leur troupe éperduë ;
Par l'effroi de la mort ils ſe ſont diſſipés :
Et l'éclat foudroyant des lumiéres céleſtes
A diſperſé leurs reſtes
Aux glaives échapés.

Insensés ! qui remplis d'une vapeur légére,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongére,
Qui vous peint des tresors chimériques & vains :
Le réveil suit de près vos trompeuses yvresses ;
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides.
Vous dévoriez déja, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil.
Mais le Seigneur se léve ; il parle, & sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand & redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colére fidelle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

Contre ces inhumains, tes jugemens augustes
S'élévent pour sauver les humbles & les justes,
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paroît de feux étincelante ;
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opére ces miracles
N'en cueilleront le fruit, qu'en suivant tes oracles,
En bénissant ton Nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint éxercice ?
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi ?

Ce sont-là les présens, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes

Qui le peuvent payer de ſes dons immortels :
C'eſt par une humble foi, c'eſt par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ſes autels.

Venez donc adorer le Dieu ſaint & terrible,
Qui vous a délivrés par ſa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois :
Qui, d'un ſouffle détruit l'orgueilleuſe licence,
Reléve l'innocence,
Et terraſſe les rois.

ODE IX.

TIRE'E DU PSEAUME XC.

Que rien ne peut troubler la tranquilité de ceux qui s'assurent en Dieu.

CElui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomtable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul azile,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiége,
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés :
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice

Ton

Ton plus invincible mur.
Que ſon aile tutélaire
Contre leur âpre colére
Soit ton rempart le plus ſûr.

Ainſi mépriſant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poiſon de la crainte
Tu verras tes jours éxemts :
Soit que le jour ſur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou ſoit que la nuit obſcure
Répande dans la nature
Ses ténébreuſes horreurs.

Quels effroyables abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi !
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de ſang, de carnage,
Frappe mes regards tremblans !
Et quels glaives inviſibles
Percent de coups ſi terribles
Ces corps pâles & ſanglans ?

Mon cœur, ſois en aſſurance ;
Dieu ſe ſouvient de ta foi :
Les fléaux de ſa vengeance
N'approcheront pas de toi.
Le juſte eſt invulnérable :
De ſon bonheur immuable
Les Anges ſont les garans ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduiſent ſes pas errans.

Dans les routes ambigues
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aigues,
Il chemine en liberté.
Nul obſtacle ne l'arrête.
Ses piés écraſent la tête
Du dragon & de l'aſpic.
Il affronte avec courage
La dent du lion ſauvage,
Et les yeux du baſilic.

Si quelques vaines foibleſſes
Troublent ſes jours triomphans,
Il ſe ſouvient des promeſſes
Que Dieu fait à ſes enfans.
A celui qui m'eſt fidelle,
Dit la Sageſſe éternelle,
J'aſſurerai mes ſecours :
Je raffermirai ſa voie ;
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ſes jours.

Dans ſes fortunes diverſes
Je viendrai toujours à lui :
Je ſerai dans ſes traverſes
Son inſéparable appui :
Je le comblerai d'années
Paiſibles & fortunées :
Je bénirai ſes deſſeins :
Il vivra dans ma mémoire ;
Et partagera la gloire
Que je réſerve à mes Saints.

ODE X.

TIRE'E DU PSEAUME XCIII.

Que la juſtice divine eſt préſente à toutes nos actions.

PAroiſſez, Roi des rois; venez, juge ſuprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil & le blaſphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers eſt le Dieu des vengeances.
Le pouvoir & le droit de punir les offenſes
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Juſques à quand, Seigneur, ſouffrirez-vous l'yvreſſe
De ces ſuperbes criminels,
De qui la malice tranſgreſſe
Vos ordres les plus ſolemnels;
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

Ils ont ſur votre peuple éxercé leur furie,
Ils n'ont penſé qu'à l'affliger.
Ils ont ſemé dans leur patrie
L'horreur, le trouble & le danger.
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage;
Et leur main ſanguinaire a déployé ſa rage
Sur la veuve & ſur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours.
Du haut de la céleste voûte,
Dieu n'entendra pas nos discours.
Nos offenses par lui ne seront point punies.
Il ne les verra point; & de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit ? quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles & fous ?
Celui qui forma votre oreille,
Sera sans oreille pour vous ?
Celui qui fit vos yeux, ne verra point vos crimes ?
Et celui qui punit les rois les plus sublimes,
Pour vous seuls retiendra ses coups ?

Il voit, n'en doutez pas, il entend toute chose.
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs.
Rien n'échape aux regards de ce juge sévére.
Le repentir lui seul peut calmer sa colére,
Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, & laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi !
C'est l'azile du juste; & la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pû s'attendrir :
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étois prêt à perir.

Je vous ai dit : Seigneur, ma mort eſt infaillible,
Je ſuccombe. Auſſitôt votre bras invincible
S'eſt armé pour me ſecourir.

Non, non, c'eſt vainement qu'une main ſacrilége
Contre moi décoche ſes traits ;
Votre thrône n'eſt point un ſiége
Souillé par d'injuſtes décrets.
Vous ne reſſemblez point à ces rois implacables,
Qui ne font éxercer leurs loix impraticables
Que pour accabler leurs ſujets.

Toujours à vos élûs l'envieuſe malice
Tendra ſes filets captieux :
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre ;
Et ſi l'impiété nous juge ſur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

ODE XI.

TIRE'E DU PSEAUME XCVI.

Et appliquée au Jugement dernier.

Misére des Réprouvés. Félicité des Elûs.

PEuples, élevez vos concerts :
Pouſſez des cris de joie & des chants de victoire.
Voici le Roi de l'univers,
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.

La juſtice & la vérité
Servent de fondemens à ſon thrône terrible.
Une profonde obſcurité
Aux regards des humains le rend inacceſſible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flâme étincelante :
Et ſes ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de reſpect,
La terre a treſſailli ſur ſes voutes briſées.
Les monts fondus à ſon aſpect
S'écoulent dans le ſein des ombres embraſées.

De ſes jugemens redoutés
La trompette céleſte a porté le meſſage ;
Et dans les airs épouvantés,
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage :

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles;
Vous, qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Miniſtres de mes volontés,
Anges, ſervez contre eux ma fureur vengereſſe.
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégreſſe.

C'eſt moi, qui du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait, régle les deſtinées:
C'eſt moi qui briſe ſes faux dieux,
Miſérables jouets des vents & des années.

Par ma préſence raffermis,
Mépriſez du méchant la haine & l'artifice:
L'ennemi de vos ennemis
A détourné ſur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables:
Jouiſſez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés ſecourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance;
Et par un reſpect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouiſſance.

ODE XII.

TIRE'E DU PSEAUME CXIX.

Contre les Calomniateurs.

DAns ces jours deſtinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguiſoient contre moi les armes
De l'impoſture & de l'erreur:
Lorſqu'une coupable licence
Empoiſonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon ſeul recours:
J'implorai ſa toute-puiſſance,
Et ſa main vint à mon ſecours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi; détrui les ouvrages
De ces lévres d'iniquité;
Et confons cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légereté
Les menſonges que l'impoſture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barriére
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtriére
De l'impie adroit & puiſſant?
Sa langue aux feintes préparée
Reſſemble à la fléche acerée
Qui part & frappe en un moment.
C'eſt un feu leger dès l'entrée,
Que ſuit un long embraſement.

Helas ! dans quel climat ſauvage
Ai-je ſi long-tems habité !
Quel éxil ! quel affreux rivage !
Quels aziles d'impiété !
Cédar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu pourſuivie
Se déchaînérent ſi long-tems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes ſacriléges habitans !

J'ignorois la trame inviſible
De leurs pernicieux forfaits.
Je vivois tranquile & paiſible
Chez les ennemis de la paix.
Et lorſqu'éxemt d'inquiétude,
Je faiſois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter,
Leur déteſtable ingratitude
S'armoit pour me perſécuter.

ODE XIII.

TIRE'E DU PSEAUME CXLIII.

Image du bonheur temporel des méchans.

Beni ſoit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains ſont formées
Dans l'art pénible des combats.
De ſa clémence inépuiſable
Le ſecours promt & favorable
A fini mes oppreſſions:
En lui j'ai trouvé mon azile,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai diſſipé les factions.

Qui ſuis-je, vile créature?
Qui ſuis-je, Seigneur? Et pourquoi
Le Souverain de la nature
S'abaiſſe-t'il juſques à moi?
L'homme en ſa courſe paſſagére
N'eſt rien qu'une vapeur legére
Que le ſoleil fait diſſiper:
Sa clarté n'eſt qu'une nuit ſombre;
Et ſes jours paſſent comme une ombre
Que l'œil ſuit, & voit échaper.

Mais quoi? les perils qui m'obſédent
Ne ſont point encore paſſés:
De nouveaux ennemis ſuccédent
A mes ennemis terraſſés.
Grand Dieu, c'eſt toi que je réclame:
Léve ton bras, lance ta flame,

Abaiſſe la hauteur des cieux :
Et vien ſur leur voûte enflamée,
D'une main de foudres armée
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adreſſe ma voix :
Toi, dont les promeſſes antiques
Furent toujours l'eſpoir des rois ;
Toi, de qui les ſecours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi :
Conſerve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre ſur moi.

Arrête cet affreux déluge,
Dont les flots vont me ſubmerger.
Sois mon vengeur, ſois mon refuge,
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidelle,
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété ;
Et dont la main vouée au crime
Ne connoît rien de légitime,
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enyvrent de leur bonheur.
Leur poſtérité floriſſante,
Ainſi qu'une tige naiſſante,
Croît & s'éleve ſous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges ſont pleines :
Leurs celliers regorgent de fruits :
Leurs troupeaux tout chargés de laines
Sont inceſſamment reproduits :
Pour eux la fertile roſée,
Tombant ſur la terre embraſée,
Rafraîchit ſon ſein alteré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ſes flancs reſſerré.

Le calme régne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur ſommeil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du ſoleil.
C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge.
Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils reſtent dans leur rêverie.
Heureuſe la ſeule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

ODE XIV.

TIRE'E DU PSEAUME CXLV.

Foibleſſe des hommes. Grandeur de Dieu.

MOn ame, louez le Seigneur :
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos juſtes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux déſormais
Partager la gloire des Anges,
Et conſacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au ſtérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point ſur eux une eſpérance fole.
Leur pompe indigne de nos vœux
N'eſt qu'un ſimulacre frivole,
Et les ſolides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, eſclaves du ſort,
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs inſenſées ;
Et périront en même jour
Ces vaſtes & hautes penſées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu ſeul doit faire notre eſpoir ;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit ſortir du néant le ciel, la terre & l'onde ;
Et qui, tranquile au haut des airs,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres ſemés dans ce vaſte univers.

Heureux, qui du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance!
Il protége la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit;
C'est le Seigneur qui nous guérit:
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes:
Il assure nos pas craintifs:
Il délie, il brise nos chaînes;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide Etranger
Un bras promt à le protéger;
Et l'orphelin en lui retrouve un second pere:
De la veuve il devient l'époux;
Et par un châtiment sévére
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.
Leur régne est un régne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites.
Mais de son régne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des tems, ni par l'éternité.

ODE XV.

TIRE'E DU CANTIQUE D'EZECHIAS.

ISAÏE. Chap. 38.

Pour une perſonne convaleſcente.

J'Ai vû mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant:
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant.
La mort, déployant ſes ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeſte,
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus:
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus.
Mon dernier ſoleil ſe léve;
Et votre ſouffle m'enléve
De la terre des vivans,
Comme la feuille ſechée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a briſé mes os;
Et ſa rage inſatiable
Ne me laiſſe aucun repos.
Victime foible & tremblante,
A cette image ſanglante

Je ſoupire nuit & jour :
Et dans ma crainte mortelle,
Je ſuis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainſi de cris & d'allarmes
Mon mal ſembloit ſe nourrir ;
Et mes yeux noyés de larmes
Etoient laſſés de s'ouvrir.
Je diſois à la nuit ſombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'enſevelir pour toujours.
Je rediſois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore,
Eſt le dernier de mes jours.

Mon ame eſt dans les ténébres,
Mes ſens ſont glacés d'effroi.
Ecoutez mes cris funébres,
Dieu juſte, répondez-moi.
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit ſous mes pas :
Son ſecours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace,
Puiſé dans ſes ſaints treſors ;
Et qui rallumant ſa flame,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps !

C'eſt pour ſauver la mémoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés ſacrées
Ne ſeront point célebrées
Dans l'horreur des monumens :
La mort aveugle & muéte
Ne ſera point l'interpréte
De vos ſaints commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace,
Comme moi, ſont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos céleſtes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes éxemples
Les mortels les plus glacés ;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur laiſſez.

EPODE

TIRE'E PRINCIPALEMENT DES LIVRES DE SALOMON.

I. PARTIE.

VAins mortels, que du monde endort la folle yvreſſe,
Ecoutez, il eſt tems, la voix de la ſageſſe.
Heureux, & ſeul heureux qui s'attache au Seigneur.
Pour trouver le repos, le bonheur & la joie
Il n'eſt qu'un ſeul chemin : c'eſt de ſuivre ſa voie
Dans la ſimplicité du cœur.

Le tems fuit, dites-vous. C'eſt lui qui nous convie
A ſaiſir promtement les douceurs de la vie.
L'avenir eſt douteux : le préſent eſt certain.
Dans la rapidité d'une courſe bornée
Sommes-nous aſſez ſûrs de notre deſtinée
Pour la remettre au lendemain ?

Notre eſprit n'eſt qu'un ſouffle, une ombre paſſagére,
Et le corps qu'il anime une cendre legére,
Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité.
Etouffez tôt ou tard dans ſes bras invincibles,
Nous ſerons tous alors, cadavres inſenſibles,
Comme n'ayant jamais été.

Songeons donc à jouir de nos belles années.
Les roſes d'aujourd'hui demain ſeront fanées.
Des biens de l'étranger cimentons nos plaiſirs ;
Et du riche orphelin perſécutant l'enfance
Contentons, aux dépens du vieillard ſans défenſe,
Nos inſatiables deſirs.

Guéris de tout remords contraire à nos maximes,
Nous ne connoîtrons plus ni d'excès ni de crimes,
De tout ſcrupule vain nous bannirons l'effroi.
Soutenus de puiſſance, aſſiſtés d'artifice,
Notre ſeul interêt fera notre juſtice ;
Et notre force, notre loi.

Aſſiégeons l'innocent, qu'il tremble à notre approche ;
Ses regards ſont pour nous un éternel reproche.
De ſa foibleſſe même il ſe fait un appui.
Il traite nos ſuccès de fureur tyrannique :
Dieu, dit-il, eſt ſon pere, & pour refuge unique
Il ne veut connoître que lui.

Voyons s'il eſt vraiment celui qu'il ſe dit être.
S'il eſt fils de ce Dieu, comme il veut le paraître,
Au ſecours de ſon fils ce Dieu doit accourir.
Eſſayons-en l'effet, conſommons notre ouvrage
Et ſachons quelles mains au bord de ſon naufrage
Pourront l'empêcher de perir.

Ce ſont-là les diſcours, ce ſont-là les penſées
De ces ames de chair, victimes inſenſées
De l'ange ſéducteur qui leur donne la mort.
Qu'ils combattent ſous lui, qu'ils ſuivent ſon exemple ;
Et qu'à lui ſeul voués, le zèle de ſon temple
Soit l'eſpoir de leur dernier ſort.

II.

Cependant les ames qu'excite
Le ciel à pratiquer ſa loi,
Verront triompher le mérite
De leur conſtance & de leur foi.
Dans le ſein d'un Dieu favorable,
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats;
Et de la mort inexorable
Le fer enſanglanté ne les touchera pas.

Dieu, comme l'or dans la fournaiſe,
Les éprouva dans les ennuis:
Mais leur patience l'appaiſe;
Les jours viennent après les nuits.
Il a ſupputé les années
De ceux dont les mains acharnées
Nous ont ſi long-tems affligés.
Il régle enfin nos deſtinées:
Et nos juges par lui ſont eux-mêmes jugés.

Juſtes qui fites ma conquête
Par vos larmes & vos travaux,
Il eſt tems, dit-il, que j'arrête
L'inſolence de vos rivaux.
Parmi les céleſtes milices
Venez prendre part aux délices
De mes combattans épurés,
Tandis qu'aux éternels ſupplices
Des ſoldats du démon les jours ſeront livrés.

Aſſez la ſuperbe licence
Arma leur lâche impiété.
Aſſez j'ai vû votre innocence
En proie à leur férocité,

Vengeons notre propre querelle.
Couvrons cette troupe rebelle
D'horreur & de confusion ;
Et que la gloire du fidelle
Consomme le malheur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine
Dicte ses ordres absolus,
Anges, c'est vous que je destine
Au service de mes élûs.
Allez, & dissipant la nue,
Qui malgré leur foi reconnue
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites-les jouir dans ma vûe
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici, voici le jour propice
Où le Dieu pour qui j'ai souffert,
Va me tirer du précipice
Que le démon m'avoit ouvert.
De l'imposture & de l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Les traits ne seront plus lancés ;
Et les soins mortels de ma vie
De l'immortalité seront récompensés.

Loin de cette terre funeste
Transporté sur l'aile des vents,
La main d'un Ministre céleste
M'ouvre la terre des vivans.
Près des Saints j'y prendrai ma place,
J'y ressentirai de la grace
L'intarissable écoulement ;
Et voyant mon Dieu face à face,
L'éternité pour moi ne sera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire
Du monde où je ſuis enchaîné ?
De la délivrance où j'aſpire
Quand viendra le jour fortuné ?
Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triſte vallon de larmes
De ma vie endort les inſtans,
Trouver la fin de mes allarmes,
Et le commencement du bonheur que j'attends ?

Quand pourrai-je dire à l'impie :
Tremble, lâche, frémi d'effroi ?
De ton Dieu la haine aſſoupie
Eſt prête à s'éveiller ſur toi.
Dans ta criminelle carriére
Tu ne mis jamais de barriére
Entre ſa crainte & tes fureurs :
Puiſſe mon heureuſe priére
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs !

Puiſſe en moi la ferveur extrême
D'une ſainte compaſſion
Des offenſeurs du Dieu que j'aime
Opérer la converſion !
De ſes vengeances redoutables
Puiſſent mes ardeurs véritables
Adoucir la ſévére loi,
Et pour mes ennemis coupables
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi.

Seigneur, ta puiſſance invincible
N'a rien d'égal que ta bonté :
Le miracle le moins poſſible
N'eſt qu'un jeu de ta volonté.

Tu peus de ta lumiére auguſte
Eclairer les yeux de l'injuſte,
Rendre ſaint un cœur dépravé ;
En cédre transformer l'arbuſte,
Et faire un vaſe élû d'un vaſe réprouvé.

Grand Dieu, daigne ſur ton eſclave
Jetter un regard paternel,
Confons le crime qui te brave ;
Mais épargne le criminel.
Et s'il te faut un ſacrifice,
Si de ta ſuprême juſtice
L'honneur doit être réparé,
Venge-toi ſeulement du vice
En le chaſſant des cœurs dont il s'eſt emparé.

C'eſt alors que de ma victoire
J'obtiendrai les fruits les plus doux,
En chantant avec eux la gloire
Du Dieu qui nous a ſauvé tous.
Agréable & ſainte harmonie !
Pour moi quelle joie infinie !
Quelle gloire de voir un jour
Leur troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts & dans le même amour !

Pendant qu'ils vivent ſur la terre,
Prépare du moins leur fierté,
Par la crainte de ton tonnerre,
A ce bien pour eux ſouhaité ;
Et les retirant des abimes
Où dans des nœuds illégitimes
Languit leur courage abattu,
Fai que l'image de leurs crimes
Introduiſe en leurs cœurs celle de la vertu.

III.

Tel après le long orage
Dont un fleuve débordé
A désolé le rivage
Par sa colére inondé :
L'effort des vagues profondes
Engloutissoit dans les ondes
Bergers, cabanes, troupeaux ;
Et submergeant les campagnes,
Sur le sommet des montagnes
Faisoit flotter les vaisseaux.

Mais la planéte brillante
Qui perce tout de ses traits,
Dans la nature tremblante
A déja remis la paix.
L'onde en son lit écoulée
A la terre consolée
Rend ses premiéres couleurs ;
Et d'une fraîcheur utile
Pénétrant son sein fertile,
En augmente les chaleurs.

Tel fera dans leurs pensées
Germer un amour constant,
De leurs offenses passées
Le souvenir pénitent.
Ils diront : Dieu des fidelles,
Dans nos ténébres mortelles
Tu nous as fait voir le jour :
Eternise dans nos ames
Ces sacrés torrens de flames,
Source du divin amour.

Ton ſouffle qui ſçut produire
L'ame pour l'éternité,
Peut faire en elle reluire
Sa premiére pureté.
De rien tu créas le monde;
D'un mot de ta voix féconde
Naquit ce vaſte univers.
Tu parlas: il reçut l'être.
Parle: un inſtant verra naître
Cent autres mondes divers.

Tu donnes à la matiére
L'ame & la légereté:
Tu fais naître la lumiére
Du ſein de l'obſcurité.
Sans toi, la ſience humaine
N'eſt qu'ignorance hautaine,
Trouble & frivole entretien.
En toi ſeul, cauſe des cauſes,
Seigneur, je vois toutes choſes:
Hors de toi, je ne vois rien.

A quoi vous ſert tant d'étude,
Qu'à nourrir le fol orgueil
Où votre béatitude
Trouva ſon premier écueil?
Grands hommes, ſages célébres,
Vos éclairs dans ſes ténébres
Ne font que vous égarer.
Dieu ſeul connoît ſes ouvrages.
L'homme entouré de nuages
N'eſt fait que pour l'honorer.

Curioſité funeſte,
C'eſt ton attrait criminel,
Qui du royaume céleſte
Chaſſa le premier mortel.

Non content de ton essence,
Et d'avoir en sa puissance
Tout ce qu'il pouvoit avoir,
L'ingrat voulut, Dieu lui-même,
Partager du Dieu suprême
La science & le pouvoir.

A ces hautes espérances,
Du changement de son sort
Succedérent les souffrances,
L'aveuglement & la mort.
Et pour fermer tout azile
A son espoir indocile,
Bientôt l'Ange dans les airs,
Sentinelle vigilante,
De l'épée étincelante
Fit reluire les éclairs.

IV.

Mais de cet homme exclus de son premier partage
La gloire est réservée à de plus hauts destins,
Quand son Sauveur viendra d'un nouvel héritage
Lui frayer les chemins.

Dieu pour lui s'unissant à la nature humaine,
Et partageant sa chair & ses infirmités,
Se chargera pour lui du poids & de la peine
De ses iniquités.

Ce Dieu médiateur, Fils image du Pere,
Le Verbe descendu de son thrône éternel,
Des flancs immaculés d'une mortelle Mere
Voudra naître mortel.

Pécheur, tu trouveras en lui ta délivrance,
Et sa main te fermant les portes de l'enfer,
Te fera perdre alors de ta juste souffrance
Le souvenir amer.

Eve régne à son tour du dragon triomphante ;
L'esclave de la mort produit son Rédempteur ;
Et fille du Très-haut la créature enfante
Son propre Créateur.

O Vierge ! qui du ciel assures la conquête,
Sacré gage des dons que sur terre il répand !
Tes piés victorieux écraseront la tête
De l'horrible serpent.

Les Saints après ta mort t'ouvriront leurs demeures,
Nouvel astre du jour pour le ciel se levant.
Que dis-je ? après ta mort ? Se peut-il que tu meures,
Mere du Dieu vivant ?

Non, tu ne mourras point. Les régions sublimes
Vivante t'admettront dans ton auguste rang,
Et telle qu'au grand jour où pour laver nos crimes,
Ton Fils versa son sang.

Dans ce séjour de gloire où les divines flames
Font d'illustres élûs de tous ses citoyens,
Daigne prier ce Fils qu'il délivre nos ames
Des terrestres liens.

Obtien de sa pitié, protectrice immortelle,
Qu'il renouvelle en nous les larmes, les sanglots
De ce roi pénitent, dont la douleur fidelle
S'exhaloit en ces mots :

O Monarque éternel ! Seigneur, Dieu de nos peres !
Dieu des cieux, de la terre & de tout l'univers !
Vous dont la voix soumet à ses ordres sévéres
Et les vents & les mers !

Tout respecte, tout craint votre majesté sainte;
Vos loix régnent partout, rien n'ose les trahir.
Moi seul j'ai pû, Seigneur, résister à la crainte
De vous désobéir.

J'ai péché : j'ai suivi la lueur vaine & sombre
Des charmes séduisans du monde & de la chair ;
Et mes nombreux forfaits ont surpassé le nombre
Des sables de la mer.

Mais enfin votre amour à qui tout amour céde,
Surpasse encor l'excès des désordres humains.
Où le délit abonde, abonde le remède,
Je l'attends de vos mains.

Quelle que soit, Seigneur, la chaîne déplorable
Où depuis si long-tems je languis arrêté,
Quel espoir ne doit point inspirer au coupable
Votre immense bonté ?

Au bonheur de ses Saints elle n'est pas bornée.
Si vous êtes le Dieu de vos heureux amis,
Vous ne l'êtes pas moins de l'ame infortunée,
Et des pécheurs soumis.

Vierge ! flambeau du ciel, dont les démons farouches
Craignent la sainte flâme & les rayons vainqueurs,
De ces humbles accens fai retentir nos bouches,
Grave-les dans nos cœurs.

Afin qu'aux légions à ton Dieu consacrées
Nous puissions, réunis sous ton puissant appui,
Lui présenter un jour, victimes épurées,
Des vœux dignes de lui.

CANTIQUE

TIRE' DU PSEAUME XLVII.

LA gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle.
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses loix,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, montagne auguste & sainte,
Formidable aux audacieux;
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte,
Qui renferme le Dieu de la terre & des cieux.

O murs, ô séjour plein de gloire!
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifeste son pouvoir!

Cent rois ligués pour nous livrer la guerre,
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts.
Ils ont vû nos sacrés remparts.
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.
Il parle: & nous voyons leurs thrônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés, & brisés par la foudre:
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité,
Seigneur, toi-même en as jetté
Les fondemens inébranlables.

Au pié de tes autels humblement prosternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux cheris où le jour prend naissance
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'univers révére ta puissance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice
Du souverain de l'univers.
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers.
Qu'avec nous la terre s'unisse.

Que nos voix pénétrent les airs.
Elevons jusqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous, filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Joignez-vous à nos chants sacrez.
Formez des pas & des sons d'allégresse,
Autour de ces murs réverez.
Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple de qui l'appui sur sa bonté se fonde,
Allez dans tous les coins du monde
A son nom glorieux élever des autels.
Les siécles à venir béniront votre zèle;
Et de ses bienfaits immortels
L'Eternel comblera votre race fidéle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans.
C'est notre Dieu, c'est notre pere,
C'est le roi que Sion révére.

De son régne éternel les glorieux instans
Dureront au-delà des siécles & des tems.

ODES.

LIVRE II.

ODE I.

Sur la naiſſance de MONSEIGNEUR *LE DUC DE* BRETAGNE.

DEſcens de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du ſombre époux de Proſerpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Vien ſervir l'ardeur qui m'inſpire,
Déeſſe, prête-moi ta lire ;
Ou celle de ce Grec * vanté, (* *Pindare*)
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thebes en cendre,
Reſpecta la poſtérité.

Quel Dieu propice nous ramene
L'eſpoir que nous avions perdu ?
Un fils de Théris ou d'Alcmene
Par le ciel nous eſt-il rendu ?
N'en doutons point, le Ciel ſenſible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verſer tant de pleurs.
Hâtez-vous, ô chaſte Lucine ;
Jamais plus illuſtre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous ſont préparés.
Cet enfant eſt l'heureux préſage
Du repos que vous déſirez.
Les premiers inſtans de ſa vie,
De la diſcorde & de l'envie
Verront éteindre le flambeau :
Il renverſera leurs trophées ;
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de ſon berceau.

Ainſi durant la nuit obſcure
De Venus l'étoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la ſuit.
Ainſi dans le fort des tempêtes
Nous voyons briller ſur nos têtes
Ces feux, amis des matelots,
Préſage de la paix profonde
Que le Dieu qui régne ſur l'onde
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monſtre de carnage avide
S'eſt emparé de l'univers ?
Quelle impitoyable Euménide
De ſes feux infecte les airs ?
Quel dieu ſouffle en tous lieux la guerre,
Et ſemble à dépeupler la terre
Exciter nos ſanglantes mains ?
Mégére, des enfers bannie,
Eſt-elle aujourd'hui le génie
Qui préſide au ſort des humains ?

Arrête, Furie implacable ;
Le Ciel veut calmer ſes rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embraſé nos cœurs.

Aimable paix, vierge sacrée,
Descens de la voûte azurée:
Vien voir tes temples relevés,
Et raméne au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisans & tranquilles,
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflame?
D'où naît cette soudaine horreur?
Un dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire,
Apollon m'inspire & m'éclaire,
C'est lui, je le vois, je le sens.
Mon cœur céde à sa violence.
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au régne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la saison désirée,
Où Thémis & sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où suis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés!
Un nouveau monde vient d'éclore.
L'univers se réforme encore

Dans les abîmes du cahos:
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple de héros.

Les élémens ceſſent leur guerre;
Les cieux ont repris leur azur:
Un feu ſacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidelle
Du Nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même paturage
Bondiſſent avec les troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
Va nous filer ce ſiécle heureux,
Qui du plus ſage des monarques
Doit couronner les juſtes vœux.
Eſpérons des jours plus paiſibles.
Les dieux ne ſont point inflexibles,
Puiſqu'ils puniſſent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus auſtéres,
Souvent leurs fléaux ſalutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ſes loix.
Les rois ſont les maîtres du monde:
Les dieux ſont les maîtres des rois.
Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté;
Et leur régle conſtante & ſure
Fait ſeule ici-bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſque dans le conſeil des dieux ?
Réprime une ardeur périlleuſe :
Ne va point d'une aile orgueilleuſe
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnues,
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque eſprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Oppoſoit les régles d'Euclide
Au déſordre de mes diſcours :
Qu'il ſache qu'autrefois Virgile
Fit même aux Muſes de Sicile
Approuver de pareils tranſports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut ſeul des maîtres de la lire
Immortaliſer les accords.

ODE II.

A M. L'ABBE' COURTIN.

ABbé, cheri des neuf Sœurs,
Qui dans ta philoſophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice ;
Que fais-tu dans ces deſerts
Qu'enferme ton Bénéfice ?

Vas-tu dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Enſanglanter le retour
De quelque liévre timide ?
Ou chez tes moines tondus,
A t'ennuyer aſſidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton treſor perdus
Se retrouvent ſur leurs vitres ?

Mais non, je te connois mieux.
Tu ſais trop bien que le ſage
De ſon loiſir ſtudieux
Doit faire un plus noble uſage ;
Et juſtement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans ſon ſein fertile
La ſolide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton esprit
Banni l'erreur générale,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine morale.
On abuse de son nom.
Le Chantre d'Agamemnon
Sçut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysippe & Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homére adoucit mes mœurs,
Par ses riantes images.
Seneque aigrit mes humeurs,
Par ses préceptes sauvages.
En vain, d'un ton de Rhéteur,
Epictete à son lecteur
Prêche le bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colére.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misére:
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.

Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a couté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne sçai quoi de mordant,
De farouche & de cynique.
O le plaisant avertin
D'un fou du pais Latin,
Qui se travaille & se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogene!

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse:
Plus legére que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Etoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagars,
Maigres, hideux & blafards,
Sont souillés de quelque opprobre:
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu béniſſe nos dévots ;
Leur ame eſt vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi, fai de leurs chanſons
Ta plus importante étude.
A leurs aimables leçons
Conſacre ta ſolitude.
Et par Sonning rappellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Revien au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrene.

ODE III.

A M. ROUILLE' DU COUDRAY, *Conseiller d'Etat, & Intendant des Finances.*

DIgne & noble héritier des premiéres vertus
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée :
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée :

Fils d'un pere fameux, qui même à nos frondeurs
Par sa dextérité fit respecter son zele ;
Et nouvel Atticus, sçut captiver leurs cœurs,
En demeurant sujet fidéle :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis.
Venez voir ces coteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & soumis
Laisse encor régner la nature.

Les Hyades, Vertumne, & l'humide Orion
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses :
Et Bacchus échapé des fureurs du lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris ! vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune,
Et dont le possesseur tranquille & glorieux
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux, qui du champ par ses peres laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses dieux domestiques !

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La ville est le séjour des profanes humains,
Les dieux régnent dans les campagnes.

C'est-là que l'homme apprend leurs mystéres secrets ;
Et que contre le sort munissant sa foiblesse,
Il jouit de lui-même, & s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva sa République,
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix
Et du Lycée & du Portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,
Sa main du consulat laissoit aller les rênes ;
Et courant à Tusculе, il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athenes.

ODE IV.

A MONSIEUR D'USSE'.

ESprit né pour ſervir d'éxemple
Aux cœurs de la vertu frappés,
Qui ſans guide as pû de ſon temple
Franchir les chemins eſcarpés :
Cher d'Uſſé, quelle inquiétude
Te fait une triſte habitude
Des ennuis & de la douleur ?
Et miniſtre de ton ſupplice,
Pourquoi par un ſombre caprice
Veux-tu ſeconder ton malheur ?

Chaſſe cet ennui volontaire
Qui tient ton eſprit dans les fers,
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fai tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une eſpérance légitime
Te muniſſe contre le ſort.
L'air ſiffle ; une horrible tempête
Aujourd'hui gronde ſur ta tête :
Demain tu ſeras dans le port.

Toujours la mer n'eſt pas en butte
Aux ravages des Aquilons ;
Toujours les torrens par leur chute
Ne déſolent pas nos vallons.
Les diſgraces déſeſpérées,
Et de nul eſpoir tempérées,

Sont affreuſes à ſoutenir.
Mais leur charge eſt moins importune,
Lorſqu'on gémit d'une infortune
Qu'on eſpére de voir finir.

Un jour le ſouci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne ſera plus pour toi qu'un ſonge
Que le réveil aura calmé.
Eſpére donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage,
Quand Neptune enchaîne les flots;
L'eſpoir du calme le raſſure,
Quand les vents & la nue obſcure
Glacent le cœur des matelots.

Je ſai qu'il eſt permis au ſage
Par les diſgraces combattu,
De ſouhaiter pour appanage
La fortune après la vertu.
Mais dans un bonheur ſans mélange,
Souvent cette vertu ſe change
En une honteuſe langueur.
Autour de l'aveugle richeſſe
Marchent l'orgueil & la rudeſſe,
Que ſuit la dureté du cœur.

Non, que ta ſageſſe endormie
Au tems de tes proſpérités,
Eût beſoin d'être raffermie
Par de dures fatalités:
Ni que ta vertu peu fidelle
Eût jamais choiſi pour modéle
Ce fou ſuperbe & ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté baſſe,
N'a jamais eu d'autre diſgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais ſi les maux & la triſteſſe
Nous ſont des ſecours ſuperflus,
Quand des bornes de la ſageſſe
Les biens ne nous ont point exclus :
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité préſente,
Comparée au malheur paſſé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique
Que rien n'a jamais traverſé.

Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joie & d'ennuis.
Le ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et dans ces inégalités,
Souvent ſa ſageſſe ſuprême
Sait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la Fortune
Tout eſt ſoumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme ſemblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des dieux ;
Couple de déités bizare,
Tantôt habitans du Tenare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainſi de douceurs en ſupplices
Elle nous promene à ſon gré.
Le ſeul reméde à ſes caprices,
C'eſt de s'y tenir préparé ;

De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage,
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance
Lorsque nous y pensons le moins.

ODE V.

A M. DUCHE',

Dans le tems qu'il travailloit à sa Tragédie de Débora.

TAndis que dans la solitude
Où le destin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oisive & facile étude,
L'ennui dont je suis lutiné :

Un sublime essor te ramene
A la cour des Sœurs d'Apollon ;
Et bientôt avec Melpomene
Tu vas d'un nouveau phénomene
Eclairer le sacré vallon.

O que ne puis-je, sur les ailes
Dont Dédale fut possesseur,
Voler aux lieux où tu m'appelles ;
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.
Tu sais quel est ce labyrinthe,
Et que pour aller à Corinthe
Le seul desir ne suffit pas.

Toutefois les froides soirées
Commencent d'abréger le jour :
Vertumne a changé ses livrées ;
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déja le départ des Pléyades
A fait retirer les nochers ;
Et déja les tristes Hyades
Forcent les frileuses Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne caresse plus nos climats ;
Et bientôt des monts de Scythie
Le fougueux époux d'Orithie
Va nous ramener les frimats.

Ainsi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déserts,
J'irai, secret dépositaire,
Près de ton foyer solitaire
Jouir de tes savans concerts.

En attendant, puissent leurs charmes,
Appaisant le mal qui t'aigrit,
Dissiper tes vaines allarmes,
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te cherit !

Je sai que la fièvre & l'automne
Pourroient mettre Hercule aux abois :
Mais si ma conjecture est bonne,
La fièvre dont ton cœur frissonne,
Est la plus fâcheuse des trois.

ODE VI.

A LA FORTUNE.

FOrtune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs ;
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Juſques à quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t'on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices,
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la proſpérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu ſuprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu cheris :
Et toujours ſes fauſſes maximes
Erigent en héros ſublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque ſuperbe titre
Dont ces héros ſoient revêtus,
Prenons la raiſon pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,

Trahiſons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu, qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés!

Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les héros parfaits:
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits:
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire,
Que le ſort remporte pour eux:
Et que devant ſes yeux Stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

Quoi! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerriére,
Une vaillance meurtriére,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me préſentent vos faſtes,
Impitoyables conquérans?
Des vœux outrés, des projets vaſtes,
Des rois vaincus par des tyrans:
Des murs que la flâme ravage:
Des vainqueurs fumans de carnage:
Un peuple au fer abandonné:
Des meres pâles & ſanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un ſoldat effréné.

Juges

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes,
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire féconde en ruïnes,
Sans le meurtre & sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui:
Qui prenant Titus pour modéle,
Du bonheur d'un peuple fidéle
Fait le plus cher de ses souhaits:
Qui fuit la basse flatterie;
Et qui, pere de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerriére audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus.

Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels & sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet empire heureux & juſte
Qui fit oublier ſes fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſeconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit.
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe : l'homme reſte ;
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant.
Celui qui domte la fortune,
Mérite ſeul le nom de grand.
Il perd ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de la conſtance

Dont il vit ſes honneurs accrus :
Et ſa grande ame ne s'altére
Ni des triomphes de Tibére,
Ni des diſgraces de Varus.

La joie imprudente & légére
Chez lui ne trouve point d'accès ;
Et ſa crainte active modére
L'yvreſſe des heureux ſuccès.
Si la fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'éxerce
Dans ſes obſtacles paſſagers.
Le bonheur peut avoir ſon terme :
Mais la ſageſſe eſt toujours ferme,
Et les deſtins toujours legers.

En vain une fiére déeſſe
D'Enée a réſolu la mort :
Ton ſecours, puiſſante ſageſſe,
Triomphe des dieux & du ſort.
Par toi, Rome, après ſon naufrage,
Juſque dans les murs de Carthage
Vengea le ſang de ſes guerriers ;
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes cyprès en lauriers.

ODE VII.

A M. L'ABBE' DE CHAULIEU.

TAnt qu'a duré l'influence
D'un aſtre propice & doux,
Malgré moi de ton abſence
J'ai ſupporté les dégouts.

Je diſois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone,
Au tumulte des cités.

Ainſi l'amant de Glycere,
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris
De Flore aux douces haleines
Deſſéche les dons cheris :

Veux-tu d'un aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride
Sécher ainſi que tes fleurs ?

Croi-moi ; fui plutôt l'éxemple
De tes amis caſaniers,
Et revien goûter au Temple
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce ſallon pacifique
Où préſident les neuf Sœurs,
Un loiſir philoſophique
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons ſans peine
Avec toi, le verre en main,
L'homme après qui Diogene
Courut ſi long-tems en vain :

Et dans la douce allégreſſe
Dont tu ſais nous abreuver,
Nous puiſerons la ſageſſe
Qu'il chercha ſans la trouver.

ODE VIII.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARE.

DAns la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer :
Toi, qui dans les sentiers d'Horace,
Marches sans jamais t'égarer :
Qui par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysippe
As sçû corriger l'âpreté ;
Et telle qu'aux beaux jours d'Astrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Promethée
Osa dérober dans les cieux,
La raison à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux dieux.
Se pourroit-il, sage La Fare,
Qu'un présent si noble & si rare
De nos maux devint l'instrument ?
Et qu'une lumiére divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'époux de Peneloppe
Minerve accorde son secours,
Les Lestrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours.
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance

De Neptune en vain courroucé.
Par elle il brave les careſſes
Des Sirenes enchantereſſes,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conſerve
C'eſt le ſymbolique tableau.
Chaque mortel a ſa Minerve,
Qui doit lui ſervir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchoit toujours devant Ulyſſe,
Lui ſervant de guide ou d'appui:
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite,
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la raiſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos paſſions.
C'eſt un ſophiſte qui nous joue:
Un vil complaiſant, qui ſe loue
A tous les fous de l'univers,
Qui s'habillans du nom de ſages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages,
Pour autoriſer leurs travers.

C'eſt elle qui nous fait accroire
Que tout céde à notre pouvoir:
Qui nourrit notre folle gloire
De l'yvreſſe d'un faux ſavoir:
Qui par cent nouveaux ſtratagêmes
Nous maſquant ſans ceſſe à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort:
Du furieux fait un Achile,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un eſprit fort.

Mais vous, mortels, qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens:
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hute,
Au seul instinct presque réduit;
Parlez: Quel est le moins barbare,
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?

La nature, en trefors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble & sans ennui;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du nord il brave la rigueur;
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces arts, dont la découverte
A l'homme a tant couté de soins;
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos miséres
En multipliant nos besoins.

Il mépriſe la vaine étude
D'un Philoſophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude
Vante ſon ſavoir merveilleux.

Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-puissance
A bien voulu nous en donner ;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi, d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison ;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piége d'un adroit système,
Pour se cacher la vérité.
Le crime à ses yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous, qui dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse,
Fixez la gloire & les plaisirs ;
Vous, de qui l'infâme avarice
Promene au gré de son caprice
Les insatiables desirs.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins,
Pour appaiser sa soif ardente,
La terre en trésors abondante

Feroit germer l'or ſous ſes pas ;
Il brûle d'un feu ſans reméde :
Moins riche de ce qu'il poſſéde,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! ſi d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature
Qui ſeule peut nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles.
Réſervons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux :
Ou dans le ſein des mers avides
Jettons ces richeſſes perfides,
L'unique élément de nos maux.

Ce ſont-là les vrais ſacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les ſemences de tous les vices,
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre,
Vous en éxilerez la guerre :
L'honneur rentrera dans ſes droits :
Et plus juſtes que nous ne ſommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des loix.

Surtout réprimons les ſaillies
De notre curioſité,
Source de toutes nos folies,
Mere de notre vanité.
Nous errons dans d'épaiſſes ombres,
Où ſouvent nos lumiéres ſombres
Ne ſervent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître,
Des jours deſtinés à jouir.

ODE IX.

Sur la mort de S. A. S. Monseigneur LE PRINCE DE CONTI, *arrivée au mois de Février* 1709.

PEuples, dont la douleur aux larmes obstinée
De ce Prince cheri déplore le trépas,
Approchez, & voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'est plus, ô Ciel ! Ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son Roi,
N'ont pû le garantir au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus : & les dieux en des tems si funestes
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes
Au pié de leurs autels.

Elevons à sa cendre un monument célébre.
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémissons sur ce tombeau funébre,
Arrosé de nos pleurs.

Mais, que dis-je ! Ah ! plutôt à sa vertu suprême
Consacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce héros n'est point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vûe.
Mais de ses actions le visible flambeau,
Son nom, sa renommée en cent lieux épandue,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de son ame,
Ses talens, ses vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce héros avec des traits de flame,
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque où sa valeur rappella la victoire,
Nervinde où ses efforts guidérent nos exploits,
Eternisent sa vie, aussi-bien que la gloire
De l'empire François.

Ne murmurons donc plus contre les destinées,
Qui livrent sa jeunesse au cizeau d'Atropos;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector:
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achile
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le tems, où libres de contrainte
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens.
Je puis à mon héros, sans bassesse & sans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande:
Placez son nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher Prince, ta mort de tant de pleurs suivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu;
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faite des honneurs, un vainqueur indomtable
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.
La mort, la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes
Condamnés, démentis par un honteux retour ?
Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque,
Qui remplit tout le nord de tumulte & de sang.
Il fuit. Sa gloire tombe, & le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire,
Par qui tous les guerriers alloient être effacés.
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux ;
Et de nos ennemis, songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains, errans à l'avanture,
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés :
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrénés.

La Raison fléchissant leurs humeurs indociles,
De la société vint former les liens,
Et bientôt rassembla sous de communs aziles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entre eux la paix & l'innocence,
Les loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des tables d'airain l'audace & la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor pour étonner le crime,
Toujours contre les loix prompt à se révolter,
Que des chefs revêtus d'un pouvoir légitime
Les fissent respecter.

Ainſi, pour le maintien de ces loix ſalutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois, vous futes élûs ſacrés dépoſitaires
Du glaive de Thémis.

Puiſſe en vous la vertu faire luire ſans ceſſe
De la divinité les rayons glorieux!
Partagez ces tributs d'amour & de tendreſſe,
Que nous offrons aux dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe flatterie,
Qui cherchant à fouiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques.
Orgueilleuſe, elle ſuit la pourpre & les faiſceaux.
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin votre foible raiſon.
De cette enchantereſſe oſez, nouveaux Ulyſſes,
Rejetter le poiſon.

Néméſis vous obſerve, & frémit des blaſphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité.
N'attirez point ſur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'eſt elle dont les yeux certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſés;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous ſont adreſſés.

Des châtimens du ciel implacable miniſtre,
De l'équité trahie elle venge les droits.
Et voici les arrêts dont ſa bouche ſiniſtre
Epouvante les rois.

Ecoutez ; & tremblez, idoles de la terre.
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux.
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'éleve sur vous.

Il détruira leur culte, il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs ;
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes.
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la sagesse :
Et dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige & d'yvresse,
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle & de justice,
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats.
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chûte à vos yeux déguisée,
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs ;
Et votre abaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher Prince, ton éclat n'a point scû t'abuser.
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre,
Tu sçus les mépriser.

Aussi la renommée, en publiant ta gloire,
Ne sera point soumise à ces fameux revers.
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire ;
Trop peu pour l'univers.

ODE X.

POurquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour appaiſer vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer ſon zèle?
L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre ſolitaire.
Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle ſa piquante froidure:
La terre reprend ſa verdure,
Le ciel brille des plus beaux feux.
Pour vous l'Amante de Céphale
Enrichit Flore de ſes pleurs,
Le Zéphir cueille ſur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens
Les oiſeaux ceſſent leur ramage;
Et le chaſſeur le plus ſauvage
Reſpecte vos jours innocens.
Cependant votre ame attendrie
Par un douloureux ſouvenir,
Des malheurs d'une Sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.
Hélas, que mes triſtes penſées
M'offrent des maux bien plus cuiſans!
Vous pleurez des peines paſſées,
Je pleure des ennuis préſens.
Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaiſirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes ſoupirs.

ODE XI.

Pour Madame de ***

Sur le gain d'un Procès intenté contre elle par son Mari.

QUels nouveaux concerts d'allégresse
Retentissent de toutes parts!
Quelle lumineuse déesse
Attire ici tous les regards!
C'est Thémis qui vient de descendre,
Thémis empressée à défendre
L'honneur de son sexe outragé;
Et qui sur l'envie étouffée
Vient dresser un juste trophée
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la Nature & la Fortune
Tous nos destins sont balancés:
Mais toujours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont été traversés.
O déesse! Une mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit succéder d'heureux accords:
Vous voulutes à sa naissance
Signaler votre intelligence,
En la comblant de vos trésors.

Mais, que vois-je? La noire envie
Agitant ses serpens affreux,
Pour ternir l'éclat de sa vie,
Sort de son antre ténébreux?
L'avarice lui sert de guide.
La malice au souris perfide,

L'impoſture aux yeux effrontés,
De l'enfer filles infléxibles,
Secouant leurs flambeaux horribles,
Marchent ſans ordre à ſes côtés.

L'innocence fiére & tranquile
Voit leurs complots, ſans s'ébranler,
Et croit que leur fureur ſtérile
En vains éclats va s'exhaler.
Mais ſon eſpérance eſt trompée.
De Thémis, ailleurs occupée,
Les ſecours étoient différés:
Et par l'impunité plus fortes,
Leur audace frappoit aux portes
Des tribunaux les plus ſacrés.

Enfin, divinité brillante,
Par toi leur orgueil eſt détruit;
Et ta lumiére étincelante
Diſſipe cette affreuſe nuit.
Déja leur troupe confondue
A ton aſpect tombe éperdue;
Leur eſpoir meurt anéanti.
Et le noir démon du menſonge
Fuit, diſparoît, & ſe replonge
Dans l'ombre dont il eſt ſorti.

Quitte tes vétemens funébres,
Fille du ciel, noble Pudeur.
La lumiére ſort des ténébres,
Reprens ta premiére ſplendeur.
De cette divine mortelle,
Dont tu fis ta guide éternelle,
Les loix ont été le ſoutien.
Revien de feſtons couronnée,
Et de palmes environnée,
Chanter ſon triomphe & le tien.

Assez la fraude & l'injustice,
Que sa gloire avoit sçû blesser,
Dans les piéges de l'artifice
Ont tâché de l'embarrasser.
Fuyez, jalousie obstinée;
De votre haleine empoisonnée,
Cessez d'offusquer ses vertus.
Regardez la haine impuissante,
Et la discorde gémissante,
Monstres sous ses piés abattus.

Pour chanter leur joie & sa gloire,
Combien d'immortelles chansons
Les chastes Filles de Mémoire
Vont dicter à leurs nourrissons!
O qu'après la triste froidure,
Nos yeux amis de la verdure,
Sont enchantés de son retour!
Qu'après les frayeurs du naufrage,
On oublie aisément l'orage
Qui céde à l'éclat d'un beau jour!

Tel souvent un nuage sombre,
Du sein de la terre exhalé,
Tient sous l'épaisseur de son ombre
Le céleste flambeau voilé.
La nature en est consternée,
Flore languit abandonnée,
Philomele n'a plus de sons:
Et tremblante à ce noir présage,
Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ses moissons.

Mais bientôt vengeant leur injure,
Je vois mille traits enflammés,
Qui percent la prison obscure,
Qui les retenoit enfermés.

Le ciel de toutes parts s'allume,
L'air s'échauffe, la terre fume,
Le nuage créve & pâlit;
Et dans un goufre de lumiére
Sa vapeur humide & groſſiére
Se diſſipe & s'enſevelit.

ODES.

LIVRE III.

ODE I.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC, *alors Ambaſſadeur de France en Suiſſe, & Plénipotentiaire à la Paix de Bade.*

TEl que le vieux paſteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel pere de la fortune
Ne cache aucuns ſecrets,
Sous diverſe figure, arbre, flâme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vûe incertaine
Des mortels indiſcrets:

Ou tel que d'Apollon le miniſtre terrible,
Impatient du Dieu dont le ſoufle invincible
Agite tous ſes ſens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ſes cris impuiſſans:

Tel, aux premiers accès d'une ſainte manie,
Mon eſprit allarmé, redoute du génie
L'aſſaut victorieux.
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le poſſéde,
Et voudroit ſecouer du démon qui l'obſéde
Le joug impérieux.

Mais sitôt que cédant à la fureur divine,
Il reconnoît enfin du Dieu qui le domine
Les souveraines loix ;
Alors tout pénetré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,
Pour qui les doctes Sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs tresors :
Et qui dans la douceur d'un tranquile délire
N'éprouvérent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureur ni transports.

Des veilles, des travaux, un foible cœur s'étonne.
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flame,
Et ces ailes de feu qui raviſſent une ame
Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un Prophéte fidéle
L'esprit s'affranchiſſant de sa chaîne mortelle
Par un puiſſant effort,
S'élançoit dans les airs, comme un aigle intrépide ;
Et jusque chez les dieux alloit, d'un vol rapide,
Interroger le Sort.

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui régne sur les Ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux si trop épris d'une Beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois !

Telle étoit de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrene
Et les sacrés vallons.
Mais ce n'est plus le tems, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil & le caprice
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Résuscitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords:
Si je pouvois du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voutes
De l'empire des Morts:

Je n'irois point, des dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprête,
Leurs augustes secrets:
Je n'irois point chercher une Amante ravie;
Et la lyre à la main, redemander sa vie
Au Gendre de Cérès.

Enflamé d'une ardeur plus noble & moins stérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre azile,
O mon fidéle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fiéres déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont sçû l'art d'émouvoir.

Puissantes déités, qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirois-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts.
Puissent-ils amollir vos superbes courages,
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybéle,
La terre ne fit naître un plus parfait modéle
Entre les dieux mortels:
Et jamais la vertu n'a dans un siécle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vû fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul, sa gloire, sa fortune,
Sa patrie & ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inéxorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez;
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées:
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur & tranquile,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux!

C'est

C'eſt ainſi qu'au-delà de la fatale barque,
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuſe Parque
L'impitoyable loi.
Lachéſis apprendroit à devenir ſenſible,
Et le double ciſeau de ſa ſœur infléxible
Tomberoit devant moi.

Une ſanté dèſlors floriſſante, éternelle,
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuſes moiſſons :
Le ciel ne ſeroit plus fatigué de nos larmes ;
Et je verrois enfin de mes froides allarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux même ſuivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux.
Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juſte équilibre
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont ſur vous, ces dieux, épuiſé leur largeſſe.
C'eſt d'eux que vous tenez la raiſon, la ſageſſe,
Les ſublimes talens.
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence,
Qui ſeule ſait donner à la haute naiſſance
De ſolides brillans.

C'en étoit trop, hélas ! & leur tendreſſe avare
Vous refuſant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amaſſés,
Prit ſur votre ſanté, par un decret funeſte,
Le ſalaire des dons qu'à votre ame céleſte
Elle avoit diſpenſés.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.
Vainement un mortel se plaint, & le fatigue
De ses cris superflus :
L'ame d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flus & le reflus.

Il sait, & c'est par-là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconstans ;
Et que s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des Filles de Mémoire
Et la mort & le tems.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solemnel ;
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sçut ménager pour nous les cœurs & la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains ;
Et que vos seuls conseils déconcertant leurs princes,
Guidérent au secours de deux riches provinces
Nos Guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siécles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barriére !
Mais peu propre aux efforts d'une longue carriére,
Je vais jusqu'où je puis :
Et semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble & je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'avanture,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés ;
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promene toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui plus hardis percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois, c'est ainsi que nos maîtres célébres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténébres
De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons comme eux arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

ODE II.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE.

EST-ce une illusion soudaine,
Qui trompe mes regards surpris ?
Est-ce un songe, dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits ?
Quelle est cette déesse énorme ?
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des piés touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revûe accoutumée
Dans tous les coins de l'univers,
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagére indifférente
Des vérités & de l'erreur,
Sa voix en merveilles féconde
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit & la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amans autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule, à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La Vanité qui les enyvre,
Sans relâche s'obstine à suivre

L'éclat dont elle les séduit :
Mais bientôt leur ame orgueilleuse
Voit sa lumiére frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir,
Sçus toujours de cette volage
Fixer les soins & le devoir :
Héros, des héros le modéle,
Etoit-ce pour cette infidéle
Qu'on t'a vû, cherchant les hazards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux & les tempêtes
Défier la fureur de Mars ?

Non, non, ses lueurs passagéres
N'ont jamais ébloui tes sens.
A des déités moins légéres
Ta main prodigue son encens.
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges ;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs,
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs.
Tu sais que l'Equité sévére
A cent fois du haut de leur sphére
Précipité ces vains guerriers ;
Et qu'elle est l'unique déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais être arrêté,
Le Tems, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du ſein des ténébres
Fait éclore les faits célébres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A meſure qu'il le produit.

Mais la déeſſe de Mémoire,
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable Hiſtoire
Contre l'iniquité du Tems;
Et dans le regiſtre des Ages
Conſacrant les nobles images
Que la Gloire lui vient offrir,
Sans ceſſe en cet auguſte livre
Notre ſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû perir.

C'eſt-là que ſa main immortelle,
Mieux que la déeſſe aux cent voix,
Saura dans un tableau fidéle
Immortaliſer tes exploits.
L'Avenir faiſant ſon étude
De cette vaſte multitude
D'incroyables événemens;
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantaſtiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhenſibles,
Par les fictions anoblis,
Dans l'ordre des choſes poſſibles
Par-là ſe verront rétablis.

Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Céſars, les faux Hercules
Seront mis en même degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire ſans le croire,
Sera crû, ſans être admiré.

Guéris d'une vaine ſurpriſe,
Ils concevront ſans être émus
Les faits du petit-fils d'Acriſe,
Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le monſtre du Labyrinthe,
Ni la triple Chimére éteinte,
N'étonneront plus la raiſon:
Et l'eſprit avoûra ſans honte,
Tout ce que la Grece raconte
Des merveilles du fils d'Eſon.

Et pourquoi traiter de preſtiges
Les avantures de Colchos?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thébes, ou dans Argos?
Que peuvent oppoſer les Fables
Aux prodiges inconcevables,
Qui de nos jours éxécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Auſonie
Frappé nos yeux épouvantés?

Mais ici ma lyre impuiſſante
N'oſe ſeconder mes efforts.
Une voix fiére & menaçante
Tout-à-coup glace mes tranſports.
Arrête, inſenſé, me dit-elle:
Ne va point d'une main mortelle

Toucher un laurier immortel.
Arrête : & dans ta folle audace,
Crains de reconnoitre la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la Guerre,
Bellone, & la fiére Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros.
Ces dieux, ta patrie elle-même,
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs.
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers & ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres & de débris,
Qu'une vertu pure & céleste
Tire son véritable prix.
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens ;
Et pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs :
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur qui sait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'éleve un trophée éternel.

C'eſt par cette illuſtre conquête,
Mieux encor que par ſes travaux,
Que ton Prince éleve ſa tête
Au deſſus de tous ſes rivaux.
Grand, par tout ce que l'on admire;
Mais encor plus, j'oſe le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable ſimplicité.

Il ſait qu'en ce vaſte intervale
Où les Deſtins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale
Les mortels ſont toujours bleſſés:
Que la grandeur fiére & hautaine
N'attire ſouvent que leur haine,
Lorſqu'elle ne fait rien pour eux;
Et que tandis qu'elle ſubſiſte,
Le parfait bonheur ne conſiſte
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du ſort des fragiles mortels,
N'éxigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.
C'eſt leur puiſſance qu'on implore;
Mais c'eſt leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains;
Et ſans cette bonté fertile,
Leur foudre ſouvent inutile
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, ſui toujours les éxemples
De ces dieux dont tu tiens le jour:
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.

Tu le ſais, l'aveugle Fortune
Peut faire d'une ame commune
Un héros par tout admiré:
La ſeule vertu, profitable,
Généreuſe, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce Potentat toujours auguſte,
Maître de tant de potentats,
Dont la main ſi ferme & ſi juſte
Conduit tant de vaſtes Etats,
Deviendra la gloire des princes,
Lorſqu'en ſes nombreuſes provinces
Raſſemblant les plaiſirs épars,
Sous ſa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auſpices
D'un monarque ſi renommé.
Déja par tes ſecours propices
Janus voit ſon Temple fermé.
Puiſſe ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modéle & de loi;
Et ton intégrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi!

ODE III.

A MONSIEUR

LE COMTE DE BONNEVAL,

Lieutenant-général des armées de l'Empereur.

LE Soleil, dont la violence
Nous a fait languir si long-tems,
Arme de feux moins éclatans
Les rayons que son char nous lance ;
Et plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste Balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'Aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un dieu plus utile ;
Et sur tous les côteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile,
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solemnelle.
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les Ris voltigeans dans les airs,
Des Soins qui troublent l'univers

Ecartent la foule profane.
Tel sur des bords inhabités,
Il vient de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les Satyres tout hors d'haleine,
Conduisant les Nymphes des bois,
Au son du fifre & du hautbois
Dansent par troupes dans la plaine :
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silene
Sur leurs thyrses entrelassés.

Leur plus vive ardeur se déploie
Autour de ce Dieu belliqueux.
Cher Comte, partage avec eux
L'allégresse qu'il leur envoie ;
Et plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de sa valeur.

Prens part à la juste louange
De ce dieu si cher aux guerriers,
Qui couvert de mille lauriers,
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses Ménades révoltées
Craignons l'impétueux courroux.
Tu sais jusqu'où ce Dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées ;
Et quelles tragiques horreurs
Des Lycurgues & des Penthées
Payérent les folles erreurs.

C'eſt lui, qui des fils de la terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du Tonnerre :
Et par lui les os de Rhécus
Furent briſés comme le verre,
Aux yeux de ſes freres vaincus.

Ici par l'aimable Pareſſe
Ce fameux vainqueur déſarmé,
Ne ſe montre plus enflamé
Que des feux d'une douce yvreſſe ;
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'Allégreſſe
Il s'offre à conduire nos pas.

Là, ſous une voûte ſacrée,
Peinte des plus riches couleurs,
Ses prêtres couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt ſur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruiſſeaux de lait & de vin.

Reçoi ce nectar adorable,
Verſé par la main des Plaiſirs ;
Et laiſſe au gré de leurs déſirs,
Par cette liqueur favorable,
Remplir tes eſprits & tes yeux
De cette joie inaltérable
Qui rend l'homme ſemblable aux dieux.

Par elle, en toutes ſes diſgraces
Un cœur d'audace revêtu,
Sait aſſervir à ſa vertu
Les ennuis qui ſuivent ſes traces ;

Et tranquile jusqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des dieux, & des rois, & du sort.

Par elle bravant la puissance
De son implacable démon,
Le vaillant fils de Télamon
Banni des lieux de sa naissance,
Au fort de ses calamités
Rendit le calme & l'espérance
A ses compagnons rebutés.

Amis, la volage Fortune
N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur.
Je prétends, malgré sa rigueur,
Fixer votre course importune.
Passons ce jour dans les festins:
Demain les Zéphirs & Neptune
Ordonneront de nos destins.

C'est sur cet illustre modéle
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu sçus loin de ton lieu natal
Triompher d'un astre infidéle;
Et sous un ciel moins rigoureux,
D'une Salamine nouvelle
Jetter les fondemens heureux.

Une douleur pusillanime
Touche peu les dieux immortels:
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme & magnanime.
Quand nous venons les implorer,
C'est par une joie unanime
Que nous devons les honorer.

Telle est l'allégresse rustique
De ces vendangeurs alterés,
Qu'on voit à leurs yeux égarés

Saiſis d'une yvreſſe myſtique ;
Et, qui ſaintement furieux,
Retracent de l'Orgye antique
L'emportement myſtérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux tranſport,
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec la Champagne ;
Et près de tes Lares aſſis,
Des vins de rive & de montagne
Juger le procès indécis.

Les juges à ton arrivée
Se trouveront tous aſſemblés.
La ſoif qui les tient déſolés,
Brûle de ſe voir abreuvée ;
Et leur appétit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encore à jeun.

ODE IV.

IMITE'E D'HORACE.

AUX SUISSES,

Durant leur guerre civile en 1712.

OU courez-vous, cruels? Quel démon parricide
Arme vos sacriléges bras?
Pour qui destinez-vous l'appareil homicide
De tant d'armes & de soldats?
Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
De vos passages violés?
Etes-vous résolus à venger la querelle
De vos ancêtres immolés?
Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même;
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Egorgés de leurs propres mains.
Tigres, plus acharnés que le lion sauvage,
Qui malgré sa férocité,
Dans un autre lion respectant son image,
Dépouille pour lui sa fierté.
Mais parlez. Répondez. Quels feux illégitimes
Allument en vous ce transport?
Est-ce un aveugle instinct? Sont-ce vos propres crimes?
Ou la fatale loi du sort?
Ils demeurent sans voix. Que devient leur audace?
Je vois leurs visages pâlir.
Le trouble les saisit, l'étonnement les glace.
Ah! vos destins vont s'accomplir.
Vos peres ont péché. Vous en portez la peine;
Et Dieu sur votre nation
Veut des profanateurs de sa loi souveraine
Expier la rébellion.

ODE V.

AUX PRINCES CHRE'TIENS,

Sur l'armement des Turcs contre la république de Veniſe, en 1715.

CE n'eſt donc point aſſez que ce peuple perfide,
De la ſainte Cité profanateur ſtupide,
Ait dans tout l'Orient porté ſes étendars?
Et paiſible tyran de la Grece abattue,
Partage à notre vue
La plus belle moitié du thrône des Céſars?

Déja, pour réveiller ſa fureur aſſoupie,
L'interprête effréné de ſon prophéte impie
Lui promet d'aſſervir l'Italie à ſa loi:
Et déja ſon orgueil, plein de cette aſſurance,
Renverſe en eſpérance
Le ſiége de l'Empire, & celui de la Foi.

A l'aſpect des vaiſſeaux que vomit le Boſphore,
Sous un nouveau Xerxès, Thétis croit voir encore
A travers de ſes flots promener les forêts:
Et le nombreux amas des lances hériſſées,
Contre le ciel dreſſées,
Egale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que penſez-vous, à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, ſpectateurs inſenſibles,
Quels ſeront les decrets de l'aveugle deſtin?
Comme en ce jour affreux où dans le ſang noyée,
Byſance foudroyée
Vit perir ſous ſes murs le dernier Conſtantin.

O honte, ô de l'Europe infamie éternelle !
Un peuple de brigands, sous un chef infidéle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté ;
Et le mensonge impur tranquilement repose,
Où le grand Théodose
Fit régner si long-tems l'auguste vérité.

Jadis, dans leur fureur non encore ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Portérent chez le Parthe & la mort & l'effroi ;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Requrent à la fois & le sceptre & la loi.

Dèslors courans toujours de victoire en victoire,
Des Caliphes déchus de leur antique gloire
Le redoutable Empire entre eux fut partagé :
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fut en même tems soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains en ruïnes fécondes
Oférent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du Fils de l'Eternel ;
L'Occident, réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante & si vive
La folle ambition, la prudence craintive,
Prétendoient oppose leurs conseils spécieux :
Chacun comprit alors, mieux qu'au siécle où nous sommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des Cieux.

Comme un torrent fougueux, qui du haut des
montagnes
Précipitant ſes eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par ſon cours em-
portés :
Ainſi de Godefroi les légions guerriéres
Forcérent les barriéres
Que l'Aſie oppoſoit à leurs bras indomtés.

La Paleſtine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ſes ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a conſumé qu'avec peine
Leurs oſſemens blanchis dans les champs d'Aſcalon.

De ſes temples détruits & cachés ſous les herbes,
Sion vit relever les portiques ſuperbes,
De notre délivrance auguſtes monumens :
Et d'un nouveau David la valeur noble & ſainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un royaume éternel jetter les fondemens.

Mais chez ſes ſucceſſeurs la Diſcorde inſolente,
Allumant le flambeau d'une guerre ſanglante,
Enerva leur puiſſance en corrompant leurs mœurs;
Et le Ciel irrité réſuſcitant l'audace
D'une coupable race,
Se ſervit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, ſymboles mortels de la grandeur céleſte,
C'eſt à vous de prévoir dans leur chûte funeſte
De vos diviſions les fruits infortunés.
Aſſez & trop long-tems, implacables Achiles,
Vos diſcordes civiles
De morts ont aſſouvi les enfers étonnés.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraissés de tant de funerailles
Vous sémiez le carnage, & le trouble, & l'horreur ;
L'infidéle, tranquile au milieu des allarmes,
Forgeoit ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Enfin l'heureuse Paix, de l'amitié suivie,
A réuni les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte & le danger.
Paisible dans son champ, le laboureur moissonne ;
Et les dons de l'automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie,
N'est point le calme oisif d'une indolente joie,
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers.
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes ;
Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est tems de venger votre commune injure.
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure,
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux :
Et sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un Empire usurpé sur vos foibles ayeux.

Vous n'êtes plus au tems de ces craintes serviles,
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbéciles
De cruels ravisseurs, à leur perte animés.
L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces géans orgueilleux contre le ciel armés.

Belgrade assujettie à leur joug tyrannique
Regrette encor ce jour où le fer Germanique

Renversa leur Croissant du haut de ses rempars :
Et de Salankemen les plaines infectées,
Sont encore humectées
Du sang de leurs soldats sur la poussiére épars.

Sous le fer abattus, consumés dans la flame,
Leur monarque insensé, le désespoir dans l'ame,
Pour la derniére fois osa tenter le sort.
Déja, de sa fureur barbares émissaires,
Ses nombreux Janissaires
Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche, & de pillages avides
D'un Hercule naissant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés ;
Et sur vos corps sanglans se traçant un passage,
Faire l'apprentissage
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tibisque, effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassés dans son onde,
De ses flots enchaînés interrompit le cours ;
Et le fier * Othoman sans drapeaux & sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il ; retournons sur nos traces :
Foibles & vils troupeaux, après tant de disgraces,
N'irritons plus en vain de superbes lions :
Un Prince nous poursuit, dont le fatal génie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix, tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée.
Prévenons du destin les revers éclatans ;
Et sur d'autres climats détournons les tempêtes,
Qui déja toutes prêtes
Menacent d'écraser l'empire des Sultans.

* *Mustapha II.*

ODE VI.

A MALHERBE.

Contre les détracteurs de l'antiquité.

SI du tranquile Parnasse
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés :
Et si contre l'apparence,
Notre farouche ignorance,
Et nos insolens propos,
Dans ces demeures sacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos :

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits ?
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces tems d'infirmité,
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui jusqu'au siécle où nous sommes
Ont fait chez les plus grands hommes

Naître les plus doux transports ;
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons.
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fiére & hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un Roi vainqueur de l'envie,
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses desirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquiles,
Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verds,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là, d'un dieu fier & barbare
Orphée adoucit les loix :
Ici, le divin Pindare
Charme l'oreille des rois.
Dans tes douces promenades,
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon ;
Et les Nymphes plus modestes
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène,
Homére ouvrant ses rameaux,
S'éleve comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux :
Les savantes immortelles
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front ;
Et par leur commun suffrage,
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verds & fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf Sœurs,
Si de son pouvoir suprême,
Pluton, Cerbére lui-même,
Ont pû sentir les douceurs ?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs, dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté ;
Et qui par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python :

Chez

Chez les Filles de Mémoire
Allez apprendre l'hiſtoire
De ce ſerpent abhorré,
Dont l'haleine déteſtée
De ſa vapeur empeſtée
Souilla leur ſéjour ſacré.

Lorſque la terreſtre maſſe
Du déluge eut bû les eaux,
Il effraya le Parnaſſe
Par des prodiges nouveaux.
Le Ciel vit ce monſtre impie,
Né de la fange croupie
Au pié du mont Pélion,
Souffler ſon infecte rage
Contre le naiſſant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras ſûr & terrible
Du Dieu qui donne le jour,
Lava dans ſon ſang horrible
L'honneur du docte ſéjour.
Bientôt de la Theſſalie
Par ſa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés;
Et du Céphiſe rapide
Son corps affreux & livide
Groſſit les flots indignés.

De l'écume empoiſonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal.
Et de-là naiſſent les ſectes
De tous ces ſales inſectes,

De qui le ſouffle envieux
Oſe d'un venin critique
Noircir de la Grece antique
Les céleſtes demi-dieux.

A peine ſur de vains titres
Intrus au ſacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon.
Sans ceſſe dans les ténébres
Inſultant les morts célébres,
Ils ſont comme ces corbeaux,
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croaſſe autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages ſont ſi doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le Cygne en ſeroit jaloux:
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils ſe parfument
Dans leurs chants étudiés;
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs ils attirent
Les éloges mendiés.

Une louange équitable,
Dont l'honneur ſeul eſt le but,
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un eſprit noble & ſublime,
Nourri de gloire & d'eſtime,
Sent redoubler ſes chaleurs:
Comme une tige élevée,
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ſes fleurs.

Mais cette flatteuſe amorce
D'un hommage qu'on croit dû,
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.
De la céleſte roſée
La terre fertiliſée
Quand les frimats ont ceſſé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poiſons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux :
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet If contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, miniſtres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nort,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures,
Dont l'ombre donne la mort.

ODE VII.

A S. E. MONSIEUR LE COMTE DE SINZINDORF,

Chancelier de la Cour Impériale.

L'Hiver, qui si long-tems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux :
Et les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques :
Le laboureur commence à lever ses guérets :
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déja la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.
Cérès vient à pas lents à la suite de Flore,
Contempler ses nouveaux présens.

De leurs douces chansons, instruits par la nature,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs ;
Et les Nymphes des bois dépouillant leur ceinture,
Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmans, un séjour si tranquile,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours,
Tout invite le sage à chercher un azile
Contre le tumulte des cours.

Mais vous, à qui Minerve & les filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains :
Vous, qui n'osez quitter la balance sacrée
Dont Thémis a chargé vos mains :

Ministre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un empire puissant autant que glorieux,
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'Etat, privé d'une de ses colonnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien.
L'orphelin vous crieroit : Helas ! tu m'abandonnes,
Je perds mon plus ferme soutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux,
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître,
Vous verrez le soleil cultivant leurs trésors,
Se lever le matin, & le soir disparoître,
Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt, vous tracerez la course de votre onde :
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur sève vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrase,
Vous irez insulter le sanglier glouton ;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux du Phase
Subir le sort de Phaëton.

O doux amuſemens! O charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le cahos!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos:

Délices des ayeux d'une épouſe adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs ſplendeurs;
Et dans qui la vertu par les graces parée
Brille au deſſus de leurs grandeurs:

Arbres verds & fleuris, bois paiſibles & ſombres,
A votre poſſeſſeur ſi doux & ſi charmans,
Puiſſiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ſes nobles délaſſemens!

Mais la loi du devoir, qui lui parle ſans ceſſe,
Va bientôt l'enlever à ſes heureux loiſirs.
Il n'écoutera plus que la voix qui le preſſe
De s'arracher à vos plaiſirs.

Bientôt vous le verrez renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il eſt échapé;
Toujours de l'interêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de ſa gloire occupé.

Allez, illuſtre appui de ſes vaſtes provinces:
Allez; mais revenez, de leur amour épris,
Organe des décrets du plus ſage des princes,
Veiller ſur ſes peuples cheris.

C'eſt pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Conſacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fites admirer votre heureuſe induſtrie
A ſes plus illuſtres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naiſſant de nos derniers débats:
Le Batave vous vit oppoſer votre Egide
Au cruel démon des combats.

Vos vœux ſont ſatisfaits. La diſcorde & la guerre
N'oſent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les dieux appaiſés redonnent à la terre
Des jours plus ſerains & plus beaux.

Ce chef de tant d'Etats à qui le Ciel diſpenſe
Tant de riches treſors, tant de fameux bienfaits,
A déja de ces dieux reçu la récompenſe
De ſa tendreſſe pour la paix.

Il a vû naître enfin de ſon épouſe aimée
Un gage précieux de ſa fécondité,
Et qui va déſormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquilité.

Arbitre tout-puiſſant d'un empire invincible,
Plus maître encor de ſes ſujets heureux,
Qu'a-t'il à déſirer, qu'un uſage paiſible
Des jours qu'il a reçus pour eux ?

Non, non, il n'ira point, après tant de tempêtes,
Réſuſciter encor d'antiques différends.
Il ſait trop que ſouvent les plus belles conquêtes
Sont la peine des conquérans.

Si toutefois l'ardeur de ſon noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ſes droits ;
Ecoutez la leçon d'un Socrate ſauvage,
Faite au plus puiſſant de nos rois.

Pour la troiſiéme fois, du ſuperbe Verſailles
Il faiſoit agrandir le parc délicieux :
Un peuple haraſſé, de ſes vaſtes murailles
Creuſoit le contour ſpacieux.

Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot
dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là? dit le Prince. Helas! Sire,
Répond le champêtre vieillart,

Pardonnez. Je songeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins:
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

ODE VIII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDÔME, *Alors* GRAND-PRIEUR DE FRANCE, *Sur son retour de l'Isle de Malthe, en* 1715.

APrès que cette Isle guerriére,
Si fatale aux fiers Othomans,
Eut mis sa puissante barriére
A couvert de leurs armemens;
Vendôme, qui par sa prudence
Sut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées,
Qui réservoient à ses années
D'autres climats & d'autres soins.

Mais dès que la céleste voute
Fut ouverte au jour radieux
Qui devoit éclairer la route
De ce héros ami des dieux;
Du fond de ces grottes profondes,
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré;
Et ce dieu, prenant la parole,
Aux superbes enfans d'Eole
Adressa cet ordre sacré:

Allez, tyrans impitoyables,
Qui désolez tout l'univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le sein des mers,

Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'eſt au Vulturne pacifique
Que j'ai deſtiné votre emploi.
Partez : & que votre furie
Juſqu'à la derniére Heſpérie
Reſpecte & ſubiſſe ſa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au ſang du grand Henri,
Lorſque nos campagnes humides
Porteront ce Prince cheri.
Applaniſſez l'onde orageuſe.
Secondez l'ardeur courageuſe
De ſes fidéles matelots.
Venez : & d'une main agile,
Soutenez ſon vaiſſeau fragile,
Quand il roulera ſur mes flots.

Ce n'eſt pas la premiére grace
Qu'il obtient de votre ſecours.
Dès l'enfance, ſa jeune audace
Oſa vous confier ſes jours.
C'eſt vous qui ſur ce moite empire
Au gré du volage zéphire
Conduiſiez au port ſon vaiſſeau,
Lorſqu'il vint, plein d'un ſi beau zéle,
Au ſecours de l'iſle où Cybéle
Sauva Jupiter au berceau.

Dès-lors quels périls, quelle gloire
N'ont point ſignalé ſon grand cœur ?
Ils ſont le plus beau de l'hiſtoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un frere.... Mais le Ciel avare
De ce don ſi cher & ſi rare,

L'a trop tôt repris aux humains.
C'eſt à vous ſeuls de l'en abſoudre,
Thrônes ébranlés par ſa foudre,
Sceptres raffermis par ſes mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit aux yeux de ſon roi
Traverſer un fleuve rapide,
Et glacer ſes rives d'effroi :
Tel que d'une ardeur ſanguinaire
Un jeune aiglon, loin de ſon aire
Emporté plus promt qu'un éclair,
Fond ſur tout ce qui ſe préſente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt ſa valeur ſouveraine,
Moins rebelle aux leçons de l'art,
Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hazard.
C'eſt dans cette ſource fertile,
Que ſon courage plus utile,
De ſa gloire unique artiſan,
Acquit cette hauteur ſuprême
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbaſſan.

Eſt-il quelque guerre fameuſe
Dont il n'ait partagé le poids ?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuſe,
Tour à tour ont vû ſes exploits.
France, tandis que tes armées
De ſes yeux furent animées,
Mars n'oſa jamais les trahir ;
Et la fortune permanente,
A ſon étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui,
Tes deſtins, jadis ſi propices,
S'éxilérent tous avec lui.
Un Dieu plus puiſſant que tes armes
Frappa de paniques allarmes
Tes plus intrépides guerriers:
Et ſur tes frontiéres célébres
Tu ne vis que cyprès funébres
Succéder à tous tes lauriers.

O déteſtable calomnie,
Fille de l'obſcure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mere de l'aveugle erreur!
C'eſt toi, dont la langue aiguiſée,
De l'auſtére fils de Théſée
Oſa déchirer les vertus:
C'eſt par toi qu'une épouſe indigne
Arma contre un héros inſigne
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le ſilence
Tu conduis tes coups ténébreux:
Du maſque de la vraiſemblance
Tu couvres ton viſage affreux.
Tu diviſes, tu déſeſperes
Les amis, les époux, les freres.
Tu n'épargnes pas les autels;
Et ta fureur envenimée,
Contre les plus grands noms armée,
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens ſiniſtres
Quels ſont les exploits odieux:
Mais enfin ces lâches miniſtres
Epuiſent la bonté des dieux.

En vain, cheris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune,
Envelopés dans leur orgueil :
Le remord déchire leur ame ;
Et la honte, qui les diffame,
Les suit jusque dans le cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides,
Dans la foule où vous êtes nés.
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés.
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce Prince, après un vain orage,
Paroître en sa première fleur ;
Et sous une heureuse puissance,
Jouir des droits que la naissance
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déja ses humides voiles
Flottent dans mes vastes deserts.
Le soleil, vainqueur des étoiles,
Monte sur le thrône des airs.
Hâtez-vous, filles de Nérée :
Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés.
Il est tems de servir mon zèle :
Allez. Vendôme vous appelle :
Neptune parle : obéissez.

Il dit : & la mer qui s'entr'ouvre
Déja fait briller à ses yeux
De son palais qu'elle découvre
L'or & le cryſtal précieux.
Cependant la nef vagabonde
Au milieu des Nymphes de l'onde

Vogue d'un cours précipité:
Telle qu'on voit rouler ſur l'herbe
Un char triomphant & ſuperbe,
Loin de la barriére emporté.

Enfin, d'un Prince que j'adore
Les dieux ſont devenus l'appui.
Il revient éclairer encore
Une Cour plus digne de lui.
Déja d'un nouveau phénoméne
L'heureuſe influence y raméne
Les jours d'Aſtrée & de Thémis:
Les vertus n'y ſont plus en proie
A l'avare & brutale joie
De leurs inſolens ennemis.

Un inſtinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous, tant que nous ſommes,
D'aimer notre ſéjour natal.
Toutefois, quels que puiſſent être,
Pour les lieux qui nous ont vû naître,
Ces mouvemens reſpectueux,
La vertu ne ſe ſent point née
Pour voir ſa gloire profanée
Par le vice préſomptueux.

Ulyſſe, après vingt ans d'abſence,
De diſgraces & de travaux,
Dans le païs de ſa naiſſance
Vit finir le cours de ſes maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la Cour paiſible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans ſa patrie,
Toujours en proie à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

ODE IX.

A S. E. MONSIEUR GRIMANI,

AMBASSADEUR DE VENISE

A LA COUR DE VIENNE,

Sur le départ des Troupes Impériales pour la Campagne de 1716. en Hongrie.

Ils partent, ces cœurs magnanimes,
Ces guerriers, dont les noms chéris
Vont être pour jamais écrits
Entre les noms les plus sublimes.
Ils vont en de nouveaux climats
Chercher de nouvelles victimes
Au terrible Dieu des combats.

A leurs légions indomtables
Bellone inspire sa fureur :
Le bruit, l'épouvante & l'horreur
Devancent leurs flots redoutables ;
Et la mort remet dans leurs mains
Ces tonnerres épouvantables
Dont elle écrase les humains.

Un héros tout brillant de gloire
Les conduit vers ces mêmes bords,
Où jadis ses premiers efforts
Ont éternisé sa mémoire.
Sous ses pas naît la liberté :
Devant lui vole la victoire ;
Et Pallas marche à son côté.

O dieux ! Quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars !
J'entends déja de toutes parts
L'air frémir de leur doux murmure :
Je vois, ſous leur chef applaudi,
Le Nord venger avec uſure
Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta patrie !
Et pour toi quel illuſtre honneur,
Miniſtre, né pour le bonheur
De cette mere ſi cherie !
Toi, de qui l'amour généreux,
Toi, de qui la ſage induſtrie
Ménagea ces ſecours heureux.

Cent fois nous avons vû ton zèle
Porter les pleurs de ſes enfans
Juſque ſous les yeux triomphans
Du Prince qui s'arme pour elle ;
Et qui plein d'eſtime pour toi,
Attire encor dans ta querelle
Cent Princes ſoumis à ſa loi.

C'eſt ainſi que du jeune Atride
On vit l'éloquente douleur
Interreſſer dans ſon malheur
Les Grecs aſſemblés en Aulide ;
Et d'une noble ambition
Armer leur colére intrépide
Pour la conquête d'Ilion.

En vain l'infléxible Neptune
Leur oppoſe un calme odieux :
En vain l'interpréte des dieux
Fait parler ſa crainte importune.
Leur invincible fermeté
Laſſe enfin l'injuſte fortune,
Les vents, & Neptune irrité.

La constance est le seul remède
Aux obstacles du sort jaloux.
Tôt ou tard, attendris pour nous
Les dieux nous accordent leur aide :
Mais ils veulent être implorés ;
Et leur résistance ne céde
Qu'à nos efforts réiterés.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuve & de travaux constans,
Que ces glorieux combattans
Triomphérent des destinées ;
Et que loin des bords Phrygiens
Ils emmenérent enchaînées
Les veuves des héros Troyens.

ODE X.

Sur la Bataille de Petervaradein.

AInsi le glaive fidelle
De l'Ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur :
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ses soldats égorgés,
De la fidelle Judée
Par ses armes obsédée
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre,
Dont les fiéres légions
Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions ?
La nuit les vit rassemblées :
Le jour les voit écoulées,

Comme de foibles ruiſſeaux,
Qui gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déja ces monſtres ſauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté.
Leur chef guidé par l'audace,
Avoit épuiſé la Thrace
D'armes & de combattans;
Et des bornes de l'Aſie
Juſqu'à la double Méſie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons,
L'infatigable Tartare
Joint encor ſes pavillons.
C'en eſt fait. Leur inſolence
Peut rompre enfin le ſilence;
L'effroi ne les retient plus.
Ils peuvent ſans nulle crainte,
D'une paix trompeuſe & feinte
Briſer les nœuds ſuperflus.

C'eſt en vain qu'à notre vûe,
Un guerrier, par ſa valeur,
De leur attaque imprévue
A repouſſé la chaleur.
C'eſt peu qu'après leur défaite,
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis,
Ait avec ſa renommée
Conſacré dans leur armée
La honte de leurs Spahis.

Ils s'aigriſſent par leurs pertes :
Et déja de toutes parts
Nos campagnes ſont couvertes
De leurs eſcadrons épars.
Venez, troupe meurtriére :
La nuit, qui dans ſa carriére
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laiſſer éclore
De votre derniére aurore
Les foudroyantes clartés.

Un prince, dont le génie
Fait le deſtin des combats,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos Etats :
Il tient cette même foudre,
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour ſi glorieux,
Où par vingt mille victimes
La mort expia les crimes
De vos funeſtes ayeux.

Hé quoi ! Votre ardeur glacée
Délibére à ſon aſpect ?
Ah ! la ſaiſon eſt paſſée
D'un orgueil ſi circonſpect.
En vain de láches tranchées
Couvrent vos têtes cachées :
Eugéne eſt prêt d'avancer.
Il vient, il marche en perſonne :
Le jour luit : la charge ſonne :
Le combat va commencer.

Wirtemberg, ſous ſa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déja certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.

Merci, qu'un même ordre enflâme,
Parmi les feux & la flâme
Qui tonnent aux environs,
Force, diſſipe, renverſe,
Détruit tout ce qui traverſe
L'effort de ſes eſcadrons.

Nos ſoldats dans la tempête
Par cet éxemple affermis,
Sans crainte expoſent leur tête
A tous les feux ennemis;
Et chacun malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef, préſent en tous lieux,
Plein de joie & d'eſpérance,
Combat avec l'aſſurance
De triompher à ſes yeux.

De quelle ardeur redoublée,
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de ſanglans lauriers!
O héros, à qui la gloire
D'une ſi belle victoire
Doit ſon plus ferme ſoutien;
Que ne puis-je dans ces rimes,
Conſacrant vos noms ſublimes,
Immortaliſer le mien!

Mais quel déſordre incroyable
Parmi ces corps ſéparés
Groſſit la nue effroyable
Des ennemis raſſurés?
Près de leur moment ſuprême,
Ils oſent en fuyant même

Tenter de nouveaux exploits.
Le déſeſpoir les excite ;
Et la crainte réſuſcite
Leur eſpérance aux abois.

Quel eſt ce nouvel Alcide
Qui ſeul, entouré de morts,
De cette foule homicide,
Arrête tous les efforts * ?
A peine un fer déteſtable
Ouvre ſon flanc redoutable ;
Son ſang eſt déja payé :
Et ſon ennemi qui tombe,
De ſa troupe qui ſuccombe
Voit fuir le reſte effrayé.

Eugene a fait ce miracle.
Tout ſe rallie à ſa voix.
L'infidéle, à ce ſpectacle,
Recule encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monſtres pleins de rage
Soutint le dernier effort ;
D'un air que Bellone avoue,
Les pourſuit, & les dévoue
Au triomphe de la mort.

Tout fuit, tout céde à nos armes.
Le Viſir, percé de coups,
Va dans Belgrade en allarmes
Rendre ſon ame en courroux.
Le camp s'ouvre : & ſes richeſſes,
Le fruit des vaſtes largeſſes
De cent peuples aſſervis,
Dans cette nouvelle Troye
Vont être aujourd'hui la proye
De nos ſoldats aſſouvis.

* *Le Comte de Bonneval.*

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchans.
Que ces voûtes parfumées
Retentiſſent de nos chants :
Et lorſqu'envers ſa puiſſance
Notre humble reconnoiſſance
Aura rempli ce devoir ;
Marchons pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre eſpoir.

Temeſvvar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber ſon orgueil.
Par toi ſeul, Prince invincible,
Ce rempart inacceſſible
Pouvoit être renverſé.
Va par ſon illuſtre attaque
Rompre les fers du Valaque,
Et du Hongrois oppreſſé.

Et toi, qui ſuivant les traces
Du premier de tes ayeux,
Eprouves par tant de graces
La bienveillance des cieux :
Monarque auſſi grand que juſte,
Reconnois le prix auguſte
Dont le Monarque des rois
Paye avec tant de clémence
Ta piété, ta conſtance,
Et ton zèle pour ſes loix.

ODES.

LIVRE IV.

ODE I.

A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE
EUGENE DE SAVOYE.

Après la paix de Paſſarovits.

LEs cruels oppreſſeurs de l'Aſie indignée,
Qui violant la foi d'une paix dédaignée
Forgeoient déja les fers qu'ils nous avoient promis,
De leur coupable ſang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vaſtes Etats par nos armes ſoumis.

Deux fois l'Europe a vû leur brutale furie,
De trois cens mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs:
Et deux fois on a vû leurs corps ſans ſépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés & des loups dévorans.

O vous, qui combattant ſous les heureux auſpices
D'un monarque, du ciel l'amour & les délices,

Avez rempli leurs champs de carnage & de morts ;
Vous, par qui le Danube affranchi de sa chaine
Peut déformais sans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts :

Prince, n'est-il pas tems après tant de fatigues,
De goûter un repos que les destins prodigues
Pour prix de vos exploits accordent aux humains ?
N'osez-vous profiter de vos travaux sans nombre,
Et vous asseoir à l'ombre
Des paisibles lauriers moissonnés par vos mains ?

Non. Ce seroit en vain que la paix renaissante
Rendroit à nos cités leur pompe florissante,
Si ses charmes flatteurs vous pouvoient éblouir.
Son bonheur, sa durée, impose à votre zèle
Une charge nouvelle ;
Et vous êtes le seul qui n'osez en jouir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,
Vous rend encore épris des savantes merveilles
Qui firent de tout tems l'objet de votre amour ?
Pouvez-vous des neuf Sœurs concilier les charmes
Avec le bruit des armes,
Le poids du ministére, & les soins de la Cour ?

Vous le pouvez, sans doute : & cet accord illustre,
Peu connu des héros sans éloge & sans lustre,
Fût toujours réservé pour les héros fameux.
C'est aux grands hommes seuls à sentir le mérite
D'un art qui résuscite
L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.

Les hauts faits peuvent seuls enflâmer le génie
De ces enfans chéris du dieu de l'harmonie,
Dont

Dont l'immortelle voix se consacre aux guerriers.
Une gloire commune, un même honneur anime
Leur tendresse unanime ;
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'univers voit naître,
Peu doivent aux ayeux dont ils tiennent leur être
Le respect de la terre, & la faveur des rois.
Deux moyens seulement d'illustrer leur naissance
Sont mis en leur puissance :
Les sublimes talens, & les fameux exploits.

C'est par-là qu'au travers de la foule importune
Tant d'hommes renommés, malgré leur infortune,
Se sont fait un destin illustre & glorieux ;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus sombre,
Ont sçû dissiper l'ombre
Dont les obscurcissoit le sort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre & fragile,
Quand le souffle des dieux eut animé l'argile
Dont les premiers humains avoient été pétris ;
Leurs rangs n'étoient marqués d'aucune différence,
Et nulle préférence
Ne distinguoit encor leur mérite & leur prix.

Mais ceux qui pénetrés de cette ardeur divine
Sentirent les premiers leur sublime origine,
S'élevérent bientôt par un vol généreux :
Et ce céleste feu dont ils tenoient la vie
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'univers, & de le rendre heureux.

De-là ces arts divins, en tant de biens fertiles :
De-là ces saintes loix, dont les régles utiles
Firent cherir la paix, honorer les autels ;
Et de-là ce respect des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des immortels.

Les dieux dans leur séjour reçurent ces grands hommes.
Le reste, confondus dans la foule où nous sommes,
Jouissoient des travaux de leurs sages ayeux :
Lorsque l'ambition, la discorde & la guerre,
Vils enfans de la terre,
Vinrent troubler la paix de ces enfans des dieux.

Alors, pour soutenir la débile innocence,
Pour réprimer l'audace, & domter la licence,
Il fallut à la gloire immoler le repos.
Les veilles, les combats, les travaux mémorables,
Les perils honorables,
Furent l'unique emploi des rois & des héros.

Mais combien de grands noms couverts d'ombres funébres,
Sans les écrits divins qui les rendent célébres,
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus ?
Il n'est rien que le tems n'absorbe & ne dévore :
Et les faits qu'on ignore,
Sont bien peu différens des faits non avenus.

Non, non, sans le secours des filles de mémoire,
Vous vous flattez en vain, partisans de la gloire,
D'assurer à vos noms un heureux souvenir.
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arrosez le champ de ces Nymphes sublimes :
Mais vous savez aussi que vos faits magnanimes
Ont besoin des lauriers cueillis dans leur vallon.
Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique
De l'alliance antique
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce dieu qu'habite la fortune.
Son art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint fut toujours odieux.
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes
Egalent aux dieux mêmes,
De savoir estimer le langage des dieux.

Vous qu'ils ont pénetré de leur plus vive flame,
Vous qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame,
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux :
Ne désavouez point une Muse fidèle,
Et souffrez que son zèle
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux.

Souffrez qu'à vos neveux elle laisse une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus qui mieux que vos victoires
Feront de nos histoires
Le modéle éternel de la postérité.

Cependant, occupé de soins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques,
De vos travaux guerriers, nobles délassemens :
Et rendez-nous encor par vos doctes largesses
Les savantes richesses
Que vit perir l'Egypte en ses embrasemens.

Dans nos arts florissans, quelle adresse pompeuse ;
Dans nos doctes écrits, quelle beauté trompeuse,

Peuvent se dérober à vos vives clartés ?
Et dans l'obscurité des plus sombres retraites,
Quelles vertus secrétes,
Quel mérite timide échape à vos bontés ?

Je n'en ressens que trop l'influence féconde.
Tandis que votre bras faisoit le sort du monde,
Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi,
Et me rendre, peut-être à moi seul, chérissable
La gloire périssable
Des stériles travaux qui font tout mon emploi.

C'est ainsi qu'au milieu des palmes les plus belles,
Le vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles
Cultivoit les talens, honoroit le savoir ;
Et de Chérile même excusant la manie,
Au défaut du génie
Récompensoit en lui le desir d'en avoir.

ODE II.

A L'IMPERATRICE AMELIE.

MUſe, qui des vrais Alcées
Soutenant l'activité,
A leurs captives penſées
Fais trouver la liberté:
Viens, à ma timide verve
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau;
Et délivre ma Minerve
Des priſons de mon cerveau.

Si la céleſte puiſſance,
Pour l'honneur de ſes autels,
Vouloit rendre l'innocence
Aux infortunés mortels;
Et ſi l'aimable Cybelle
Sur cette terre infidelle
Daignoit redeſcendre encor,
Pour faire vivre avec elle
Les vertus de l'âge d'or:

Quels organes? quels miniſtres
Dignes d'obtenir ſon choix,
Pourroient en ces tems ſiniſtres
Nous faire entendre ſa voix?
Seroit-ce ces doctes Mages,
Des peuples de tous les âges
Réformateurs conſacrés,
Bien moins pour les rendre ſages
Que pour en être honorés?

Mais les divines merveilles
Qui font cherir leurs leçons,
Dans nos superbes oreilles
N'exciteroient que des sons.
Quel siécle plus mémorable
Vit d'un glaive secourable
Le vice mieux combattu?
Et quel siécle misérable
Vit régner moins de vertu?

L'éloquence des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles
Par des tours harmonieux.
Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, simple, équitable,
Ami du ciel & des loix,
L'éloquence véritable
Est l'exemple des grands rois.

C'est ce langage, visible
Dans nos vrais législateurs,
Qui fait la régle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une loi qui nous gêne
La nature se déchaine,
Et cherche à se révolter:
Mais l'exemple nous entraine,
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre sagesse,
De ce principe constant
Je vois, auguste Princesse,
Un témoignage éclatant:

Et dans la ſplendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre Cour.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous;
Et par vous ſeule enrichie,
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

Et quel âge ſi fertile,
Quel régne ſi renommé,
Vit d'un éclat plus utile
Le diadême animé?
Quelle piété profonde,
Quelle lumiére féconde
En nobles inſtructions,
Du premier thrône du monde
Rehauſſa mieux les rayons?

Des héros de ſes écoles
La Grece a beau ſe targuer:
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à diſtinguer
De l'autorité puiſſante
D'une ſageſſe agiſſante
Qui régne ſur mes eſprits,
La ſageſſe languiſſante
Que j'honore en leurs écrits.

Non, non; la Philosophie
En vain se fait éxalter:
On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter.
Vous seuls, ô divine race,
Grands rois, qui tenez la place
Des rois au Ciel retirés,
Pouvez conserver la trace
De leurs éxemples sacrés.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux
Qui vit la terre honorée
De la présence des dieux,
L'homme instruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs sentiers lumineux,
Imitoit sans autre étude
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence premiére
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puisoit sa lumiére
Aux sources du vrai savoir;
Et dans ce céleste livre,
Des leçons qu'il devoit suivre
Toujours prêt à se nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien discourir.

Mais dès que ces heureux guides
Transportés loin de nos yeux,
Sur l'aile des vents rapides
S'envolérent vers les Cieux:

La ſience opiniâtre,
De ſon mérite idolâtre,
Vint au milieu des clameurs
Edifier ſon théâtre
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors, avec l'aſſurance
De s'attirer nos tributs,
La faſtueuſe éloquence
Prit la place des vertus.
L'art forma leur caractére;
Et de la ſageſſe auſtére
L'aimable ſimplicité
Ne devint plus qu'un myſtére
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce,
Philoſophes ſourcilleux:
Et pour nous prouver la force
De vos ſecours merveilleux,
Montrez-nous depuis Pandore
Tous les vices qu'on abhore
En terre mieux établis,
Qu'aux ſiécles que l'on honore
Du nom de ſiécles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de ſiniſtres aſpects
La vertu ſe fût polie
Par le mélange des Grecs:
La foi, l'honneur, la conſtance,
L'intrépide réſiſtance
Dans les plus mortels dangers,
Y régnoient ſans l'aſſiſtance
Des préceptes étrangers.

Mais malgré l'éxemple antique,
Elle laiſſa dans ſon ſein
Des diſciples du Portique
Gliſſer le premier eſſain.
Rome en les voyant paroître,
Ceſſa de ſe reconnoître
Dans ſes triſtes rejettons;
Et le même âge vit naître
Les Gracques & les Catons.

ODE III.

AU ROI

DE LA GRANDE BRETAGNE.

TAndis que l'Europe étonnée
Voit ſes peuples les plus puiſſans
Trainer dans les beſoins preſſans
Une importune deſtinée :
Grand Roi, loin de ton peuple heureux
Quel dieu propice & généreux
Détournant ces triſtes nuages,
Semble pour lui ſeul déſormais
Réſerver tous les avantages
De la victoire & de la paix ?

Quelle inconcevable puiſſance
Fait fleurir ſa gloire au dehors ?
Quel amas d'immenſes treſors
Dans ſon ſein nourrit l'abondance ?
La Tamiſe reine des eaux
Voit ſes innombrables vaiſſeaux
Porter ſa loi dans les deux mondes,
Et forcer juſqu'au dieu des mers
D'enrichir ſes rives fécondes
Des tributs de tout l'univers.

De cette pompeuſe largeſſe
Ici tout partage le prix.
A l'aſpect de ces murs chéris
La pauvreté devient richeſſe.
Dieux ! quel déluge d'habitans
Y brave depuis ſi long-tems

L'indigence ailleurs si commune ?
Quel prodige encor une fois
Semble y faire de la Fortune
L'éxécutrice de ses loix ?

Peuples, vous devez le connaître :
Ce comble de félicité
N'est dû qu'à la sage équité
Du meilleur Roi qu'on ait vû naître.
De vos biens, comme de vos maux,
Les gouvernemens inégaux
Ont toujours été la semence.
Vos rois sont dans la main des dieux,
Les instrumens de la clémence
Ou de la colére des Cieux.

Oui, grand Prince, j'ose le dire,
Tes sujets de biens si comblés
Languiroient peut-être accablés
Sous le joug de tout autre empire.
Le Ciel jaloux de leur grandeur,
Pour en assurer la splendeur,
Leur devoit un maître équitable,
Qui préferât leurs libertés
A la justice incontestable
De ses droits les plus respectés.

Mais, grand Roi, de ces droits sublimes
Le sacrifice généreux
T'assure d'autres droits sur eux,
Bien plus forts & plus légitimes.
Les faveurs qu'ils tiennent de toi,
Sont des ressources de leur foi
Toujours prêtes pour ta défense,
Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puissance
Que pour affermir ton pouvoir.

Un roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut régner que par la crainte,
En vain fier de ſes hauts projets
Croit en abaiſſant ſes ſujets
Relever ſon pouvoir ſuprême :
Entouré d'eſclaves ſoumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Eſclave de ſes ennemis.

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquile ?
Qui ne connoit point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais citoyens
De ſa bonté peuvent attendre ;
Et qui, promt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner ?

Noble & généreuſe induſtrie
Des Antonins & des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai pere de la patrie.
Helas ! par ce titre fameux
Peu de princes ont ſçû comme eux
S'affranchir de la main des Parques.
Mais ce nom ſi rare, grand Roi,
Qui jamais d'entre les monarques
S'en rendit plus digne que toi ?

Qui jamais vit le diadême
Armer contre ſes ennemis
Un vengeur aux loix plus ſoumis,
Et plus détaché de ſoi-même ?

La sûreté de tes Etats
Peut bien contre quelques ingrats
Changer ta clémence en justice ;
Mais ce mouvement étranger
Redevient clémence propice,
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clémence auguste
Qui souvent de l'autorité
Etablit mieux la sûreté,
Que la vengeance la plus juste.
Ainsi le plus grand des Romains,
De ses ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de se faire aimer
De ceux que l'horreur des supplices
N'avoit encor pû désarmer.

Que peut contre toi l'impuissance
De quelques foibles mécontens,
Qui sur l'infortune des tems
Fondent leur derniére espérance :
Lorsque contre leurs vains souhaits
Tu réunis par tes bienfaits
La cour, les villes, les provinces ;
Et lorsqu'aidés de ton soutien
Les plus grands rois, les plus grands princes
Trouvent leur repos dans le tien ?

Jusqu'à toi toujours désunie,
L'Europe par tes soins heureux
Voit ses chefs les plus généreux
Inspirés du même génie.
Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi

La crainte heureuſement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçue
En ſurvivance de la paix.

Pourſui, Monarque magnanime:
Acheve de leur inſpirer
Le deſir de perſévérer
Dans cette concorde unanime.
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en toi cette chaleur
Qu'allume ton goût pour la gloire:
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, peuples, à ſa puiſſance
Aſſociés par tant de droits,
Songez que de toutes vos loix
La plus ſainte eſt l'obéiſſance.
Craignez le zèle ſéducteur,
Qui ſous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable,
Plonge ſouvent, ſans le vouloir,
Dans le cahos inſéparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athénes, l'honneur de la Grece,
Et, comme vous, reine des mers,
Eût toujours rempli l'univers
De ſa gloire & de ſa ſageſſe:
Mais ſon peuple trop peu ſoumis
Ne put dans les termes permis
Contenir ſa puiſſance extrême;
Et trahi par la vanité,
Trouva dans ſa liberté même
La perte de ſa liberté.

ODE IV.

AU ROI DE POLOGNE,

Sur les vœux que les peuples de Saxe font pour le retour de Sa Majesté.

C'Est trop long-tems, grand Roi, différer ta promesse,
Et d'un peuple qui t'aime épuiser les desirs.
Revien, de ta patrie en proie à la tristesse,
Calmer les déplaisirs.

Elle attend ton retour, comme une tendre épouse
Attend son jeune époux absent depuis un an,
Et que retient encor sur son onde jalouse
L'infidéle Océan.

Plongée à ton départ dans une nuit obscure,
Ses yeux n'ont vû lever que de tristes soleils.
Rens-lui par ta présence une clarté plus pure,
Et des jours plus vermeils.

Mais non. Je vois l'erreur du zèle qui m'anime.
Ta patrie est partout, grand Roi, je le sai bien,
Où peut de tes Etats le bonheur légitime
Exiger ton soutien.

Les peuples nés aux bords que la Vistule arrose,
Sont par adoption devenus tes enfans.
Tu leur dois compte enfin, le devoir te l'impose,
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vû ton bras au milieu des allarmes,
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût soumis,
Faire jadis l'essai de ses premiéres armes
Contre leurs ennemis?

Cent fois d'une puissance impie & sacrilége
Leurs yeux t'ont vû braver les feux, les javelots,
Et le fer à la main briguer le privilége
De mourir en héros.

Ce n'est pas que le feu de ta valeur altiére
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers:
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barriére
Du temple des guerriers.

En mille autres combats sous l'œil de la victoire,
Des plus affreux dangers affrontant le concours,
Tu semblois ne vouloir assûrer ta mémoire
Qu'aux dépens de tes jours.

Telle est de tes pareils l'ardeur héréditaire.
Ils savent qu'un héros par son rang éxalté,
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le vulgaire
A la nécessité.

Mais le Ciel protégeoit une si belle vie:
Il vouloit voir sur toi ses desseins accomplis,
Et par toi relever au sein de ta patrie
Ses honneurs abolis.

Un royaume fameux, fondé par tes ancêtres,
Devoit mettre en tes mains la suprême grandeur,
Et ses peuples par toi voir de leurs premiers maîtres
Revivre la splendeur.

En vain le Nord frémit, & fait gronder l'orage
Qui sur eux tout à coup va fondre avec effroi :
Le Ciel t'offre un peril digne de ton courage ;
Mais il combat pour toi.

Ce superbe ennemi des princes de la terre,
Contre eux, contre leurs droits si fiérement armé,
Tombe, & meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé.

Tu régnes cependant : & tes sujets tranquiles
Vivent sous ton appui dans un calme profond,
A couvert des larcins & des courses agiles
Du Scythe vagabond.

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage ;
Le laboureur content cultive ses guérets :
Le voyageur est libre, & sans peur du pillage
Traverse les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime ;
Le foible est soulagé, l'orgueilleux abattu.
La force craint la loi : la peine suit le crime :
Le prix suit la vertu.

Grand Roi, si le bonheur d'un royaume paisible
Fait la félicité d'un Prince généreux,
Quel héros couronné, quel monarque invincible
Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus sacrée,
Eternisant ta gloire en ta postérité,
Pouvoit mieux affermir l'infaillible durée
De ta prospérité ?

Ce ſont-là les faveurs dont la bonté céleſte
A payé ton retour au Culte fortuné,
Que tes peres ſéduits par un guide funeſte,
Avoient abandonné.

N'en doute point, grand Roi, c'eſt l'Arbitre ſuprême
Qui pour mieux t'élever voulut t'aſſujettir,
Et qui couronne en toi les faveurs que lui-même
Daigna te départir.

C'eſt ainſi qu'autrefois dans les eaux de ſa grace
Des fiers héros Saxons il lava les forfaits,
Afin de faire un jour éclater ſur leur race
Sa gloire & ſes bienfaits.

L'empire fut le prix de leur obéiſſance.
Il choiſit les Othons, & voulut par leurs mains
Du joug des Alberics & des fers de Creſcence
Affranchir les Romains.

Dès-lors, que ne peut point un éxemple ſublime
Tranſmis des Souverains au reſte des mortels!
L'univers vit partout un encens légitime
Fumer ſur ſes autels.

Des héros de leur ſang la piété ſoumiſe
Triompha ſix cens ans avec le même éclat,
Sans jamais ſéparer l'étendart de l'Egliſe
Des drapeaux de l'Etat.

Rome enfin ne voyoit dans ces auguſtes Princes
Que des fils généreux, qui fermes dans ſa loi,
Maintenoient la ſplendeur de leurs vaſtes provinces
Par celle de la foi.

O siécles lumineux! votre clarté célébre
Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau?
Falloit-il que la nuit vint d'un voile funébre
Couvrir un jour si beau?

L'héritier de leur nom, l'héritier de leur gloire
Ose applaudir, que dis-je? ose appuyer l'erreur;
Et d'un vil apostat, l'opprobre de l'histoire,
Adopter la fureur.

L'auguste Vérité le voit s'armer contre elle;
Et sous le nom du Ciel combattant pour l'enfer,
Tout le Nord révolté soutenir sa querelle
Par la flâme & le fer.

Ah! c'en est trop, je céde à ma douleur amére,
Retirons-nous, dit-elle, en de plus doux climats;
Et cherchons des enfans qui du sang de leur mere
Ne souillent point leurs bras.

Fils ingrat, c'est par toi que mon malheur s'achéve.
Tu détruis mon pouvoir : mais le tien va finir.
Un Dieu vengeur te suit : tremble; son bras se léve
Tout prêt à te punir.

Je vois, je vois le thrône où ta fureur s'éxerce
Tomber sur tes neveux de sa chûte écrasés,
Comme un chêne orgueilleux que l'orage renverse
Sur ses rameaux brisés.

Mais sur ce tronc aride une branche élevée
Doit un jour réparer ses débris éclatans,
Par mes mains & pour moi nourrie & conservée
Jusqu'à la fin des tems.

Rejetton fortuné de cette tige illustre,
Un Prince aimé des cieux rentrera sous mes loix;
Et mes autels détruits reprendront tout le lustre
Qu'ils eurent autrefois.

Je régnerai par lui sur des peuples rebéles:
Il régnera par moi sur des peuples soumis;
Et j'anéantirai les complots infidéles
De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux! veuillent les destinées
De son empire aimable éterniser le cours,
Et pour votre bonheur prolonger ses années
Aux dépens de vos jours!

Puisse l'auguste fils, qui marche sur ses traces,
Et que le Ciel lui-même a pris soin d'éclairer,
Conserver à jamais les vertus & les graces
Qui le font adorer!

Digne fruit d'une race en héros si féconde,
Puisse-t-il égaler leur gloire & leurs exploits,
Et devenir comme eux les delices du monde
Et l'exemple des Rois!

ODE V.

A M. LE COMTE DE LANNOY, Gouverneur de Bruxelles.

Sur une maladie de l'Auteur, causée par une attaque de paralysie, en 1738.

CElui qui des cœurs sensibles
Cherche à devenir vainqueur,
Doit pour les rendre fléxibles
Consulter son propre cœur.
C'est notre plus sûr arbitre.
Les dieux ne sont qu'à ce titre,
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime,
C'est qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie,
Comte, qui par tant de nœuds
T'attache dans ta patrie
Tous les cœurs & tous les vœux.
Rappelle dans ta pensée,
A la nouvelle annoncée
Du dernier prix de ta foi,
Tous ces torrens de tendresse
Dont la publique allégresse
Signala son feu pour toi.

En moi-même, ô preuve insigne!
Jusqu'où n'a pas éclaté
D'un caractére si digne
L'intarissable bonté?

Dans le calme, dans l'orage,
Toujours même témoignage :
Surtout dans ces triſtes jours,
Dont la lumiére effacée
De ma planéte éclipſée
Me fait ſentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde
L'avenir ſur le préſent,
Et qu'endort au ſein de l'onde
Un zéphire ſéduiſant !
Jamais l'adverſe fortune,
Ma ſurveillante importune,
Ne parut plus loin de moi ;
Et jamais aux doux menſonges
De mille agréables ſonges
Je ne prêtai tant de foi.

C'eſt dans ces routes fleuries,
Où mes volages eſprits
Promenoient leurs rêveries,
D'un charme trompeur épris,
Que contre moi révoltée,
L'impatiente Adraſtée
Néméſis avoit cache,
Vengereſſe impitoyable,
Le précipice effroyable
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre ſtable & ferme,
Quand l'hiver par ſa rigueur
De la ſéve qu'il renferme
A refroidi la vigueur :
S'il perd l'utile aſſiſtance
Des appuis dont la conſtance

Soutient ſes bras relâchés,
Sa tête fiére & hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ſes rameaux deſſéchés.

Tel quand le ſecours robuſte
Dont mon corps eſt étayé,
En laiſſe à mon ſang aduſte
Régir la foible moitié;
L'autre moitié qui ſuccombe,
Héſite, chancelle, tombe;
Et ſent que malgré l'effort
Que ſa vertu fait renaître,
Le plus foible eſt toujours maître,
Et triomphe du plus fort.

Par mes deſirs prévenue,
Près de mon lit douloureux
Déja la mort eſt venue
Aſſeoir ſon ſquelette affreux;
Et le regard homicide
De ſon cortége perfide
Porte à ſon dernier degré
L'excès toujours plus terrible
D'un accablement horrible,
Par l'inſomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enyvre,
Mortels, qui cheris du ſort,
Ne déſirez que de vivre,
Et ne craignez que la mort?
Souvent malgré leurs promeſſes,
Vos dignités, vos richeſſes
Affligent leurs poſſeſſeurs.
Pour les ames généreuſes,
Du vrai bonheur amoureuſes,
La mort même a ſes douceurs.

On a beau se plaindre d'elle,
Quelque horreur que l'on en ait,
Les guerriers la trouvent belle,
Lorsqu'elle vient d'un seul trait
Les frapper à l'improviste.
Mais, juste ciel! qu'elle est triste,
Et quel rigoureux travail!
Quand ses approches moins vives
Par des pertes successives
Nous détruisent en détail!

Pour le juste & le coupable
Arrêtés dans ses filets,
Sa furie inévitable
N'a que roue & chevalets.
Un supplice illégitime
De l'innocence & du crime
Confond la destruction:
C'est la même tyrannie;
Et la seule ignominie
En fait la distinction.

Près de ma dernière aurore,
En vain dit-on que les cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promesse imaginaire!
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, céleste flambeau,
De ta lumière suprême,
Quand la moitié de moi-même
Est déja dans le tombeau?

Achéve donc ton ouvrage,
Viens, ô favorable mort,
De ce caduque assemblage
Rompre le fragile accord.

Par ce coup où je t'invite,
Permets que mon corps s'acquite
De ce qu'il doit au cercueil,
Et que mon ame y révoque
Cette conſtance équivoque
Dont la douleur eſt l'écueil.

Ainſi, parmi les ténébres,
Les yeux vainement fermés,
Dans mille penſers funébres
Mes ſens étoient abimés,
Lorſque d'une voix amie
Mon oreille raffermie
Crut reconnoître les ſons.
C'étoit l'ombre de Malherbe,
Qui ſur ſa lyre ſuperbe
Vint m'adreſſer ces leçons.

Sous quelles inquiétudes,
Ami, te vois-je abattu?
Que t'ont ſervi nos études?
Qu'as-tu fait de ta vertu?
Toi, qui diſciple d'Horace,
Par les Nymphes du Parnaſſe
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois ſur ces eſpérances
Contre toutes les ſouffrances
T'être fait un ſûr abri?

Ignores-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boîte de Pandore
Se ſont du monde emparés?
Que l'ordre de la nature
Soumet la pourpre & la bure

Aux mêmes sujets de pleurs?
Et que tout fiers que nous sommes,
Nous naissons tous, foibles hommes,
Tributaires des douleurs?

Prétendois-tu que les Parques
Dussent, filant tes instans,
Signaler de mêmes marques
Ton hiver & ton printems?
Quel dieu te rend si plausible
La jouissance impossible
D'un privilége inoui,
Réservé pour l'Empirée,
Et dont pendant leur durée
Jamais mortels n'ont joui?

En recevant l'éxistence
Que le Ciel nous daigne offrir,
Nous recevons la sentence
Qui nous condamne à souffrir.
A sa vigueur naturelle
En vain notre corps appelle
De ce decret hazardeux:
Notre ame subordonnée,
Par les soucis dominée,
Paye assez pour tous les deux.

Quelle fiévre plus cruelle
Que ses mortels déplaisirs,
Quand la fortune infidelle
Vient traverser ses desirs?
En tout pais, à tout âge,
La douleur est son partage
Jusqu'à l'heure du trépas:
Dans le sein des grandeurs même,
Le sceptre & le diadême
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du ſupplice
Où l'expoſent tous les jours
L'impoſture & la malice
Que farde l'art du diſcours ?
Quand elle voit à ſa place
L'hypocriſie & l'audace
Triompher de leurs larcins ;
Et ſa timide innocence,
Sans reſſource & ſans défenſe,
Livrée à ſes aſſaſſins ?

Si donc par des loix certaines
L'ame, & le corps ſon rempart,
Ont leurs plaiſirs & leurs peines,
Leurs biens & leurs maux à part :
N'eſt-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix ;
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps ſeul faſſe les fraix ?

L'eſpérance conſolante
D'un plus heureux avenir,
De ta douleur accablante
Doit chaſſer le ſouvenir.
C'étoit le dernier déſaſtre,
Que de ton malheureux aſtre
Exigeoit l'inimitié.
Calme ta crainte inquiéte ;
Néméſis eſt ſatisfaite,
Et ton tribut eſt payé.

ODE VI.

A LA PAIX.

O Paix ! aimable paix ! secourable immortelle,
Fille de l'harmonie, & mere des plaisirs ;
Que fais-tu dans les cieux tandis que de Cybelle
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs ?

Si par l'ambition, de la terre bannie
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs ;
Que t'a fait l'innocence injustement punie
De l'inhumanité de tes persécuteurs ?

Equitable déesse, entens nos voix plaintives ;
Voi ces champs ravagés, voi ces temples brûlans,
Ces peuples éplorés, ces meres fugitives,
Et ces enfans meurtris entre leurs bras sanglans.

De quels débordemens de sang & de carnage
La terre a-t'elle vû ses flancs plus engraissés ?
Et quel fleuve jamais vit border son rivage
D'un plus horrible amas de mourans entassés ?

Telle autour d'Ilion la mort livide & blême
Moissonnoit les guerriers de Phrygie & d'Argos,
Dans ces combats affreux où le dieu Mars lui-même
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible,
Qui s'avance au signal d'un combat furieux,
Il ébranla du ciel la voûte inaccessible,
Et vint porter sa plainte au Monarque des dieux.

Mais le grand Jupiter dont la préſence auguſte
Fait rentrer d'un coup d'œil l'audace en ſon devoir,
Interrompant la voix de ce guerrier iniuſte,
En ces mots foudroyans confondit ſon eſpoir.

„ Va, tyran des mortels, dieu barbare & funeſte,
„ Va faire retentir tes regrets loin de moi :
„ De tous les habitans de l'Olympe céleſte
„ Nul n'eſt à mes regards plus odieux que toi.

„ Tygre à qui la pitié ne peut ſe faire entendre,
„ Tu n'aimes que le meurtre & les embraſemens :
„ Les remparts abattus, les palais mis en cendre
„ Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

„ La frayeur & la mort vont ſans ceſſe à ta ſuite,
„ Monſtre nourri de ſang, cœur abreuvé de fiel,
„ Plus digne de régner ſur les bords du Cocyte,
„ Que de tenir ta place entre les dieux du ciel.

„ Ah ! lorſque ton orgueil languiſſoit dans les chaînes
„ Où les fils d'Aloüs te faiſoient ſoupirer,
„ Pourquoi trop peu ſenſible aux miſéres humaines,
„ Mercure malgré moi vint-il t'en délivrer ?

„ La diſcorde dès-lors avec toi déthrônée
„ Eût été pour toujours reléguée aux enfers,
„ Et l'altiére Bellone au repos condamnée
„ N'eût jamais éxilé la Paix de l'univers.

„ La Paix, l'aimable Paix fait benir ſon empire ;
„ Le bien de ſes ſujets fait ſon ſoin le plus cher :
„ Et toi, fils de Junon, c'eſt elle qui t'inſpire
„ La fureur de régner par la flâme & le fer.

Chaſte Paix, c'eſt ainſi que le Maître du monde
Du fier Mars, & de toi, ſait diſcerner le prix.
Ton ſceptre rend la terre en délices féconde :
Le ſien ne fait régner que les pleurs & les cris.

Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée
Refuser le secours de tes divines mains ?
Pourquoi, du Roi des cieux cherie & protégée,
Céder à ton rival l'empire des humains ?

Je t'entends. C'est en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux ;
Avant que sa justice ait expié nos crimes,
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siécle jamais mérita mieux sa haine ?
Quel âge plus fécond en Titans orgueilleux ?
En quel tems a-t'on vû l'impiété hautaine
Lever contre le Ciel un front plus sourcilleux ?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse :
Le blasphême s'érige en noble liberté,
La fraude au double front en prudente sagesse,
Et le mépris des loix en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui sur vos provinces
Du Ciel inéxorable attire la rigueur.
Voilà le dieu fatal qui met à tant de princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre
Un ordre indépendant détermine le choix.
C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois.

C'est par eux que sur nous la suprême vengeance
Exerce les fléaux de sa séverité,
Lorsqu'après une longue & stérile indulgence
Nos crimes ont du Ciel épuisé la bonté.

Grands dieux ! Si la rigueur de vos coups légitimes
N'est point encor lassée après tant de malheurs ;
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs,

Inſpirez-nous du moins ce repentir ſincére,
Cette douleur ſoumiſe, & ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut ſeul en ces tems de colére
Fléchir l'auſtérité de vos juſtes decrets.

Echauffez notre zéle, attendriſſez nos ames,
Elevez nos eſprits au céleſte ſéjour;
Et rempliſſez nos cœurs de ces ardentes flâmes
Qu'allument le devoir, le reſpect & l'amour.

Un monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du deſtin de ſes plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poſer ſon tonnerre,
Et pour faire ceſſer la rigueur de nos maux.

Que dis-je? ce moment de jour en jour s'avance;
Les dieux ſont adoucis: nos vœux ſont éxaucés.
D'un Miniſtre adoré l'heureuſe providence
Veille à notre ſalut: il vit, c'en eſt aſſez.

Peuples, c'eſt par lui ſeul que Bellone aſſervie
Va ſe voir enchaîner d'un éternel lien;
C'eſt à votre bonheur qu'il conſacre ſa vie:
C'eſt à votre repos qu'il immole le ſien.

Revien donc; il eſt tems que ſon vœu ſe conſomme;
Revien, divine Paix, en recueillir le fruit:
Sur ton char lumineux fai monter ce grand homme,
Et laiſſe-toi conduire au Dieu qui le conduit.

Ainſi du Ciel calmé rappellant la tendreſſe,
Puiſſions-nous voir changer par ſes dons ſouverains
Nos peines en plaiſirs, nos pleurs en allégreſſe,
Et nos obſcures nuits en jours purs & ſerains.

EPITRES.

EPITRE I.

AUX MUSES.

Filles du Ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui, des héros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des tems
Les noms fameux & les faits éclatans:
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premiéres nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Tetter un lait plus doux que nourriſſant;
Je vous écris: non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel;
Mais pour vous dire un adieu ſolennel.
Quel compliment! Quelle bruſque incartade,
Me direz-vous! D'où vient cette boutade?
De quoi ſe plaint ton eſprit ulcéré?
N'eſt-ce pas toi, qui ſur ce mont ſacré,
Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire?
Nous demander par des vœux aſſidus,
Des dons ſouvent ſans ſuccès attendus;
Et loin encor des ſommets du Parnaſſe,
Sur le côteau briguer une humble place?
Ton rang enfin y fut marqué par nous.
Et ſi ce rang à ton chagrin jaloux

Paroît trop bas près des places superbes
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes;
Contente-toi de médiocrité,
Et songe au moins au peu qu'il t'a couté.
A peine encor as-tu compté six lustres.
Tâche à monter du moindre aux plus illustres.
Dans ton été ce n'est point un affront,
D'être arrivé sur le penchant du mont;
Tandis qu'on voit tant d'aspirans timides,
Marchant toujours sans bousole & sans guides,
Par des sentiers durs, pénibles & longs,
A soixante ans ramper dans les vallons.
Ose franchir des bornes importunes;
Va, cours tenter des routes moins communes;
Et cherche enfin par des travaux constans
A mériter.... Muses, je vous entens.
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
Si, comme lui, dans quelque roche aride,
Pour recueillir mon esprit dissipé,
J'allois chercher un sépulcre escarpé;
Si je pouvois, sublime Misantrope,
Fuir les humains pour suivre Calliope,
A tous plaisirs constamment renoncer,
Le jour écrire, & la nuit effacer,
Sécher six mois sur les strophes d'une Ode;
Et de moi-même Aristarque incommode,
A vous poursuivre épuiser mes chaleurs,
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux La Fares.
Non, non, jamais, de vos dons trop épris,
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & Phébus & Minerve,
Si, possédé d'une importune verve,
Il me falloit pour de douteux succès
Passer ma vie en d'éternels accès:

Toujours troublé de fureurs convulsives,
De mon plancher ébranler les solives;
Et rejettant toute société,
Ecrire en sage, & vivre en hébété.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'est moins par choix que ce n'est par remède.
La solitude est mon plus grand effroi:
Je crains l'ennui d'être seul avec moi;
Et j'ai trouvé ce foible stratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
De-là sont nés ces écrits bigarrés,
Fous, sérieux, profanes & sacrés;
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais seulement les diverses images
Qui m'ont frappé, selon les tems divers
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce service
A vos bienfaits je dois quelque justice:
Que c'est par vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace aux hommes inconnu,
Bien moins que lui signalé sur la scéne,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mecéne:
Que par votre aide, à la cour moins caché,
Souffert des Grands, quelquefois recherché,
J'ai par bonheur esquivé le naufrage
Du ridicule où jette l'étalage
Du nom d'Auteur, surtout en ce tems-ci.
Oui, j'en conviens. Mais c'est par vous aussi
Que sont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impostures,
Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés
De vils rimeurs contre moi gendarmés.
Car il n'est point de fou mélancolique,
Plus effréné qu'un Auteur famélique,
Qui sur les quais, sans avoir été lû,
Voit expirer son livre vermoulu:

Et par malheur si dans cette furie,
A ses chagrins se joint la raillerie
De quelque Auteur d'opprobres moins couvert;
Tout l'Océan, cent vœux à saint Hubert,
Ne feroient rien sur la rage canine
Que ce mépris dans son cœur enracine.
Dès ce moment, par cent fausses rumeurs
Son noir venin se répand sur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme caustique,
S'écriera-t'il: fuyez ce frénétique.
Dans ses brocards aucun n'est ménagé.
C'est un serpent, un diable, un enragé,
Que rien n'appaise, & qui dans ses blasphêmes
Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes.
Vous allez être inondé de chansons.
Que je vous plains! Mais nous le connoissons.
Ce n'est point-là du tout son caractére,
Il est fidéle, équitable, sincére.
De sa vertu Vauban même fait cas:
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,
C'est un matois; il fait le bon apôtre:
Il paroît doux & civil comme un autre;
Mais dans le fond c'est le plus noir esprit....
Voilà comment sa haine vous flétrit.
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si par bonheur cette imposture avorte,
Bientôt son fiel fécond en trahisons
Fera courir de maisons en maisons
Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonymes,
Recours grossier & toujours sans effet,
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.
Et priez Dieu qu'il préserve la ville
De tout bon-mot, satyre ou vaudeville,
Et de tous vers sous le manteau portés;
Car à coup sûr ils vous seront prêtés.

Si leur secours manque à votre adversaire,
Dans le besoin lui-même en saura faire:
Fabriquera vingt infâmes couplets,
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets,
A les chanter Linière auroit eu honte;
Et qui seront écrits sur votre compte.
Dans les Caffés, dans les plus vils réduits,
Il prendra soin de semer ses faux bruits:
Vous décrira comme un monstre indomtable,
Au Roi, aux grands, à l'Etat redoutable;
Et séduira peut-être en quelque point
Son sot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée!
Fruit dangereux d'un peu de renommée!
Muses, voilà les chagrins, les dégouts
Que vos présens.... Alte-là, direz-vous.
Tous ces discours, ces cris que du Parnasse
Fait retentir l'obscure populace,
Dont sans raison tu conçois tant d'effroi;
Qui les excite? Est-ce nous? Est-ce toi?
C'est par nos soins que ton esprit docile,
Prenant pour guide & Térence & Virgile,
Dans leur école a de bonne heure appris
A distinguer des solides écrits
Ces vains amas d'antitheses pointues,
D'expressions flasques & rabattues,
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés
Farcir leurs Vers du badaut révérés.
Voilà tout l'art, voilà tous les mystéres
Que t'ont appris nos leçons salutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Assez puni de l'orgueil qui l'enyvre,
Et du malheur d'avoir fait un sot livre,
Par le chagrin de sentir son travers,
Et de se voir tout vif rongé des vers?

Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un patient jugé par la Tournelle ?
Laiſſons-le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au théâtre il ſe ſoit fait connaître,
Soit que ſon titre orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et ſi quelqu'un, ſa Sentence paſſée,
M'en vient à moi demander ma penſée :
Que dites-vous de ces Vers chevillés ;
De ces diſcours obſcurs, entortillés ?
Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
Fort bien : l'avis eſt ſenſé : grand merci.
Je me tairai. Mais faites taire auſſi
Paris, la cour, les loges, le parterre,
Tous ces ſiflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain ſe voit aſſaſſiné.
Laiſſe crier, & retien ta critique,
Répondez-vous. La cenſure publique
Peut ſur un fat s'éxercer tout au long :
Mais toi, ſois ſage, & te tais. Comment donc ?
Quand de ſes Vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner ſa nazarde,
L'appeller bufle, & ſtupide achevé :
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, ſans faire un ſacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laiſſez aux derniers des humains ?
S'il eſt ainſi, je vous baiſe les mains,
Muſes, gardez vos faveurs pour quelque autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :

Reprenez tout. J'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocréne,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi-bien, quel est le grand salaire
D'un écrivain au dessus du vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares esprits
De tant de soins à polir leurs écrits;
A rejetter les beautés hors de place:
Mettre d'accord la force avec la grace:
Trouver aux mots leur véritable tour:
D'un double sens démêler le faux jour:
Fuir les longueurs, éviter les redites:
Bannir enfin tous ces mots parasites,
Qui, malgré vous dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés?
Quel est le prix d'une étude si dure?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou tout au plus quelque leger regard
D'un courtisan qui vous loue au hazard;
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade élégie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un écrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, & qui sûr de se plaire
Fait sans travail tous les Vers qu'il veut faire?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés
Ses Vers souvent sont des enfans morts-nés.
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie;
A ses talens aucun ne porte envie.
Il a sa place entre les beaux esprits:
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris:
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, & sans blesser personne,
Toujours discret, & toujours bien disant;
Et sur le tout, aux belles complaisant.

Que ſi jamais pour faire une œuvre en forme
Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ſes chers confidens
De ſon mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la ville
Pour l'élever dégraderont Virgile.
Car il n'eſt point d'Auteur ſi déſolé,
Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Tout ſe débite. *Un ſot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus ſot qui l'admire.
A ce propos on raconte qu'un jour
Certain oiſon, gibier de baſſecour,
De ſon confrere éxaltant le haut grade,
D'un ton flatteur lui diſoit: Camarade,
Plus je vous vois, & plus je ſuis ſurpris
Que vos talens ne ſoient pas plus cheris;
Et que le cigne, animal inutile,
Ait ſi long-tems charmé l'homme imbécile.
En vérité, c'eſt être bien Gaulois,
De tant prôner ſa ridicule voix.
Car, ſans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'eſt l'art du chant dans lequel vous primez.
Je m'en rapporte à nos oiſons charmés,
Quand ſur le ton de Pindare & d'Horace
Votre goſier lyriquement croaſſe.
Laiſſons-là l'homme & ſes ſottes raiſons:
Mais croyons-en nos couſins les oiſons.
Chantez un peu. Déja, d'aiſe ſaiſie,
La baſſecour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours notre oiſeau tout-gaillard
Perce le ciel de ſon cri nazillard:
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,
Vous euſſiez vû canards, dindons, poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,

Vanter la voix dont nature le doue,
Et faire nargue au cigne de Mantoue.
Le chant fini, le Pindarique oiſon
Se rengorgeant rentre dans la maiſon :
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage
Du poulailler mérité le ſuffrage.
Ainſi ſouvent, par la brigue porté,
Un ſot rimeur voit ſon nom éxalté.
Je ſai qu'enfin ſes lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques :
La mode paſſe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais ſuppoſons qu'un ſort capricieux
Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées,
Il a du moins joui quelques années
Du même honneur, qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems ſçut extorquer Ronſart.
Et quand la mort vient nous rendre viſite,
Achille eſt-il plus heureux que Therſite ?
Tous ces diſcours ſont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle : & confeſſe-nous
Qu'en tes écrits un peu trop de licence
A certains bruits a pû donner naiſſance ;
Que ton courroux bien vite eſt allumé ;
Et que le ciel en naiſſant t'a formé
Aux moindres traits que ſur toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi ? D'où vient ce reproche ?
Où ſont-ils donc, puiſqu'il faut tout peſer,
Ces traits malins dont on peut m'accuſer ?
Celui qui mord ſes amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux eſt publié,
Ou qui révéle un ſecret confié ;
Voilà votre homme : & c'eſt ſans injuſtice
Que vous pouvez le taxer de malice ;
Car des noirceurs le ſucre envenimé,
D'un pareil nom doit être diffamé ;

Et non le sel d'un riant badinage,
De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un homme à table éxerce ses discours
Sur quelque intrigue ou conte de la ville,
Qui bien souvent n'est pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de gens
En cas pareil pour lui plus indulgens;
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée
De quelque esprit l'histoire soit semée,
Notre conteur passera pour plaisant,
Pour galant homme; & point pour médisant.
Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pû repousser les injures
De deux ou trois, que je n'ai point nommés,
Et qui, déja du public diffamés,
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutôt qu'aux Vers qu'enfanta mon génie?
Que si d'un seul légerement frappé,
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi: Quand jadis La Fontaine,
De son pais l'homme le moins mordant,
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons-mots sur plus d'une matiére
Contre Lulli, Quinaut & Furetiére
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux:
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?
Tout vrai Poëte est semblable à l'abeille.
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
Ce miel si doux, tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense;
D'un aiguillon, qui promt à la venger
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J'entends d'ici, Muſes, votre réponſe.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalés dans les airs,
Ne ſont qu'un rien, près d'un écrit en Vers;
L'Ouvrage reſte, & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes cenſeurs a ſçû donner leur fait:
Mais contre toi, répons-nous, qu'ont-ils fait?
Ce qu'ils ont fait? Demandez aux fruitiéres,
De leurs Ecrits prodigues héritiéres.
Oui, contre moi, vous qui me cenſurez,
Vous les avez mille fois inſpirez.
Nous? Point du tout. A tort tu nous accuſes.
Si contre toi, ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques Vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. Je le crois.
Paſſons. Hé-bien, ſi leur troupe futile
N'a contre toi qu'une rage inutile,
Pourſuivez-vous, qu'un courroux ſans pouvoir,
Que crains-tu tant? Et que peux-tu prévoir?
Ce que je crains? Vous allez le connaître
Dans un ſeul mot de Deſpreaux mon maître.
Vos ennemis prônent de tous côtez,
Lui diſoit-on, *que vous les redoutez*,
Que vous craignez leur vaſte compagnie.
Ils ont raiſon; je crains la calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monſtre ténébreux,
A qui l'envie au regard homicide
Met dans les mains ſon flambeau parricide;
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art
Que peut fournir le menſonge & le fard?
Le faux ſoupçon, lui conſacrant ſes veilles,
Pour l'écouter ouvre ſes cent oreilles;
Et l'ignorance avec des yeux diſtraits,
Sur ſon rapport prononce nos arrêts.

Voilà quels sont les infidéles juges,
A qui la fraude heureuse en subterfuges
Fait avaler son poison infernal:
Et tous les jours devant leur tribunal
Par les cheveux l'innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condamnée.
Votre ennemi passe en vain pour menteur.
Messieurs, disoit un fameux délateur
Aux courtisans de Philippe son maître,
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'accusé confondroit vos discours,
La plaie est faite: & quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller? Quel mur, quel triple airain
Nous sauvera d'une invisible main?
Est-il mortel qui s'en puisse défendre?
Sans doute. Et qui? L'homme qui sait attendre,
Concluez-vous. Vainement l'art obscur
Sur la vertu jette son voile impur:
La vérité tôt ou tard se relève,
Le rayon perce, & le nuage crève.
Sois de toi-même un sévére inspecteur,
Et ne crains rien. Quant à ce peuple Auteur
Dont tu n'as pû prévenir la disgrace,
Nous leur dirions, nous mettant à ta place:
Or çà, Messieurs, plus d'animosité,
Faisons la paix, & signons un traité.
Depuis long-tems je souffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures;
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu sujet de se croire offensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire;
De n'outrager ni vous ni votre esprit,
Et d'oublier que vous ayez écrit.

Pourvû qu'enfin, plus moderés, plus ſages,
A votre tour vous ceſſiez vos outrages;
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux,
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux;
Et n'inſulter, épargnant ma perſonne,
Qu'à mes Ecrits, que je vous abandonne.
Cela s'entend: & c'eſt parler d'accord.
Y ſouſcris-tu? Muſes, je le veux fort.
Dès ce moment j'approuve & ratifie
Ce grand traité, que je leur ſignifie.
Mais par hazard, ſi ce palliatif
N'opére rien ſur leur eſprit rétif:
Si leur babil, ſi leur bruit continue?
Alors, tu peux ſans plus de retenue
Les démaſquer, & rabattre leurs coups.
Et ſi tu crois avoir beſoin de nous
Pour réprimer leurs langues médiſantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces préſentes
De notre part le leur faire ſavoir.
Suffit. Adieu, Muſes. Juſqu'au revoir.

EPITRE II.

A CLEMENT MAROT.

AMi Marot, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette Epitre,
Que vous écrit un humble nourriſſon,
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon;
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.
Par vous en France, Epitres, Triolets,
Rondeaux, Chanſons, Ballades, Virelais,
Gente Epigramme, & plaiſante Satire
Ont pris naiſſance. Enſorte qu'on peut dire:
De Prométhée hommes ſont émanés,
Et de Marot joyeux contes ſont nés.
Parquoi ſitôt qu'en mon adoleſcence
J'eus avec vous commencé connoiſſance,
Mon odorat par vos Vers éveillé,
Des autres Vers plus ne fut chatouillé,
Et n'eus repos, jeuneſſe eſt téméraire,
Que ne m'euſſiez adopté pour confrere.
Bien eſt-il vrai que par le tems mûri,
D'autres leçons mon eſprit s'eſt nourri;
Ecrits divers ont éxercé ma plume.
Mais c'eſt tout un. Soit raiſon, ſoit coutume,
Mon nom par vous eſt encore connu.
Dont bien & mal m'eſt enſemble avenu.
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire:
Mal, par avoir des ſots excité l'ire,
L'ire des ſots & des eſprits malins.
Car qui dits ſots, dit à malice enclins.

Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.
Je le soutiens. Justice & vérité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieux Zénon l'antique confrérie
Disoit tout vice être issu d'ânerie.
Non que toujours sottise de son chef,
Forme dessein de vous porter méchef:
Mais folle erreur d'ignorance complice
Fait même effet, & supplée à malice.
Bien le savez, Clément, mon ami cher,
Sotte ignorance & jugement leger
Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres;
Des novateurs complice vous nommant;
Ou votre honneur en public diffamant,
Soit par blasons plus mordans que vipere,
Soit par mensonge, en vous faisant le pere
De tous ces Vers bâtards & supposés
Dont les parens sont toujours déguisés.
Et moi, chétif, de vos suivans le moindre,
Combien de fois, las! me suis-je vû poindre
De traits pareils? Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais nouveautés adopté.
Des gens dévots que j'estime & respecte,
Ainsi que vous je n'ai honni la secte
Qu'en général, sans aucun désigner.
Et fites mal de les égratigner,
Vous qui craigniez, difiez-vous, la bourrée.
Car ces menins de la Cour étherée
Sont tous doués d'un appétit strident
De se venger, quand ils sentent la dent.
Et fussiez-vous un Saint plus angélique,
Plus éminent & plus apostolique
Que saint Thomas; s'ils en trouvent moyen,
Ils vous feront, le tout pour votre bien,

Comme autrefois au bon Savonarole,
Que pour le Ciel la Séraphique Ecole
Fit griller vif en feu clair & vermeil :
Dont il mourut, par faute d'appareil.
Eux exceptés, des bons esprits l'estime
M'a, comme vous, des sots rendu victime.
Car de quels noms plus doux & plus musqués
Puis-je appeller tant d'esprits disloqués ?
Comment nommer la rempante vermine
Des chifoniers de la double colline,
Qui tous les jours, en dépit d'Apollon,
Dans les bourbiers de son sacré vallon
Vont ramassant l'ordure la plus sale,
Pour en lever boutique de scandale
Contre tous ceux qui sont assez sensés
Pour mépriser leurs vers rapetassés ?
Tout beau, l'ami, ceci passe sottise,
Me direz-vous ; & ta plume batise
De noms trop doux, gens de tel acabit.
Ce sont trop bien marousles que Dieu fit.
Marousles ? Soit. Je ne veux vous dédire.
Passons le mot. Mais je soutiens mon dire.
C'est qu'en eux tous malice est seulement
Vice d'esprit, & mauvais jugement.
De tout le bien sagesse est le principe.
De tout le mal sottise est le vrai type.
Et si parfois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit : éxaminez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;
Et vous direz, C'est un sot sous le masque.
En fait d'esprit nous errons trop souvent.
De feu Grégeois, de fumée & de vent
Presque toujours l'homme se préoccupe,
Et sur ce point est imposteur ou dupe.
Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé
Dont l'éloquence est un babil aisé ;

Et qui doué du talent de Therſite,
Parle de tout, sûr de ſa réuſſite;
Content, joyeux, hardi, ſans jugement,
Fait du beau monde à Paris l'ornement:
Du plus ſévére il réchauffe le flegme:
Ses quolibets paſſent pour apophthegme:
Ses lieux communs ſont propos réfléchis.
S'il conte un fait, la dame du logis
De ſes bons-mots pâme ſur ſon aſſiette;
Et le laquais en rit ſous ſa ſerviette.
Lors chacun crie: O l'eſprit éminent!
Et moi, je dis: Peſte l'impertinent!
Et ne me chaut, que ſa voix théatrale
M'ait de Seneque épuiſé la morale.
A ſa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à ſon eſprit. Pourquoi cela? Pourquoi?
Qu'eſt-ce qu'eſprit? Raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit eſprit, dit ſel de la raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture:
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux, ſe forme eſprit parfait;
De l'un ſans l'autre, un monſtre contrefait.
Or quel vrai bien d'un monſtre peut-il naître?
Sans la raiſon puis-je vertu connaître?
Et ſans le ſel dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres goûter?
Mais rarement à ces hautes matiéres
Le peuple ignare éleve ſes lumiéres.
Fauſſe lueur ſes foibles yeux deçoit.
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'eſprit ſatuité dotée,
Et de vertu ſottiſe étiquetée.
Car, Dieu merci, dans ce ſiécle falot,
Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un ſot.

Peuple d'amis autour de lui fourmille.
Secrets, dépôts, interêts de famille,
Tout se confie à ce génie exquis.
Son conseil même en affaire est requis.
Soupçons de lui seroient vrais sacriléges.
Bref, qui voudroit nombrer ses priviléges,
Auroit plutôt calculé tous les morts,
Que dans Paris Finot & ses consorts,
Dont par respect je tais ici l'éloge,
Ont insérés dans leur martyrologe.
Mais un esprit solide, illuminé,
Du monde entier semble être ennemi né.
L'homme friand de haute renommée
Craint tout rieur qui pése sa fumée;
Et ne pouvant son foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumiéres suspectes
Il vous suscite un tourbillon d'insectes,
Qui pour vous mettre à leur petit niveau,
Vous font sur tout quelque procès nouveau.
Que si par Vers & par joyeux langage
Votre Apollon s'est tiré hors de page;
Miséricorde! où fuir? où vous sauver?
Vous allez voir, en dussiez-vous crever,
Mille idiots érigés en Saumaises
Vous faire auteurs des plus viles fadaises.
Dès qu'en sa tête un stupide enjoué,
Ayant en vain son cerveau secoué
Pour dégourdir sa pesante Minerve,
Aura forgé quelque couplet sans verve,
Ou quelques Vers platement effrontés;
Tout aussitôt ces subtils hébêtés
Iront corner votre nom par la ville,
Disant: C'est lui, Messieurs; voila son stile.
Et ce faux bruit, tant soit-il insensé,
Ne manquera d'être encor ressassé

Par cent grimauds rampans sur le Parnasse,
Peuple maudit, & malheureuse race
Que votre los fait dessécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triste emploi que celui de la Rime!
En tout autre art, même sans qu'on y prime,
Devant ses pairs on est interrogé.
Par Cassini l'Astronome est jugé:
Homberg peut seul évoquer le Chymiste,
Et Du-Verney citer l'Anatomiste.
Mais dans les Vers tous s'estiment docteurs.
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbés, qu'une verve insipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Hélicon Seigneurs haut-Justiciers.
Hé, mes amis, un peu moins de superbe.
Vous avez lû quelque Ode de Malherbe?
Soit. Richelet jadis en racourci
Vous a de l'Art les régles dégrossi?
Je le veux bien. Vous avez sur la scéne
En Vers bouffis fait hurler Melpoméne?
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez;
Minerve à tous ne départ ses largesses.
Tous savent l'Art; peu savent ses finesses:
Et croyez-moi, je n'en parle à travers;
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des Vers.
Savoir la marche, est chose très-unie:
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie.
Je dis le fruit du génie achevé,
Par longue étude, & travail cultivé.
Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger, consultez tout bon juge:
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs.
Surtout craignez le poison des loueurs.

Accoſtez-vous de fidéles critiques.
Fouillez, puiſez dans les ſources antiques,
Liſez les Grecs, ſavourez les Latins;
Je ne dis tous: car Rome a ſes Cotins.
J'entends tous ceux qui d'une aile aſſurée,
Quittant la terre, ont atteint l'Empirée.
La trouverez en tout genre d'écrits
De quoi former vos goûts & vos eſprits.
Car chacun d'eux a ſa beauté préciſe
Qui le diſtingue, & forme ſa deviſe.
Le grand Virgile enſeigne à ſes bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux legers;
Au laboureur par des leçons utiles
Fait de Céres hâter les dons fertiles:
Puis tout à coup la tromperte à la main,
Dit les combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnés de victoire;
Et des Céſars prophétiſe la gloire.
Ovide en Vers doux & mélodieux
Sçut débrouiller l'hiſtoire de ſes dieux:
Trop indulgent au feu de ſon génie;
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond;
Riche en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique ſans étincelle,
Le ſeul Horace en tous genres excelle:
De Cytherée éxalte les faveurs;
Chante les dieux, les héros, les bûveurs;
Des ſots Auteurs berne les vers ineptes;
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes,
Et par ſermons, de joie antidotés.
Catulle en grace & naives beautés
Avant Marot mérita la couronne:
Et ſuis marri que le poivre aſſaiſonne
Un peu trop fort ſes petits Madrigaux.
Tibulle enfin ſur patins inégaux

Faisant marcher la boiteuse Elégie,
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les Chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre, méditer.
Lors votre goût conduisant votre oreille,
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille,
Ni les fredons du * Chantre Cordouan
Pour les vrais airs du Cigne Mantouan.
Ceci soit dit. Fermons la parenthèse.
Or vous dirai pour reprendre ma thèse,
Ami Marot, que je vous sai bon gré
D'avoir les sots en vos Vers dénigré,
Et de n'y voir mis au dessus des Anges
Ceux qui pouvoient démentir vos louanges.
Car si quelqu'un chez vous est éxalté,
Il l'est encor chez sa postérité.
En quoi surtout a gagné mon suffrage
Votre haut sens, & vertueux courage.
Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi;
En ce du moins votre amour m'a servi,
Que mes écrits, monumens de mon ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme:
Que l'interêt ne les a conseillés,
Ni moins encor le mensonge souillés.
Non qu'à louer gens de tout caractére
Je n'eusse pû preter mon ministére;
Et comme un autre, adulateur soumis,
A prix d'honneur m'acquerir des amis.
Mais au vrai seul ma Muse intéressée
N'a jamais pû rimer que ma pensée;
Puis mon Plutarque épluchant les héros
En fait souvent de si petits zéros,
Qu'en le lisant on perd presque l'envie
De les louer, du moins pendant leur vie.
Car fussent-ils en sagesse, en valeur,
Des demi-dieux: il ne faut qu'un malheur.

* *Lucain.*

Tant que ſon ame à ſon corps eſt ſoumiſe,
Un demi-dieu peut faire une ſottiſe ;
Et tout d'un tems ſes éloges vantés,
Se convertir en contre-vérités.
Puis vous voilà, Meſſieurs les faiſeurs d'Odes,
Jolis mignons, ainſi que vos Pagodes.
Quant eſt de moi, je n'ai pris tel eſſor:
J'ai peu loué. J'euſſe mieux fait encor
De louer moins. Non que pincer ſans rire
Soit de mon goût. Je tiens qu'en fait d'écrire,
Le meilleur eſt de rire ſans pincer.
Nous ne devons les vices careſſer:
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne ſont méchans que parcequ'ils ſont fous.
Ce ſont enfans, moins dignes de courroux
Que de riſée. Auſſi notre Uranie
N'eſt, grace au ciel, triſte ni rembrunie.
Je m'en rapporte à tout lecteur benin.
Et gens ſenſés craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ſes Vers en proſe
A tous venans diſtille ſon eau-roſe ;
Toujours de ſucre & d'anis ſaupoudré.
Fiez-vous-y. Ce Rimeur ſi ſucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un babil importun
Flatter les gens. Mais, me dira quelqu'un,
Si flatterie en vos rimes n'éclate,
Ce n'eſt jeu ſûr pour trouver qui vous flate.
Soit. Auſſi-bien je n'aime les flatteurs,
Ni n'écris point pour les admirateurs.
Puis, je ne ſai ; tous ces Vers qu'on admire,
Ont un malheur : c'eſt qu'on ne les peut lire.
Et franchement quoique plus cenſuré,
J'aime encor mieux être lû, qu'admiré.

EPITRE III.

A M. LE COMTE **

COmte, pour qui terminant tous délais
Avec Vertu Fortune a fait la paix ;
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
Soit alliée à titres & puiſſance ;
Que de ſplendeur & d'honneurs mérités
Votre maiſon luiſe de tous côtés :
Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes.
Car ce n'eſt pas l'or qui ſur nous reluit,
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.
Que j'aie un livre ou ſemblable écriture,
Il ne me chault de belle couverture,
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans ſont diſcours importuns,
Vieux pot-pourri de Proſe délabrée,
Vers de ruelle, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en eſtime & crédit ?
Richeſſe d'ame, & culture d'eſprit.
Puis joignez-y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres déſirables,
Je le veux bien, cela n'y fait nul mal.
Mais le premier eſt le point capital ;
C'eſt lui ſans plus. Et c'eſt par-là, beau ſire,
Que moi chétif vous priſe & vous admire.
En vous ai vû, par un merveilleux cas,
Unis & joins Virgile & Mécénas.
De l'un avez la grace & la faconde ;
De l'autre, accueil & douceur ſans ſeconde.

En prose & vers êtes passé docteur,
Et récitez trop mieux qu'un orateur.
Ce n'est le tout. Car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poëtique;
Et s'avez los de bon poëtiqueur,
Aussi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'esprits divins, de suivans d'Uranie;
Toujours y sont cistres mélodieux,
Gentils harpeurs & ménestrels joyeux.
Et de leur art bien savez les rubriques.
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques
N'a pas long-tems sonniez telle chanson,
Qu'hôtes des bois accoururent au son;
Si qu'eussiez vû sauter jeunes Dryades,
Et de leur lit sortir blanches Naïades.
Et se disoient: O qu'il chansonne bien!
Seroit-ce point Apollon Delphien?
Vencz, voyez, tant a beau le visage,
Doux le regard, & noble le corsage.
C'est il, sans faute. Et Nymphes d'admirer,
Et les Sylvains entre eux de murmurer.
Celui-ci vient pour nos Nymphes séduire,
Se disoient-ils, & les pourroit induire
A quelque mal, avec son chant mignon.
Freres, jettons en l'eau le compagnon.
Lors le dieu Pan remuant les narines,
Cria tout haut des montagnes voisines,
De son ami voyant le mauvais pas:
Ventre de bouc! qu'ai-je entendu là-bas?
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblérent,
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolérent,
Où tout craintifs furent se retirer;
Et du depuis n'ont osé se montrer.
Voilà comment le bon fils de Mercure
Vous préserva de sinistre avanture.

Nymphes & dieux sur vous veillent ici.
Bien savent-ils, & le savons aussi,
Que votre vie acquise & conservée,
Est pour le bien des mortels réservée ;
Non de mortels de mérite indigens,
Mais de mortels de vertu réfulgens.
Or rempliſſez vos hautes destinées ;
Que tous vos ans soient brillantes années.
Et cependant nous autres gens de bien
A nôtre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirant ; non pas dans le silence,
Mais par beaux vers & piéces d'éloquence ;
Tant que puissions une œuvre concevoir
Digne de vous & de notre vouloir.

EPITRE IV.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC,

Alors Ambaſſadeur du Roi en Suiſſe.

MInistre né pour ſoutenir la gloire
Du plus grand roi que vante notre hiſtoire,
Et pour tranſmettre aux yeux des nations
De ſa vertu les plus nobles rayons:
Depuis long-tems ſur ce bord Helvétique
J'admire en vous le pouvoir ſympatique
De la raiſon, lorſque la dignité
Sait de ſes traits tempérer la fierté,
Et retenir par la douceur des charmes
Les cœurs conquis par la force des armes.
Car après tout, c'eſt peu de poſséder
L'art de convaincre: il faut perſuader.
Le cœur encor ſaignant de ſes bleſſures,
Dans vos diſcours, même dans vos cenſures,
Un peuple fier cherit tout à la fois
Sa liberté, ſa patrie, & ſes loix:
Et de-là vient que ſon ame attentive
Vole au devant du joug qui la captive;
Et que l'eſprit adorant ſon vainqueur,
Prévient en eux les révoltes du cœur.
Mais croyez-vous, pour quitter le haut ſtile,
Qu'à vos leçons il ſoit auſſi facile
De réveiller dans ſon obſcurité
L'eſprit quinteux d'un Rimeur dérouté,
Qui du ſommeil d'une oiſive ſageſſe
Depuis trois ans goûte en paix la molleſſe;

Et, détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enyvre en suivant les neuf Sœurs,
Conçoit enfin que le seul bien suprême
Est de tout fuir, pour se chercher soi-même?
Oui, dites-vous; un ténébreux oubli
Est du néant le portrait accompli.
Sur le sommet d'une montagne aride
Est un vieux temple, où la gloire solide
Tient son séjour: & par divers chemins
Vers ce seul but tendent tous les humains.
En tout pais, en tout siécle, à tout âge,
Du plus haut rang jusqu'au plus bas étage,
Princes, guerriers, ministres, courtisans,
Prélats, docteurs, gens de robe, artisans;
Chacun dans l'ordre où le destin le range,
Veut du public mériter la louange.
Tout homme enfin brûle d'être estimé,
Et n'est heureux qu'autant qu'il est aimé.
Fort bien. Je sai que ce desir frivole
De notre vie est la grande boussole,
Et que souvent nous faisons tous nos soins
De plaire à ceux que nous prisons le moins.
Mais sans chercher si le devoir du sage
Est de combattre, ou de suivre l'usage:
Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquierre?
De grands talens font toujours un grand nom.
Oui, j'y consens: mais beaucoup d'amis? Non.
De sa grandeur César fut la victime.
Et pour trouver tendresse sur estime,
Il faut chercher au païs des romans
Un lieu proscrit, même chez les amans.
Je dis bien plus. Aux vertus de Socrate
Réunissez les dons de Mithridate:

Soyez orné de cent talens divers :
De vos hauts faits rempliſſez l'univers :
Ayez vingt fois armé pour la patrie,
Fait en vous ſeul admirer l'induſtrie,
L'art, la valeur d'un parfait Général,
D'un vrai héros, ſage, heureux, libéral :
Ajoutez-y l'air, le port, la démarche ;
Et des ayeux célébres depuis l'Arche :
Plus vous croirez pouvoir à ſi haut prix
Vous acquerir les cœurs & les eſprits ;
Plus vous aurez à combattre la rage
De cent rivaux que votre gloire outrage,
Et qui toujours vous trouvant ſur leurs pas,
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle eſt du cœur la perverſe nature.
Je ne hai point ces gens, diſoit Voiture
Sur le propos d'un fameux Cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal.
Si ſur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'eſt un fort mauvais ſigne.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce ſiécle tortu ?
Point de talent à couvert de l'envie ?
Pardonnez-moi. J'en connois dans la vie
Un, qui met l'homme en pleine ſûreté.
Et quel eſt-il ? La médiocrité.
Quelque pêtri que l'on ſoit de malice,
On veut paroître ami de la juſtice ;
Et pour montrer qu'on a le ſens commun,
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.
Joint à cela, que la ſimple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine.
Mais, pour jouir d'un caprice ſi doux,
Faites ſi bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous louer, & non pour faire ombrage.

Ou tenez-vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre humain.
C'eſt bien avant pouſſer le paradoxe ;
Et ce diſcours ſeroit plus orthodoxe,
Je l'avouerai, ſi mes réflexions
Se renfermoient dans les profeſſions.
Le trop d'éclat peut bleſſer l'œil ſuperbe
D'un concurrent. Et c'eſt le vieux proverbe :
Le forgeron médit du forgeron :
L'homme de cœur eſt haï du poltron :
Elore * déplaît à la vieille coquette ;
Et le Rimeur porte envie au Poëte.
Mais voilà tout. Et ſans être inſenſé,
Me direz-vous, on n'a jamais penſé
Que, par éxemple, un Barbet d'Hippocrene
Puiſſe envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui font même métier,
Chez tout le reſte on trouve bon quartier.
Ainſi je veux qu'en faiſant ſa carriére
Notre vertu trouve quelque barriére :
Ce ſont peut-être un, deux, ou trois rivaux,
Importunés de nos heureux travaux ;
Tandis qu'en nous un juge inconteſtable
Sait reſpecter la gloire véritable.
Car le public..... Le public, dites vous ?
Oui. Le public en dépit des jaloux
Hauſſe la voix ; & venge le mérite,
Des attentats de l'envie hypocrite.
Bon. Juſtement. C'eſt ſur de tels diſcours
Que les plus fins s'embarquent tous les jours.
Mais ce public, l'objet de leurs careſſes,
Les pouſſe-t'il aux honneurs, aux richeſſes ?
Sur cet appui ſont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis ?

* *Courtiſanne fameuſe dans l'ancienne Rome.*

Je ne crains point leur haine conjurée.
La voix du peuple eſt pour moi déclarée.
Je le ſers bien. C'eſt parler comme il faut.
Dormez en paix. Vous apprendrez bientôt
Ce que l'on gagne à ſervir un tel maître;
Et l'inconſtant vous punira peut-être
Avant ſix mois, ſi ce n'eſt aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit * un Auteur antique,
Son ſeul eſpoir dans l'amitié publique,
Vit rarement ſans trouble & ſans chagrin,
Et n'a jamais fait une heureuſe fin.
Non qu'à ſes yeux on ſoit ſûr de déplaire,
Dès qu'on eſt né vertueux. Au contraire.
Mais que lui ſert de trouver des appas
Dans la vertu, s'il ne la connoit pas?
Si tous les jours ſon aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence?
Et ſi ſon zèle indiſcret, éventé,
Fait pis encor que la malignité?
Examinons dans les plus grandes choſes
Ses mouvemens, leurs effets, & leurs cauſes.
Un Moine vain, factieux, impudent,
Sort de ſon cloître; & d'un faux zèle ardent,
Déja s'apprête à duper cent provinces.
Il monte en chaire. Ecoutons. „Tremblez, princes,
„ Tremblez, Chrétiens. Depuis douze cens ans
„ Vous n'avez eu foi, piété, ni ſens.
„ Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,
„ Et de ſon ſang ſcellé ſon Evangile,
„ Qu'afin de tendre en ces ſiécles troublés
„ Un nouveau piége aux hommes aveuglés:
„ Et de l'Egliſe en tout ce long eſpace
„ Il n'eſt reſté ni veſtige, ni trace.

* *Pauſanias Att.*

„ Suivez-moi donc. Et pour la relever,
„ Pour la servir, enfin pour vous sauver,
„ Portez partout vos fureurs téméraires,
„ Abreuvez-vous dans le sang de vos freres,
„ Faites trembler le thrône de vos rois,
„ Foulez aux piés la nature, les loix,
„ La piété, le devoir, la patrie.
„ Allez. " Il dit. Tout s'émeut. Tout s'écrie.
Le peuple court aux armes, aux flambeaux.
Temples, autels, simulacres, tombeaux,
En un instant tout n'est plus dans les villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles:
Tristes témoins des brutales fureurs,
Dont ce discours a rempli tous les cœurs.
En peu de mots, voilà le protocole
De ce public, notre superbe idole.
Veut-on encor quelque autre échantillon
De ce droit sens qui lui sert d'aiguillon?
Faut-il ici, rappellant tous ses crimes,
Lui confronter cent héros magnanimes
Qu'a sçû noircir son souffle venimeux?
Des rois puissans, des ministres fameux,
Dont à jamais le tems & la mémoire
Consacreront les vertus & la gloire?
Mais à quoi bon retracer dans mes Vers
Le déshonneur de nos ayeux pervers?
Laissons perir dans une nuit profonde
Ces noms affreux & de ligue & de fronde,
Qu'a replongés dans l'oubli ténébreux
L'ange d'un Prince aussi sage qu'heureux.
Parlons-en mieux. Ces horreurs excitées
Ne peuvent être au public imputées.
La seule voix de cinq ou six mutins
Entretenoit nos troubles intestins;
Et rassembloit sous ces odieux titres
Un noir concours d'implacables belitres,

Parmi lesquels se trouvoient, j'en conviens,
Envelopés quelques vrais citoyens,
Qui navigeoient sur cette mer profane,
Au gré des flots & de la tramontane.
Oui; je sai bien qu'on peut le disculper
Sur son penchant à se laisser tromper:
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles;
Et que malgré tant d'épreuves cruelles,
Il ne lui faut qu'un chetif Mandarin
Pour faire encor crier: Au Mazarin!
Mais c'est de-là que je tiens pour maxime,
Que qui bâtit sur sa volage estime
Sa sûreté, son bonheur, son appui,
Est, s'il se peut, encor plus fou que lui:
Et qu'un troisiéme enfin, qui ne s'applique
Qu'à consulter l'autorité publique,
Et qui prétend que tout est éclairci
Quand il a dit: *Le Public juge ainsi*,
Je crois en lui comme à tous les Apôtres;
Est de beaucoup plus fou que les deux autres.
Car de quel droit à ses vains jugemens
Prétendroit-t'on lier mes sentimens:
Si devant lui le merveilleux des fables
Tient toujours lieu des faits les plus palpables;
Et si sa haine ou ses affections
N'ont pour garans que les impressions
Du premier Grand, qui suivant son caprice
Veut ou vous perdre, ou vous rendre service?
Un homme en place, & caractérisé
Par un pouvoir qui lui rend tout aisé,
Fait, au mépris de tous tant que nous sommes,
Son favori du plus affreux des hommes;
D'un imposteur, d'un fourbe invéteré:
C'en est assez. Il faut bongré, malgré,
Fût-il vingt fois plus larron que Sisyphe,
Et plus damné qu'Herode ni Caiphe,

Le respecter comme un héros d'honneur ;
Si l'on ne veut déplaire à Monseigneur,
Et s'attirer la fureur inflexible
D'une cabale à qui tout est possible.
Non, non ; qui veut sagement procéder,
Passé trente ans, ne doit plus décider.
Car, en un mot, le vulgaire stupide
Ne suit jamais que le plus mauvais guide,
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obscur qui le trompe toujours.
D'un œil confus il cherche, il dévelope
Quelques objets. Tournez le télescope :
Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.
Je conclus donc, que notre vrai salaire
Doit se borner au plaisir de bien faire ;
Et qu'à l'écart laissant là les humains,
Le sage doit se payer par ses mains.
Toute vertu qui veut être admirée ;
De quelque vice est toujours bigarée :
Et quand par elle on songe à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, sans clainquant, sans affiche,
Le Saint tout nud se morfond dans sa niche :
On veut le voir paré de ses habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis :
Du peuple alors le zèle s'évertue.
Mais il lui faut décorer sa statue :
Sans l'éblouir, on ne peut l'éclairer ;
Et qui l'instruit, doit le savoir leurer.
Voulez-vous donc gagner sa bienveillance,
Et dérober à la nuit du silence
Ces riches dons, ces talens précieux
Dont en naissant vous ont doué les cieux ?
Ce n'est pas tout de briller par vos œuvres ;
Il faut encor des ressorts, des manœuvres :

Des partisans chez le sexe dévot :
Une cabale, un théâtre : en un mot,
Tout l'attirail des petites adresses
Qui du public captivent les tendresses.
Alors partout vous verrez les mortels
Faire fumer l'encens sur vos autels ;
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages,
De fleurs sans nombre égayer vos images.
Mais en échange, adieu tranquilité,
Adieu plaisirs, repos & liberté.
C'est peu d'avoir illustré votre vie
Par le trépas du dragon de l'envie :
Nouveau Cadmus, il faut au champ de Mars
Attaquer seul cent escadrons épars,
Que contre vous la terre fait éclore.
Ce n'est pas tout. Il faut combattre encore
Mille ennemis invisibles, cachés ;
A votre char en public attachés,
Mais en secret armés pour votre perte :
Et qui brûlans d'une rage couverte,
Creusent sous main le gouffre ténébreux
Qui doit bientôt sous des débris affreux
Ensevelir jusqu'à vos derniers restes.
Monstres cruels, & d'autant plus funestes,
Qu'il n'est poison souvent moins redouté
Que le venin d'un fourbe velouté,
Qui, vous cachant sa malice imprévûe,
Et d'un faux zèle offusquant votre vûe,
Du voile obscur d'une paisible nuit
Couvre l'abîme où sa main vous conduit.
O Jupiter, écarte ce nuage,
Et daigne au moins éclairer mon naufrage !
Mes ennemis ne me font point de peur ;
Je ne crains rien que mon ami trompeur.
Mais quoi ! faut-il qu'une crainte futile
Rende le sage à son siécle inutile ?

On sait assez les contretems divers,
Que la vertu souffre en cet univers.
Des imposteurs on connoît la soupleſſe ;
Et du public la maligne foibleſſe,
Qui sur les mers où vous vous engagez,
Faisant siffler le vent des préjugés,
Voit sans pitié flotter votre fortune
A la merci d'Eole & de Neptune.
Mais quand ces dieux armeroient contre vous
L'onde, la terre, & les cieux en courroux ;
Il est des dieux plus doux, plus équitables,
Qui vous sauvant de leurs mains redoutables,
Sauront pourvoir à votre sûreté
Contre les flots de la malignité.
Soit. Je veux bien en accepter l'augure ;
Et j'avouerai, pour parler sans figure,
Que par hazard nous voyons quelquefois
Les gens de bien faire entendre leur voix,
Quand du public les fougues mépriſées
Sont par le tems à peu près appaiſées.
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,
De partager vos perils, votre sort,
De repousser la brigue par la brigue,
Ou de forger les reſſorts d'une intrigue :
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien.
Son zèle actif peut vous rendre service :
La vigilance est la vertu du vice :
Au lieu souvent que vos amis diſcrets
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime :
Efforcez-vous d'acquerir leur eſtime :
Immolez tout à leur noble amitié ;
Afin qu'un jour leur oiſive pitié
Par les douceurs d'une tendre homélie
Puiſſe enchanter votre mélancolie.

Mais toutefois, illustres mécontens,
En déclamant contre les mœurs du tems,
Souvenez-vous que c'est une sottise
De trop parler des honneurs qu'on mépriſe :
Que qui s'érige en censeur de la cour,
Doit avant tout la quitter sans retour ;
Et qu'il n'est point de spectacle plus fade,
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut, je croi, terminer
Le long sermon que je viens d'entonner ;
Et pour quitter la morgue cathédrale,
Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma morale
J'ose égayer la sèche vérité,
D'un dernier trait de la fable emprunté.
Aux premiers tems de sa métamorphose,
Pour Philomèle à peine encore éclose
Les lieux déserts, les paisibles forêts
Furent long-tems un séjour sans attraits :
Et de sa sœur non encor séparée,
Du sort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accens du Ciel même cheris
Elle instruisoit les peuples attendris.
D'un monstre obscur le courroux indocile
Lui fit, dit-on, déserter cet azile.
Dans les horreurs d'une profonde nuit,
Par l'imposture Asclaphe conduit,
Vole : & bientôt de ses clameurs perfides
S'en va troubler les folles Piérides,
Peuple leger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend partout odieux.
Quoi, vous dormez, troupe lâche & muette ?
Et vous souffrez qu'une voix indiscrette
Au genre humain, jusqu'ici dans l'erreur,
De vos pareils découvre la fureur ?
Le crime affreux d'un époux sanguinaire
Fait de ses chants le sujet ordinaire.

Attendez-vous que les mêmes concerts
De vos forfaits inſtruiſent l'univers ?
Ces mots hurlés par le monſtre nocturne
Font éclater leur dépit taciturne.
Déja l'Aurore au viſage riant
Avoit rouvert les portes d'Orient ;
Et Philoméle éxerçant ſon ramage,
Au jour naiſſant venoit de rendre hommage :
Quand tout-à-coup mille cris menaçans
Glacent ſa voix, intimident ſes ſens ;
A chaque inſtant redoublent les injures,
Les aigres ſons, les enroués murmures.
Point de ſecours à ſa triſte douleur.
Que faire ? hélas ! En vain dans ſon malheur
Elle eut recours à la troupe mortelle :
Nul n'accourut. C'en eſt aſſez, dit-elle.
Adieu, cités : adieu, pompeuſes cours :
Adieu, mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs, vos plaiſirs chimériques ;
Et loin de vous, chez les ours pacifiques,
Je vais chercher dans mon obſcurité
Moins de grandeurs, & plus de ſûreté.

EPITRE V.

A MONSIEUR LE BARON *DE BRETEUIL.*

Illustre appui d'une Muse agitée,
Morte trois ans, & puis résuscitée
Par le pouvoir de ce sage enchanteur,
De mon naufrage heureux réparateur;
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée aux caprices de l'onde:
Puisque sa loi que je dois respecter
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter,
Daignez de grace à votre heure commode,
Vous qui vivez aux sources de la mode,
Me dire un mot du style & des écrits
Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris.
Car vous savez qu'un air de mode impose
A nos François plus que toute autre chose,
Et que par-là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vû le tems, mais, Dieu merci, tout passe,
Que Calliope au sommet du Parnasse
Chapperonnée en burlesque docteur,
Ne savoit plus qu'étourdir l'auditeur
D'un vain ramas de sentences usées,
Qui de l'Olympe excitant les nausées,
Faisoient souvent en dépit de ses sœurs
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
Nous avons vû presque durant deux lustres
Le Pinde en proie à de petits illustres,

Qui traduisant Seneque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang froid s'écrioient : *Je m'égare,*
Pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare :
Et supplioient le lecteur morfondu
De faire grace à leur feu prétendu.

Comme eux alors apprenti Philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurois bien pû du bonnet doctoral
Embeguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres
Mes froids Dixains rédigés en chapitres :
Puis grain à grain tous mes Vers enfilés,
Bien arrondis, & bien intitulés,
Faire servir votre nom d'Episode ;
Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode,
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue ;
Et ne fait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade ;
Et qui traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

Je sai que l'art doit pour fin générale
Se proposer l'instructive morale.
A ce précepte avec eux je me rens.
Mais je soutiens, & j'en ai pour garens
La Grece entiére & l'empire d'Auguste,
Que tout auteur mâle, hardi, robuste,
Doit de ses Vers bannir l'instruction,
Ou comme Homere instruire en action.

Sur le Parnaſſe ainſi que dans la chaire,
C'eſt peu d'inſtruire, il doit inſtruire & plaire:
Remuer l'ame eſt ſon premier devoir;
Et l'art des Vers n'eſt que l'art d'émouvoir.
Non que ſouvent on ne puiſſe avec grace,
En badinant, corriger comme Horace.
La vérité demande un peu de ſel,
Et l'enjoument eſt ſon air naturel:
La joie au moins marque une ame ſincére.
J'approuve même un ſtyle plus ſevére,
Lorſque le choix d'un ſujet important
Peut arrêter le lecteur inconſtant.
Mais ſi jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlegme dogmatique;
Si votre feu ſous la cendre enterré
Me montre un cœur foiblement pénetré
Des vérités que votre bouche exprime:
Vous avez beau forger rime ſur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris
Dont vous charmez les frivoles eſprits:
Vous ne ſauriez avec ce beau ſyſtême
Me faire un cœur plus tendre que vous-même;
Et je ne vois dans votre air emprunté,
Qu'un Charlatan ſur ſes treteaux monté,
Qui pour duper une foule groſſiére
Lui jette aux yeux une vaine pouſſiére;
Et qui toujours ſans ame & ſans vigueur,
Parle à l'eſprit, & ne dit rien au cœur.

Vous donc qui fiers de vos foibles trophées,
Croyez voler plus haut que les Orphées;
Qui diſputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchainer les peuples & les rois:
Ce n'eſt pas tout d'agencer des paroles,
Et de ſouffler de froides hyperboles;

Il

Il faut sentir ; il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver :
Votre cœur seul doit être votre guide.
Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside ;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté,
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.
De nos travaux c'est-là tout le mystére :
Et tout lecteur à ce seul caractére
Distinguera d'un fat présomptueux,
L'auteur solide, & l'homme vertueux.

Votre sagesse encor mieux que mes rimes
Depuis long-tems vous dicta ces maximes,
Illustre ami, dont le cœur épuré
S'est au vrai seul de tout tems consacré ;
Et de qui l'œil perçant, inévitable,
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le savez : dès mes plus jeunes ans,
Quand ma raison luttant contre mes sens,
Dans les éclairs de ma verve premiére
Faisoit à peine entrevoir sa lumiére,
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux auteurs admirateur zélé,
J'avois déja senti leur douce amorce ;
Et j'essayois d'en pénetrer l'écorce,
De démêler leurs cœurs de leurs esprits,
Et de trouver l'auteur dans ses écrits.
Je vis bientôt, instruit par leur lecture,
Que tout leur art partoit de la nature :
Que ces beautés, ces charmes si touchans
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, héros que je respecte
Malgré l'orgueil de la moderne secte,
Des vérités que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.

Je compris donc qu'aux œuvres de génie,
Où la raison s'unit à l'harmonie,
L'ame toujours a la premiére part;
Et que le cœur ne pense point par art:
Que tout auteur, qui veut sans perdre haleine
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrene,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi;
Et d'y chercher ces semences de flame
Dont le vrai seul doit embraser notre ame;
Sans quoi jamais le plus fier Ecrivain
Ne peut atteindre à cet essor divin,
A ces transports, à cette noble yvresse
Des Ecrivains de la savante Grece.
Je sai combien mes débiles talens
Sont au dessous de leurs dons excellens.
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carriére
M'a du Parnasse entr'ouvert la barriére;
Si quelquefois à leurs sons ravissans
J'ai sçû mêler mes timides accens:
Ma Muse au moins d'elle-même excitée
Avec mon cœur fut toujours concertée;
L'amour du vrai me fit lui seul auteur,
Et la vertu fut mon premier docteur.
Car par ce mot, expliquons-nous de grace,
Je n'entends point l'extatique grimace
D'un faux béat, qui le front vers les cieux
Aux Chérubins fait partout les doux yeux;
Et presque sûr d'être le Saint qu'il joue,
Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la moue.
A cette bouche, à ces yeux contrefaits,
De la vertu je connois peu les traits.
Encore moins à la fausse encolure
De ce pédant forcé dans son allure,
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors
N'est qu'une étude, un mystére du corps;

Et dont la morgue en douceur traveſtie
Prend chez l'orgueil toute ſa modeſtie.
Vous le verriez bientôt ſe démaſquer,
Si l'amour-propre en lui pouvoit manquer:
L'humble vertu n'eſt point ce qui l'enchante:
D'un vain parfum c'eſt l'odeur qui le tente.
Mais la vertu, ſouveraine des ſens,
Ne cherche point les parfums ni l'encens.
Et cet orgueil, cet ami des louanges,
Antique auteur de la chûte des Anges,
Né dans le ſein de leur frere inſenſé
Long-tems avant l'univers commencé,
Donna naiſſance à tous les autres vices;
Et fut lui ſeul pere de ſes complices.

Où donc eſt-elle? où faut-il la chercher
Cette vertu qui ſemble ſe cacher?
Cette vertu franche de tout ſophiſme,
Fille du Ciel, mere de l'héroïſme,
Qui dans le cœur fait germer les eſprits,
Et donne l'ame aux ſublimes écrits?
Sans nous tracer de routes incertaines
Nous l'apprendrons de l'Oracle * d'Athènes:
Son vrai ſéjour eſt chez la vérité.
Nul n'eſt ſur terre éxemt d'infirmité.
Un hypocrite, honnête homme à ſa guiſe,
D'un faux vernis la farde & la déguiſe:
Mais l'homme épris du véritable honneur,
N'emprunte rien d'un éclat ſuborneur;
Et peu content d'une vaine fumée,
Veut de lui ſeul tenir ſa renommée.
Il ne ſait point par un manége bas
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.
Ami du jour, c'eſt ſa clarté qu'il aime;
Rien ne le couvre: & ſes foibleſſes même

* *Socrate. Platon, Rep. L. 6. Seneque, Ep. 71.*

(Car chacun porte avec soi son levain)
De ses vertus sont un gage certain.
D'extérieur, il est vrai, dépourvûe
Sa probité frappera peu la vûe.
Toute blancheur céde à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.
Les yeux surtout du vulgaire imbécile
Sont peu touchés d'un air simple & facile.
Près d'un Tartuffe arrogant, fastueux,
L'homme sincére, uniment vertueux,
Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inspire,
Qu'un indévot, un mondain, c'est tout dire,
De qui le cœur est fort mal dirigé,
Et le salut grandement négligé.
Mais celui-là porte un air bien plus sage:
Sa gravité, ses gestes, son visage,
Tout marque en lui la perle des Catons.
Il ne rit point. Il pese tous ses tons.
Il parle peu: mais il dit des miracles.
Ses préjugés sont presque des oracles.
Aussi jamais il ne douta de rien.
Et c'est pourquoi ce grand homme de bien
Est toujours juste. Il le fait bien paraître.
Comment? Comment? C'est qu'il décide en maître.
Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.
Mais attendons le jour de vérité,
Lorsque celui qui juge les justices
Viendra compter nos vertus & nos vices.
La brigue alors, le crédit, les égards
Disparoîtront au feu de ses regards;
Et sa justice incorruptible & prompte
Nous fera voir, peut-être à notre honte,
Cet homme libre au rang de ses Elûs,
Et ce dévot de leur partage exclus.
C'est en ce jour que la vertu ternie
Pourra sans peur citer la calomnie;

Et que mes yeux par les siens affermis
Feront trembler mes lâches ennemis.
Heureux pourtant, heureux à son approche,
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir moi-même été jusqu'aujourd'hui
Juste envers eux, criminel envers lui,
Et plus sensible au desir de leur plaire
En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire.
Car je l'avoue, & j'en suis bien payé,
J'ai des humains trop cheri l'amitié.
Long-tems séduit par de vains artifices,
A cette idole offrant mes sacrifices,
Je crus pouvoir, trop promt à me flatter,
Trouver en eux de quoi les respecter.
Mais de plus près observant leurs vestiges,
Je sçus enfin démêler les prestiges
Dont l'amour-propre en eux toujours vainqueur
Surprend les yeux pour imposer au cœur.
Peu m'ont donné le plaisir équitable
D'aimer en eux la vertu véritable.
Peu m'ont aussi vû briguer la faveur
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur.
Leur bonté seule éveilla ma paresse :
Et courtisan de ma seule tendresse,
Sans interêt, j'ai cherché, j'ai trouvé
Ce peu d'amis dont le cœur éprouvé,
Malgré l'effort de la jalouse envie,
Fera toujours le charme de ma vie.

Que n'ai-je pû de vos plaisirs épris,
Tendre amitié, dont je sens tout le prix,
Dans une joie & si douce & si pure
Vivre oublié de toute la nature !
Mais malgré moi trop & trop peu connu,
J'ai crû du moins, de mes mœurs soutenu,

Entre vos bras conjurer la tempête,
Que l'impoſture élevoit ſur ma tête.
Foible rempart, abri toujours peu ſûr
Pour tout eſprit libre, ſincére & pur,
Qui ne ſait point amadouer le crime,
Et racheter par une feinte eſtime
Les trahiſons qu'au vice provoqué
Dicte la peur de ſe voir démaſqué!
Car tout l'enfer n'égale point la rage
D'un furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, allarmés,
Veillent toujours tandis que vous dormez.
Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille & ſincére innocence:
J'ai des amis ſages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi.
Leur amitié, que l'honneur ſeul enflâme,
A toujours lû dans le fond de mon ame;
Jamais près d'eux je ne me ſuis contraint.
Qui craindre donc? Qui? Celui qui vous craint:
Ce noir brigand, ce corſaire farouche
Dont le portrait ſouilleroit votre bouche:
Cet impoſteur, honteux même à nommer,
Que par mépris vous n'oſez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paiſibles,
Et prévenir tous ces traits inviſibles,
Qui contre vous lancés à tout propos,
Ont ſi long-tems troublé votre repos.
Commencez donc par changer votre ſtile.
Et ſans offrir un hommage inutile
A des amis trop doux, trop généreux
Pour devenir ennemis dangéreux,
Attachez-vous à ceux dont la furie
D'aucun remord ne peut être attendrie:
A ces vautours de la ſociété,
Qui comme l'eau boivent l'iniquité;

Et dont le cœur farouche, atrabilaire,
Immole tout au plaisir de mal faire :
Monstres pétris & de boue & de sang,
Que Tisiphone a nourris dans son flanc :
Dont la malice injuste & forcenée
Se fait un jeu de notre destinée :
Du monde entier en secret abhorrés,
Mais en public par crainte réverés ;
Et de qui l'œil digne de Polyphême
Fait frissonner, fait fuir la vertu même.
Voilà les Saints que vous devez aimer,
Craindre, servir, applaudir, réclamer,
Si vous voulez sans trouble & sans scandale
Jouir des droits acquis à leur cabale.
Quoi ? direz-vous, pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher ?
A l'interêt immoler la justice,
Et renier la vertu pour le vice ?
Non, je ne puis aux démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux dieux.
Vous ne pouvez ? Faites donc votre compte
De devenir bientôt, pour votre honte,
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppresseurs,
Dans les accès de leur rage ennemie,
Vous barbouiller de leur propre infamie ;
Et contre vous, par ce chemin tortu,
Intéresser le vice & la vertu.
Heureux encor si leur complot funeste,
Vous dépouillant du seul bien qui vous reste,
Ne force un jour vos asiles cachés ;
Et si vos dieux par l'enfer débauchés,
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre,
Ne prennent point leurs traits pour vous poursuivre !

Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'infidélité;
Et l'on ſait trop juſqu'où va l'aſſurance
D'un zèle faux conduit par l'ignorance.
Mais je ne ſai ſi les plus durs revers
Qui d'un mortel puiſſent être ſoufferts;
Si des deſtins la rigueur infléxible;
Si la mort même a rien de plus ſenſible,
Que la douleur de ſe voir opprimé
D'un ennemi que nous avons aimé.

ALLEGORIES.

LA MOROSOPHIE.

ALLEGORIE I.

A Contempler le monde & ſes richeſſes,
Et ces amas de fécondes largeſſes
Que jour & nuit la mere des humains
Sur ſes enfans répand à pleines mains ;
Qui ne croiroit que la tendre nature
En pétriſſant l'homme, ſa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux
Que pour le rendre infiniment heureux ?
Mais d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulés ſur nos jours miſérables,
Triſtes mortels, nous font regarder tous
Comme l'objet de ſon plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adultére
D'adverſités, dont l'influence altére
Les plus beaux dons de la terre & des cieux ?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la ſource emblématique,
En nous peignant cette femme myſtique,
Fille des dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le ciel prodiguant par leur main
Tous les préſens dont l'Olympe s'honore,
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'urne fatale, où les afflictions,
Les durs travaux, les malédictions

Jusqu'à ce tems des humains ignorées,
Avoient été par les dieux resserrées,
Pour le malheur des mortels douloureux
Fut confiée à ses soins dangéreux.
Fatal desir de voir & de connaître!
Elle l'ouvrit : & la terre en vit naître
Dans un instant tous les fléaux divers,
Qui depuis lors inondent l'univers.
Quelle que soit, ou vraie ou figurée,
De ce revers l'histoire avanturée,
N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.
Mais de ce mal déterrons la racine,
Et remontons à la vraie origine
De tant d'ennuis, dont le triste concours
De notre vie empoisonne les jours.
Avant que l'air, les eaux & la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'étoit rien. La nature enchaînée,
Oisive, & morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'étoit qu'un corps abattu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'éxistence élémens immobiles.
Dans ce cahos, ainsi par nos ayeux
Fut appellé ce désordre odieux,
En pleine paix sur son thrône affermie
Régna long-tems la discorde ennemie;
Jusques au jour pompeux & florissant
Qui donna l'être à l'univers naissant,
Quand l'harmonie architecte du monde,
Développant dans cette nuit profonde
Les élémens pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,

Et variant leurs formes assorties
De ce grand tout animer les parties,
Le ciel reçut en son vaste contour
Les feux brillans de la nuit & du jour :
L'air moins subtil assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages :
L'eau vagabonde, en ses flots inconstans
Mit à couvert ses muets habitans :
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie, & tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présens que son sein nous dispense.
Ainsi des dieux le suprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.
Elle éteignit par ce sublime exorde
Le régne obscur de l'affreuse discorde.
Mais cet essai de ses soins généreux
Eût été peu, si son empire heureux
N'eût consommé l'ouvrage de la terre
Par le bonheur des êtres qu'elle enserre.
Aux mêmes loix elle les soumit tous.
Le foible agneau ne craignit point les loups ;
Et sans peril il vit paître sur l'herbe
Le tigre & l'ours près du lion superbe.
Entretenus par les mêmes accords,
Tous les mortels ne formérent qu'un corps,
Vivifié par la force infinie
D'un même esprit & d'un même génie,
Et dirigé par les mêmes concerts
Dont la cadence anime l'univers.
Par le secours de cette intelligence,
Riches sans biens, pauvres sans indigence,
Ils vivoient tous également heureux ;
Et la nature étoit riche pour eux.

Toute la terre étoit leur héritage ;
L'égalité faiſoit tout leur partage.
Chacun étoit & ſon juge & ſon roi :
Et l'amitié, la candeur & la foi
Exerçoient ſeuls en ce tems d'innocence
Les droits ſacrés de la Toute-puiſſance.
Tel fut le régne à la terre ſi doux,
Que l'harmonie exerça parmi nous.
Du vrai bonheur nous fumes les ſymboles ;
Tandis qu'éxemt de paſſions frivoles
Le genre humain dans les ſages plaiſirs
Sçut contenir ſes modeſtes deſirs.
Mais cependant la Diſcorde chaſſée,
Chez les mortels furtivement gliſſée,
Comme un ſerpent ſe cachoit ſous ces fleurs ;
Et par l'eſprit empoiſonnoit les cœurs.
Chacun déja s'interrogeant ſoi-même,
De l'univers épluchoit le ſyſtême.
Comment s'eſt fait tout ce que nous voyons ?
Pourquoi ce ciel, ces aſtres, ces rayons ?
Quelle vertu dans la terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit ſemée ?
Quelle chaleur fait mûrir ſes moiſſons,
Et rajeunit ſes arbres, ſes buiſſons ?
Mais ces hivers, dont la triſte froidure
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
Que ſervent-ils ? Et que ſervent ces jours
Tous inégaux ; tantôt longs, tantôt courts ?
Ah ! que la terre en ſeroit bien plus belle,
Si du printems la douceur éternelle
Faiſoit régner des jours toujours réglés !
Ainſi parloient ces mortels aveuglés,
Qui pleins d'eux-mêmes, & ſortant des limites
Par la nature à leur être preſcrites,
Oſoient ſonder, ſpectateurs criminels,
La profondeur des ſecrets éternels.

Folle raiſon ! Lumiére déplorable,
Qui n'inſinue à l'homme miſérable
Que le mépris d'une ſimplicité
Si néceſſaire à ſa félicité !
Par ce ſuccès la Diſcorde amorcée
Conçut dès-lors l'orgueilleuſe penſée
D'exterminer l'harmonie & ſes loix ;
Et raſſemblant à ſa fatale voix
Ces inſenſés prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole, & leur tint ce langage.
Hé quoi, mortels, c'eſt donc aſſez pour vous
De contenter vos appétits jaloux ?
Et le bonheur des animaux ſauvages
Sera le ſeul de tous vos avantages ?
Car dans quel ſens êtes-vous plus heureux ?
Comme pour vous, le monde eſt fait pour eux.
Mêmes deſirs, mêmes ſoins vous inſpirent :
Vous reſpirez le même air qu'ils reſpirent ;
L'aſtre du jour comme vous les cherit ;
Et comme vous, la terre les nourrit.
Répondez donc : Quel bien, quelle opulence,
De votre rang peut fonder l'excellence ?
Notre raiſon, direz-vous. J'en conviens.
C'eſt le plus grand, le plus doux de vos biens,
Mais ce treſor, cette flâme ſacrée,
Quelle lumiére en avez-vous tirée ?
L'invention de quelques arts, dictés
Par l'embarras de vos néceſſités.
La faim cruelle inventa la culture
Des champs marqués pour votre nourriture.
Vous ne devez qu'aux rigueurs des ſaiſons
L'art d'élever vos paiſibles maiſons ;
Et le beſoin d'un commerce facile
A rendu l'onde à vos rames docile.
Votre raiſon ne vous a rien appris,
Qu'à captiver l'eſſor de vos eſprits :

A regarder cet univers sensible
Comme l'objet d'une étude impossible ;
Ou tout au plus en voyant ses attraits,
A respecter les dieux qui les ont faits.
Mais si ces dieux, auteurs de tant de choses,
Avoient voulu vous en cacher les causes,
Vous auroient-ils inspiré ces élans,
Ce feu divin, ces desirs vigilans,
Et cette ardeur d'apprendre & de connoître,
Qui constitue & distingue votre être ?
Souffrez qu'enfin vos yeux soient dessillés,
Et servez-vous des feux dont vous brillez.
Pour seconder en vous un si beau zèle,
J'amene ici ma compagne fidèle.
Morosophie est son titre adopté,
Et son vrai nom la Curiosité.
Recevez-la. Sa lumière divine
Vous apprendra votre vraie origine.
Vous connoîtrez le principe & la fin
De toute chose ; & vous serez enfin,
En lui rendant vos soins & votre hommage,
Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.
A ce discours qui charme les humains,
Tout applaudit de la voix & des mains.
Morosophie, en tous lieux approuvée,
Et sur un thrône en public élevée,
Dicte de-là ses oracles menteurs,
Ses argumens, ses secrets imposteurs :
Et dans le monde inondé d'aphorismes,
De questions, de doutes, de sophismes,
A la sagesse on vit en un clin d'œil
Substituer la folie & l'orgueil.
Mais, pour servir sa perfide maîtresse,
Le grand secret de sa trompeuse adresse
Fut de remplir les hommes divisés,
De sentimens l'un à l'autre opposés ;

D'embarraſſer leurs eſprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires ;
Et d'ennoblir du nom de vérités
Ce fol amas de contrariétés.
De cette mer agitée, incertaine,
Sortit alors la Diſpute hautaine,
Les yeux ardens, le viſage enflamé,
Et le regard de colére allumé :
Monſtre hargneux, ſuperbe, acariâtre,
Qui de ſoi-même orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la paix.
D'elle bientôt naquirent les ſcandales,
Les factions, les brigues, les cabales.
A ſon erreur chacun aſſujetti
Ne ſongea plus qu'à former ſon parti,
Pour s'appuyer de la foule, & du zéle
Des défenſeurs de ſa ſecte nouvéle ;
Et les mortels, ſous divers concurrens,
Suivirent tous des drapeaux différens.
En cet état il n'étoit plus poſſible
Que cette race orgueilleuſe, inflexible,
Vécût long-tems ſous une même loi.
Ainſi chacun ne ſongeant plus qu'à ſoi,
On eut beſoin, pour prévenir les guerres,
De recourir au partage des terres ;
Et d'un ſeul peuple, on vit dans l'univers
Naître en un jour mille peuples divers.
Ce fut ainſi que la folle ſageſſe,
Chez les humains ſouveraine maîtreſſe,
Les ſéparant d'interêts & de biens,
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des treſors dont la terre eſt chargée,
La jouiſſance avec eux partagée
Leur fit ſentir mille beſoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinſſent entre eux,

D'un bien commun dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange :
Et l'Or jadis sous la terre caché,
L'Or, de ses flancs par leurs mains détaché,
Fut par leur choix & leur commun suffrage
Destiné seul à ce commode usage.
Mais avec lui sortit du même sein
De tous nos maux le véritable essain.
L'insatiable & honteuse Avarice,
Du genre humain pâle dominatrice,
Chez lui reçue avec tous ses enfans,
Rendit partout les vices triomphans.
Sous l'étendart de cette reine impure,
Les trahisons, le larcin, le parjure,
Le meurtre même, & le fer, & le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.
L'Interêt seul fut le dieu de la terre.
Il fit la paix, il déclara la guerre ;
Pour se détruire arma tous les mortels,
Et des dieux même attaqua les autels.
Pour mieux encore établir son empire,
Morosophie inventa l'art d'écrire,
Des longs procès instrument éternel,
Et du mensonge organe criminel ;
Par qui la fraude, en prestiges fertile,
Seme en tous lieux sa doctrine subtile,
Et chez le peuple ami des nouveautés,
Change en erreurs toutes les vérités.
Mille autres arts encore plus détestables
Furent le fruit de ses soins redoutables ;
Et d'eux naquit à ses ordres soumis
Le plus mortel de tous nos ennemis,
Le luxe, ami de l'oisive molleſſe,
Qui parmi nous signalant sa souplesse,
Introduisit par cent divers canaux
La pauvreté, le plus dur de nos maux.

Ainſi l'aimable & divine harmonie
De tous les cœurs par degrés fut bannie.
Mais en partant pour remonter aux cieux,
Elle voulut, dans ſes derniers adieux,
De ſa bonté pour la race mortelle
Laiſſer encore une marque nouvelle.
Si vos eſprits étoient moins prévenus,
Et ſi vos maux vous étoient mieux connus,
J'aurois, dit-elle, encor quelque eſpérance
De réuſſir à votre délivrance.
Mais la diſcorde, éblouiſſant vos yeux,
Vous a rendu ſon joug trop précieux,
Pour me flatter que vos clartés premiéres
Puiſſent renaître à mes foibles lumiéres,
Et préſumer qu'une ſeconde fois
L'affreux cahos ſe débrouille à ma voix.
Pour être heureux vous reçutes la vie :
Et ce bonheur fit ma plus chere envie.
Aux immortels j'oſai ravir pour vous
Ce feu du ciel dont ils ſont ſi jaloux,
Cette raiſon, dont la ſplendeur divine
Vous fait ſentir votre vraie origine.
Qu'avez-vous fait d'un partage ſi doux ?
C'eſt elle, hélas ! qui vous a perdus tous.
Par votre orgueil, corrompue, alterée,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanités, aux folles viſions,
Germe éternel de vos diviſions ;
Et s'échapant du cercle des idées
A vos beſoins par les dieux accordées,
Elle a porté ſes regards élevés
Juſqu'aux ſecrets pour eux ſeuls réſervés.
Funeſte eſſor, malheureuſe chimére,
Qui vous ravale au deſſous de la ſphére
Des animaux les plus défectueux !
D'autant plus vils, que plus préſomptueux,

Vous ne suivez, au lieu de la nature,
Qu'une ombre vaine, une fausse peinture,
Et qu'à vos yeux trompés par cet écueil
Votre misére est un sujet d'orgueil!
Adieu. Je parts, de vos cœurs éxilée,
Et sans espoir de m'y voir rappellée.
Mais ma pitié ne peut vous voir perir;
Et si mes soins n'ont pû vous secourir,
Si mon pouvoir sur tout ce qui respire,
N'a pû sur vous conserver son empire,
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours
L'ordre constant & l'immuable cours
Qu'à l'univers, en lui donnant naissance,
Sçut imposer ma suprême puissance.
Vous jouirez toujours par mes bienfaits
De tous les dons que le ciel vous a faits:
Et cette terre, à vos vœux si facile,
Sera pour vous un éternel azile,
Jusqu'au moment prévu par vos ayeux,
Qui confondra la terre avec les cieux,
Lorsque la flâme en ravages féconde
Viendra sapper les murailles du monde,
Pour reproduire en ses vastes tombeaux
De nouveaux cieux & des hommes nouveaux.
Ainsi parla l'immortelle déesse:
Et dès l'instant, fidelle à sa promesse,
Elle quitta ce terrestre séjour,
Et prit son vol vers la céleste Cour.
Depuis ce tems, la discorde sauvage
Vit les humains nés pour son esclavage,
De l'harmonie oubliant les concerts,
Courir en foule au devant de leurs fers:
Et désormais maitresse de la terre,
Y fit régner, au mépris du tonnerre,
Vengeur tardif de nos impiétés,
Tous les malheurs par le vice enfantés.

MINERVE.

ALLEGORIE II.

FOibles humains, ſi fiers de vos grandeurs,
De votre ſort vantez moins les ſplendeurs.
Des immortels ſi vous êtes l'ouvrage,
Les animaux ont le même avantage :
La même main qui forma votre corps,
De leur machine aſſembla les accords.
Ainſi ſur eux l'honneur de la naiſſance
N'eût jamais dû fonder votre puiſſance,
Si la raiſon par un ſecours heureux
N'eût établi votre empire ſur eux ;
Et ſoumettant la force à la foibleſſe,
De votre rang diſtingué la nobleſſe.
Mais ce rayon, parmi vous ſi vanté,
N'eſt rien en ſoi qu'ombre & qu'obſcurité.
L'uſage ſeul en fait un bien ſuprême,
Et cet uſage eſt la ſageſſe même,
Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens ; mais qui n'eſt point en nous :
Des dieux du ciel c'eſt le grand héritage.
Les animaux ont l'inſtinct pour partage :
De ſa raiſon l'homme eſt plus glorieux ;
Mais la ſageſſe eſt la raiſon des dieux.
Sans ſes clartés, la nôtre dégradée
Eſt toujours foible & toujours mal guidée :
Et par malheur, nul n'obtient ſon ſecours
Que rarement, & jamais pour toujours.

La main des dieux la donne & la retire,
Selon les loix qu'elle veut se prescrire :
Mais nul ne peut compter sur ses conseils,
Ni plus long-tems, ni plus que ses pareils.
Et c'est pourquoi dans l'enfance du monde,
Lorsque le Ciel par sa vertu féconde
Eut fait sortir l'univers de ses flancs,
Le vieux Saturne, aîné de ses enfans,
Ayant connu qu'étant tels que nous sommes,
L'homme n'est point né pour régir les hommes,
Donna la terre indigente d'appui
A gouverner à des dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit régner la justice,
Et fut pour nous l'époque & le solstice
Du vrai bonheur, qui depuis ces beaux jours
Fut de la terre éxilé pour toujours;
Quand Jupiter usurpateur sévére,
Changeant les loix prescrites par son pere,
Pour maintenir son empire odieux
Mit les humains à la place des dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.
Le premier régne étoit celui de l'ame;
Mais le nouveau fut le régne des sens:
Et son auteur, des mortels trop puissans
Faisant par-là germer l'orgueil suprême,
Les trahit tous, & se trahit lui-même.
Car les géans fiers d'avoir de leurs mains
Forgé des fers au reste des humains,
Et de se voir par la force & la guerre
Vainqueurs du monde & tyrans de la terre,
A Jupiter par de nouveaux excès
Firent encor redourer leurs succès:
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire, ils l'eussent fait sans doute,
Si tous les dieux par lui-même bannis,
Pour le sauver ne s'étoient réunis;

Et renverſant les maſſes entaſſées
Par ces ingrats juſqu'aux cieux exhauſſées,
N'euſſent enfin ſous ces monts embraſés
Enſeveli leurs reſtes écraſés.
Le haut Olympe en ſes antres humides
Vit bouillonner le ſang des Aloïdes.
Sous Pélion Minas fut abîmé ;
Et dans le creux de ſon gouffre enflâmé,
Le mont voiſin de l'amante d'Alphée
Mugit encor des ſoupirs de Typhée.
Mais votre cœur facile à s'irriter,
Dieux outragés, ne put ſe contenter
D'une pénible & douteuſe victoire,
Où le peril fut plus grand que la gloire.
Des immortels le redoutable roi,
Jupiter même, avoit pâli d'effroi :
Et ce monarque, auſſi puiſſant que juſte,
Vous aſſemblant devant ſon thrône auguſte,
En ce diſcours conforme à vos ſouhaits,
Vous fit à tous entendre ſes decrets.
Enfans du Ciel, aſſemblée immortelle,
Dont le courage intrépide & fidelle,
Contre l'effort d'un complot inſolent,
Vient d'affermir mon thrône chancelant :
Par vos efforts, ſoutenus du tonnerre,
Les attentats des enfans de la terre
Viennent enfin de retomber ſur eux ;
Et les horreurs d'un châtiment affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les cieux ſi long-tems mutinée.
Mais un affront par les dieux enduré,
Bien que puni, n'eſt jamais réparé ;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faite à mon rang par leur race parjure,
Qu'en m'éloignant d'un ſéjour déteſté,
Théâtre impur de leur impiété.

Suivez-moi donc : venez, troupe choisie,
Goûter en paix la céleste ambrosie,
Loin d'une terre importune à nos yeux;
Et chez le Ciel, pere commun des dieux,
Allons chercher dans un plus noble étage
Notre demeure & notre vrai partage.
A ce discours chacun fait éclater
Son allégresse; & sans plus consulter,
Tout ce grand Chœur qu'un même zele anime
A se rejoindre à son Auteur sublime,
Part, vole, arrive; & semblable à l'éclair,
Ayant franchi les vastes champs de l'air,
Au firmament, demeure pacifique
Du Dieu des cieux, reprend sa place antique.
Le Ciel les voit inclinés devant lui:
Et d'un souris garant de son appui,
Rendant le calme à leur ame incertaine;
Je sai, dit-il, quel motif vous amene,
Et je consens à régler entre vous
Le grand partage où vous aspirez tous.
Dans mes états, comme aîné de ma race,
Saturne aura la plus illustre place :
Un vaste globe élevé jusqu'à moi,
Est le séjour dont je l'ai nommé roi.
Entre les dieux nés pour lui rendre hommage,
Trois seulement auront leur appanage :
Le reste en cercle autour de lui placé,
A le servir ministres empressés,
Lui formeront une cour sans égale,
Digne d'un dieu que ma faveur signale.
Au second rang Jupiter & sa cour
Plus loin de moi, mais plus voisins du jour,
Etabliront leur régne & leur puissance;
Et près de lui postés pour sa défense,
Quatre grands dieux marchant sous ses drapeaux,
Lui serviront de garde & de flambeaux.

Mars, & Vénus, & Mercure son frere,
Iront comme eux régir chacun leur sphére.
Phébus enfin de mes feux éclairé,
Phébus, l'honneur de l'Olympe sacré,
Ira sur vous, sur la nature entiére,
Dans le soleil répandre sa lumiére.
Telle est pour vous la faveur de mes loix.
Jouissez-en. Partez. Mais toutefois,
En vous donnant de si pompeux domaines,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veuille au gré de vos chagrins
Abandonner la terre à ses destins.
Aux dieux créés les passions permises
Sont devant moi tremblantes & soumises:
Le Ciel, auteur de tant d'êtres semés,
N'obéit point aux sens qu'il a formés.
Je prétends donc que l'unique déesse,
Qui sous mes loix préside à la sagesse,
Minerve, dis-je, appui de mes autels,
Au lieu de vous, reste près des mortels,
Pour éclairer de ses vives lumiéres
L'obscurité de leurs foibles paupiéres.
Allez, ma fille, allez chez les humains
Faire observer mes ordres souverains:
Guidez leurs pas, soutenez leur foiblesse,
Dans leurs esprits versez votre richesse:
Daignez enfin dans les terrestres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres dieux.
Ils trouveront en vous leur bien solide:
Nul dieu ne manque où Minerve réside.
Il dit. Minerve, attentive à sa voix,
Sans répliquer se soumet à ses loix,
Vient sur la terre; & cherchant un azile
Où ses clartés puissent la rendre utile
Au bien commun de tous ses habitans,
Choisit la cour de ces rois éclatans,

Race des dieux que le Ciel par sa grace
Voulut choisir pour régner en sa place.
Dans ces conseils dont les directions
Font le destin de tant de nations,
Elle s'avance ; & cherchant à leur luire,
Je viens, dit-elle, ici-bas vous instruire
A rendre heureux tous les peuples divers,
Qui sous vos loix rempliſſent l'univers.
Vous apprendrez sous mes ordres suprêmes
A les régir, à vous régir vous-mêmes.
Je suis Minerve : écoutez mes leçons.
Quoi ? vous fuyez, & mépriſez mes sons ?
Ah ! je le vois, la politique injuste
A déja pris chez vous ma place auguste.
Hélas ! mortels, je pleure votre sort.
L'autorité n'est point de mon ressort,
Et je ne puis de mes célestes flames
Malgré vous-même illuminer vos ames.
Allons chercher au séjour de Thémis
D'autres mortels plus doux & plus soumis.
Mais juste Ciel ! Quelle Gorgone horrible
Tient son empire en cet antre terrible ?
C'est la chicane. Autour d'elle assemblés,
De sa fureur cent ministres zélés
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience,
Doux sans douceur, justes sans équité,
Et scélérats avec intégrité.
Fuyez, déesse, un gouffre si profane,
De l'injustice abominable organe.
Votre sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas.
Chez les humains cherchez d'autres aziles ;
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquiles,
Allez trouver ces sages épurés,
De vos rayons par l'étude éclairés,

Qui

Qui dans le sein de la Philosophie
A vous chercher ont consumé leur vie :
Mortels divins, qui n'aspirant qu'à vous,
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court ; mais, ô soin inutile !
De ses vapeurs, la Chimére subtile
Reine absolue avoit déja surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris,
Qui sur la foi de leurs foibles systèmes,
Connoissant tout, sans se connoître eux-mêmes,
Cherchent hors d'eux, privés des vrais secours,
La vérité qui les fuira toujours.
Ainsi partout, dans les cours, dans les villes,
Ne trouvant plus que des ames serviles,
De foibles cœurs, esclaves enchantés
Des passions leurs seules déités,
L'humble Minerve au bout de sa carriére
Choisit enfin pour retraite derniére
Ces lieux divins, ces temples fortunés
A la sagesse aziles destinés,
Où chaque jour du Ciel même son pere
Portant sur eux l'auguste caractére,
De ses autels les ministres sacrés
Viennent dicter ses ordres réverés.
Mais elle y voit l'ambition perfide
Fouler aux piés la piété timide,
La piété, son unique soutien,
Sans qui vertus, sagesse, tout n'est rien.
Après ce coup, la retraite céleste
Est déformais la seule qui lui reste.
Le Ciel lui-même approuve son dessein :
Venez, ma fille, & rentrez dans mon sein,
Soyez, dit-il, ma compagne éternelle.
L'homme a trahi ma bonté paternelle,
Il a rendu mes bienfaits superflus.
Mais c'en est fait : il n'en jouira plus.

Tous les mortels ont mérité ma haine :
Et ſi jamais ma bonté ſouveraine
Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartés le précieux treſor ;
Je veux du moins que ce rayon de gloire
Ne ſoit pour lui qu'un ſecours tranſitoire ;
Et qu'il n'en ait au gré de ma bonté
Que l'uſufruit ſans la propriété.

LA VERITE'.

ALLEGORIE III.

AU pié du mont où le fils de Latône
Tient son empire, & du haut de son thrône
Dicte à ses Sœurs les savantes leçons,
Qui de leur voix régissent tous les sons,
La main du tems creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là de serpens nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuse & retirée,
Monstre ennemi des mortels & du jour;
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles & clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tout tems.
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gêle & les brule,
Et qui de-là porté dans tout son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux, & ses lévres éteintes,
Sont le séjour des soucis & des craintes.
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son ame infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.
Mais tous les maux, dont sa rage s'aigrit,
N'égalent point le mal qu'elle souffrit,

Lorſqu'au milieu des Nymphes du Parnaſſe
L'humble Vertu venant prendre ſa place,
Le front couvert des lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon.
Quoi! dans des lieux où j'ai reçu naiſſance,
Où de tout tems j'éxerce ma puiſſance,
Une étrangére, au mépris de mes droits,
Viendra régner, & m'impoſer des loix?
Ah! renonçons au titre d'immortelle,
Et périſſons, ou vengeons-nous, dit-elle.
De ſa caverne elle ſort à l'inſtant,
Et de ſanglots le cœur tout palpitant,
Devant la Fraude impie & meurtriére
Hurle en ces mots ſa dolente priére:
Ma chere ſœur, car dans ſes flancs hideux
L'obſcure nuit nous forma toutes deux,
Ton ennemie inſultant à nos haines
Va pour jamais nous charger de ſes chaînes;
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main-forte à mon foible courroux,
Par ton maintien ſi tranquile & ſi ſage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton ſourire, & par tes yeux dévots;
Enfin, ma ſœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard qui ſous ta vaſte robe
A tous les yeux ſe cache & ſe dérobe.
Du tems qui vole employons les momens;
Joins ton adreſſe à mes reſſentimens;
Et prévenons par notre heureuſe audace
Le déshonneur du coup qui nous menace.
A te ſervir je cours me préparer,
Reprend la Fraude: & ſans plus différer,
La nuit éclоſe, elle aſſemble autour d'elle
Les trahiſons, ſa légion fidelle,
Et le menſonge aux regards effrontés,
Et le déſordre aux bras enſanglantés,

Qui secondés du Silence timide,
Volent au temple où la Vertu réside.
Dans un desert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses autels,
Et des douceurs de son humble retraite
Elle vivoit contente & satisfaite.
Là pour défense & pour divinité,
Elle n'avoit que sa sécurité.
L'aimable joie à ses régles soumise,
La liberté, l'innocente franchise,
L'honneur enfin partisan du grand jour,
Faisoient eux seuls & sa garde & sa cour.
En cet état, imprudente, endormie,
Contre les traits de sa noire ennemie
Sur quel secours appuyer son espoir ?
On prévient mal ce qu'on n'a sçû prévoir.
Bientôt l'effort de la troupe infernale,
Sans nul peril, contre elle se signale.
Pour tout appui, ses compagnes en pleurs
Avec ses cris confondent leurs douleurs.
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime,
On les dissipe, on la chasse elle-même.
De son bandeau, de ses voiles sacrés
Ses oppresseurs pompeusement parés,
Chez les humains courant de place en place,
Font en tous lieux respecter leur grimace.
Mais c'est trop peu de cette seule erreur,
Pour assouvir leur maligne fureur.
De ses habits par leurs mains dépouillée,
Des leurs encore elle se voit souillée;
Et l'univers simple & peu soupçonneux
Les hait en elle, & la cherit en eux.
Ainsi partout, solitaire, bannie,
Traînant sa peine & son ignominie,
De tant de dons il ne lui reste plus
Que la constance & des vœux superflus.

Alors la Fraude encor plus enflammée
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus leger de ces oiſeaux pervers
De qui la voix afflige l'univers.
Obéi-moi : pars, vole, lui dit-elle,
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les eſprits & les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va. Devant toi marchera mon génie.
A ce diſcours, l'infâme Calomnie,
Peinte des traits de l'ingénuité,
Remplit l'oiſeau de ſon ſouffle empeſté :
Et de concert ces deux monſtres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement, le trouble, les clameurs,
Le bruit confus, les ſecrettes rumeurs,
Les faux ſoupçons, & les plaintes amères,
Du peuple ami des abſurdes chimères,
Etourdiſſant l'eſprit & la raiſon,
Lui font ſans peine avaler leur poiſon :
Et la Vertu, victime de l'envie,
Abandonnée, errante, pourſuivie,
Sans nul eſpoir à ſes malheurs permis,
Eprouve enfin qu'entre les ennemis
Que l'interêt ou la colére inſpire,
Les plus cruels ſont ceux qu'elle s'attire.
Mais à l'excès ce déſordre porté
Réveille enfin la juſte Vérité.
Du haut des cieux découvrant les cabales,
Et les forfaits de ſes ſombres rivales,
L'œil enflâmé, le dépit dans le ſein,
Elle deſcend ſon miroir à la main.
De ſes attraits l'éclatant aſſemblage
Se montre à tous ſans ombre & ſans nuage :
D'un vol leger la victoire la ſuit,
Le jour l'éclaire, & le tems la conduit.

Disparoissez, dit la vierge céleste,
Voiles trompeurs, ajustement funeste,
Dont si long-tems le crime déguisé
Trompa les yeux du vulgaire abusé.
Dans son vrai jour, de sa troupe suivie,
Laissez enfin reparoître l'envie;
Et de ce monstre impur & détesté
Ne cachez plus l'affreuse nudité.
Voici le tems, fantômes détestables,
De vous montrer sous vos traits véritables.
Dépouillez-vous de vos faux ornemens.
Et toi, reprens tes premiers vêtemens,
Humble Vertu. Tes honteux adversaires
S'offrent déja sous leurs vrais caractéres:
Pour achever d'abattre leurs soutiens,
Il en est tems, produi-toi sous les tiens.
Tous les objets veulent qu'on les compare:
A l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.
Reléve-toi. Tous ceux dont la raison
Est le vrai guide, & l'unique horison,
Par une illustre & glorieuse estime
Te vengeront de la haine du Crime.
Par eux bientôt sur sa tête fanés
Reverdiront tes lauriers fortunés;
Et tes rivaux perdant leur avantage,
N'oseront plus te prêter leur visage.
Mais de ton sort l'infaillible bonheur
Sera surtout l'inestimable honneur
D'avoir sçû plaire à ce prince adorable,
A ce héros généreux, secourable,
Le plus zélé de mes adorateurs,
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe est facile,
Noble Vertu; son cœur est ton azile.
C'est dans ce temple où la noble candeur,
La dignité, la solide grandeur,

La foi conſtante & l'équité ſuprême,
La Vérité, je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit & jour encenſent ton autel.
C'eſt-là qu'on trouve au milieu des allarmes
Une ame libre, & ſourde au bruit des armes;
Toujours active, & toujours en repos,
Et l'homme encor plus grand que le héros.
A ces couleurs tu dois le reconnoître:
Ce trait ſuffit. Le tems viendra peut-être
Où je pourrai te peindre ſes exploits,
Ses ennemis terraſſés tant de fois,
Ce long amas de palmes entaſſées
Sur les débris de cent villes forcées,
Ses grands deſtins, & ceux de tant d'Etats
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaſte barriére
Vient de s'ouvrir à ſa valeur guerriére?
Ce fier rempart du thrône des Sultans,
Qui défendu par vingt mille Titans,
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend ſon hommage au ſacré diadême
Du potentat le plus cheri des cieux
Dont l'univers ait rendu grace aux dieux.
Pour ſon ſecours cette Numance altiére
A vû l'Europe armer l'Aſie entiére.
Vain appareil d'un impuiſſant effort!
Leurs légions, victimes de la mort,
D'un ſang impur ont arroſé les herbes;
Tout meurt, ou fuit: & leurs reſtes ſuperbes
Vont annoncer au Boſphore incertain
Sa délivrance & ſon bonheur prochain.

EPIGRAMMES.

EPIGRAMME I.

CErtain Yvrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur Galénique
Fut appellé. Je trouve ici deux cas,
Fiévre adurante, & soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique,
Qu'il faut guérir la soif premiérement.
Lors le fiévreux lui dit : Maitre Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire.
Guérissez-moi ma fiévre seulement ;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

II.

CErtain Huissier étant à l'audience,
Crioit toujours : Paix-là, Messieurs, paix-là ;
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
Son teint pâlit, & sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ce ci ? Qu'est-ce là ?
Maitre Perrin ! A l'aide, il agonise !
Bessiere * vient. On le phlébotomise.
Lors ouvrant l'œil clair, comme un basilic,
Voilà, Messieurs, dit-il, sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public.

* *Fameux Chirurgien.*

III.

CE monde-ci n'eſt qu'une œuvre comique,
Où chacun fait ſes rôles différens.
Là ſur la ſcène, en habit dramatique,
Brillent prélats, miniſtres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, aſſis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en-bas la piéce eſt écoutée.
Mais nous payons, uriles ſpectateurs;
Et quand la farce eſt mal repréſentée,
Pour notre argent nous ſifflons les acteurs.

IV.

A un Pié-plat qui faiſoit courir de faux bruits contre moi.

VIl impoſteur, je vois ce qui te flate.
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes diſcours: & nouvel Eroſtrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce deſſein tu ſémes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne impoſture.
Mais dans mes Vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne ſera proféré;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illuſtrer un faquin ignoré.

V.

Contre un Voleur médisant.

LOrsque je vois ce moderne Sisyphe
Nous abboyer, je trouve qu'il fait bien.
Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
D'impertinent, que celui de vaurien.
Il est sauvé, s'il peut trouver moyen
Qu'au rang des sots Phébus l'immatricule ;
Et semble dire : Auteurs, à qui Catule
De badiner transmit l'invention,
Par charité, rendez-moi ridicule
Pour rétablir ma réputation.

VI.

A un Critique moderne.

APrès avoir bien fué pour entendre
Vos longs discours doctement superflus,
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monsieur l'Abbé, dont les tons absolus
Seroient fort bons pour un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre Aristarque:
Mais apprenez, & retenez-le bien,
Que qui fait mal, vous en êtes la marque,
Et ignorant, plus que qui ne fait rien.

VII.

ESt-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibere eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maitre.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, & réprimer les flots
De son orgueil: c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; & voilà mon héros.

VIII.

DOctes héros de la secte moderne,
Comblés d'honneurs & de gloire enfumés,
Défiez-vous du tems qui tout gouverne;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'Auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage!
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir; on vous passe ce point.
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage?
C'est le génie: & vous ne l'avez point.

IX.

GRiphon rimailleur subalterne
Vante Siphon le barbouilleur;
Et Siphon peintre de taverne
Prône Griphon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages,
Car sans Griphon & ses ouvrages
Qui jamais eût vanté Siphon?
Et sans Siphon & ses suffrages
Qui jamais eût prôné Griphon?

X.

QUand pour ravoir ſon épouſe Euridice
Le bon Orphée alla juſqu'aux enfers,
L'étonnement d'un ſi rare caprice
En fit ceſſer tous les tourmens divers.
On admira bien plus que ſes concerts
D'un tel amour la bizarre ſaillie;
Et Pluton même embarraſſé du choix,
La lui rendit pour prix de ſa folie:
Puis la retint en faveur de ſa voix.

XI.

UN maquignon de la ville du Mans
Chez ſon Evêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux Bas-Normands,
Que l'homme ſaint louoit outre meſure.
Vois-tu ces crins? Vois-tu cette encolure?
Pour chevaux Turcs on les vendit au roi.
Turcs, Monſeigneur? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils ſont Chrétiens ainſi que vous & moi.

XII.

UN magiſter, s'empreſſant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil ſe fit apoſtropher,
Dont il tomba, faiſant laide grimace.
Lors un Frater s'écria : Place, place ;
J'ai pour ce mal un baume ſouverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Meſſer Pancrace ?
Non, mon ami : je le tiens dans ma main.

XIII.

A Son portrait, certain Rimeur braillart
Dans un logis ſe faiſoit reconnoître ;
Car l'ouvrier le fit avec tel art,
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ha le voilà ! c'eſt lui, dit un vieux Reitre ;
Et rien ne manque à ce viſage-là,
Que la parole. Ami, reprit le maître,
Il n'en eſt pas plus mauvais pour cela.

XIV.

UN vieil Abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne ;
Lequel lui dit : Portez votre grief
Chez quelque sage & discrette personne.
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne.
Puis quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

XV.

AVec les gens de la cour de Minerve
Désirez-vous d'entretenir la paix ?
Louez les bons, pourtant avec réserve :
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit point, pour semblables méfaits,
En purgatoire aller chercher quittance ;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

XVI.

MOnſieur l'Abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire ſi féconde.
Vous perorez toujours, & toujours bien,
Sans qu'on vous prie, & ſans qu'on vous réponde.
Mais le malheur c'eſt que votre faconde
Nous apprend tout, & n'apprend rien de nous.
Je veux mourir, ſi pour tout l'or du monde
Je voudrois être auſſi ſavant que vous.

XVII.

ENtre Racine & l'aîné des Corneilles,
Les Chryſogons ſe font modérateurs.
L'un à leur gré paſſe les ſept merveilles:
L'autre ne plaît qu'aux Verſificateurs.
Or maintenant veillez, graves Auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme Corſaires,
Pour mériter de pareils protecteurs,
Ou pour trouver de pareils adverſaires.

XVIII.

Sur une Ode composée par un misérable Poëte satyrique, à la louange de M. de Catinat.

O Catinat, quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi ?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras, ainsi que je prevoi,
Par cet écrit. Et n'y sais, à vrai dire,
Reméde aucun : sinon que contre toi
Le même Auteur écrive une satire.

XIX.

Sur le Dialogue de Platon, intitulé le Banquet.

Lorsqu'à Pluton le messager Mercure
Eut apporté le Banquet de Platon,
Il fit venir le maître d'Epicure,
Et lui dit : Tien, li-moi ce rogaton.
Lors Démocrite, abusé par le ton,
Lut cet écrit, le croyant d'un Sophiste.
Qui fut penaut ? Ce fut le bon Pluton :
Car son rieur devint panégyriste.

XX.

*A Mr. ****

AMi, croi-moi, cache bien à la Cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître :
C'eſt le moyen d'y devenir un jour
Puiſſant ſeigneur, & favori peut-être.
Et favori ? Qu'eſt-ce là ? C'eſt un être,
Qui ne connoit rien de froid ni de chaud ;
Et qui ſe rend précieux à ſon maître
Par ce qu'il coute, & non par ce qu'il vaut.

XXI.

A Pradon, qui avoit fait une Satyre pleine d'inveſtives contre M. Deſpreaux.

AU nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courroux,
Qui contre Deſpréaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné, me direz-vous :
Je veux le diffamer chez les races futures.
Hé croyez-moi, reſtez en paix.
En vain tenteriez-vous de ternir ſa mémoire ;
Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire,
Et le grand Scipion * ſera toujours mauvais.

* *Tragédie de Pradon.*

XXII.

*Sur les Tragédies du Sieur ****

CAchez-vous, Lycophrons antiques & modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ſes cavernes,
Pour ſervir de modéle au ſtyle bourſouffié.
Retirez-vous, Ronſard, Baif, Garnier, la Serre;
Et reſpectez les vers d'un Rimeur plus enflé,
Que Rampale, Brebeuf, Boyer, ni Longepierre.

POESIES DIVERSES.

SONNET

A un Bel-esprit, grand parleur.

MOnsieur l'Auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavart.
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore.
Mais les ennuyeux tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espéce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
Passe encor, ce n'est pas merveilles:
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouie,
D'un homme d'esprit qui m'ennuie!
J'aimerois cent fois mieux un sot.

SONNET.

Laiſſons la raiſon & la rime
Aux mécaniques écrivains.
Faiſons-nous un nouveau ſublime,
Inconnu des autres humains.

Intéreſſons dans notre eſtime
Quelques eſprits legers & vains,
Dont la voix & l'éxemple anime
Les ſots à nous battre des mains.

Par-là croiſſant en renommée,
Chez la poſtérité charmée
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien. Voilà la bonne route.
Vos noms y parviendront ſans doute:
Mais vos Vers n'y parviendront pas.

LETTRE

EN VERS,

A M. DE LA FOSSE,

célébre Poëte Tragique,

Ecrite de Rouen, où l'Auteur attendoit un vaisseau pour passer en Angleterre.

DEpuis que nous primes congé
Du réduit assez mal rangé,
Où votre Muse Pythonisse
Evoque les ombres d'Ulisse,
De Thésée & de Manlius,
Comme l'Auteur d'Héraclius
Faisoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue & de Curiace:
J'ai quatre mauvais jours passé,
Sans, je vous jure, avoir pensé,
(Dussiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien,
Que je terminai par vous dire,
Que j'aurois soin de vous écrire.
Je vous écris donc. Et voici
De mon voyage un racourci.

L'aube avoit bruni les étoiles,
Et la nuit replioit ses voiles,
Lorsque je quittai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.

Un carosse sexagenaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Attelé de six chevaux blancs,
Dont les côtes à travers flancs
A supputer peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles,
Et le Carême entiérement.
J'entre, & dans le même moment,
Je vois arriver en deux bandes,
Trois Normands & quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler destiné.
On s'assemble, chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déja les pavés sont broyés.
Les fouets hâtifs sont déployés,
Qui de cent diverses maniéres
Donnent à l'air les étriviéres.
Un jeune esprit aérien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le rable,
Qui lui fit faire un cri de diable.
Car si vous n'en êtes instruit,
Le son qu'un coup de fouet produit,
N'en déplaise aux doctes pancartes
Et des Rohauts & des Descartes,
Vient beaucoup moins de l'air froissé,
Que de quelque Sylphe fessé,
Qui des humains cherchant l'approche,
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.
Nos coursiers, ce bruit entendu,
Connoissant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie.
Ils tirent. Nous les excitons.
Le cocher jure. Nous partons.

Nous

Nous poursuivions notre avanture,
Lorsque l'infernale voiture,
Après environ trente pas,
Nous renversa de haut en bas.
Horrible fut la culebute.
Mais voici le pis de la chute :
Les chevaux, malgré le cocher,
S'obstinent à vouloir marcher.
En vain le moderne Hippolyte
S'oppose à leur fougue subite :
Sans doute, *en ce désordre affreux,*
Un dieu pressoit leurs flancs poudreux.
A la fin leur fureur s'arrête,
Et moi, non sans bosse à la tête,
Avec quelque secours d'autrui
Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique,
Je mettrai fin à ma chronique ;
Et de peur de vous ennuyer,
Je supprime un volume entier
D'avantures longues à dire,
Et plus longues encore à lire.
Vous saurez seulement, qu'enfin
J'arrivai Dimanche matin
A Rouen, séjour du Sophisme,
Accompagné d'un rhumatisme,
Qui me tient tout le dos perclus,
Et me rend les bras superflus.
En ce fâcheux état, beau Sire,
Je ne laisse de vous écrire :
Et me crois de tous maux guéri,
Au moment que je vous écris.
Car en nul endroit du royaume
Il n'est cataplasme ni baume,
Qui pût me faire autant de bien
Que cette espéce d'entretien.

RONDEAU.

EN manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau, comme Deyopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phébus voyant sa mine constipée,
Dit: Quelle est donc cette Muse éclopée,
Qui vient chez nous racler du violon
En manteau court?

C'est, dit Thalie, à son rouge trompée,
Apparemment quelque jeune Napée,
Qui court en masque au bas de ce vallon.
Vous vous moquez, lui répond Apollon,
C'est tout au plus une vieille poupée
En manteau court.

FABLE D'ESOPE.

LE malheur vainement à la mort nous dispose.
On la brave de loin; de près, c'est autre chose.
Un pauvre Bucheron de peine atténué,
Chargé d'ans & d'ennuis, de forces dénué,
Jettant bas son fardeau, maudissoit ses souffrances,
Et mettoit dans la mort toutes ses espérances.
Il l'appelle: elle vient. Que veux-tu, villageois?
Ah, dit-il, vien m'aider à recharger mon bois.

VAUDEVILLE.

LE traducteur Dandiniére
Tous les matins
Va voir dans leur cimetiére
Grecs & Latins,
Pour leur rendre ſes reſpects.
Vivent les Grecs!

Si le ſtyle Bucolique
L'a dénigré,
Il veut par le Dramatique
Etre tiré
Du rang des Auteurs abjects.
Vivent les Grecs!

Vormes lui fait ſes recrues
D'admirateurs.
Il va criant par les rues :
Chers auditeurs,
Voilà des Vers bien corrects.
Vivent les Grecs!

Il a fait un coup de maître
Des plus heureux :
Car pour les faire paraître
Forts & nerveux,
Il les a fait durs & ſecs.
Vivent les Grecs!

L'Auteur lui-même proteſte
Qu'ils ſont charmans.
Et comme il eſt fort modeſte,
Ses jugemens

RONDEAU.

EN manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau, comme Deyopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phébus voyant sa mine constipée,
Dit: Quelle est donc cette Muse éclopée,
Qui vient chez nous racler du violon
En manteau court?

C'est, dit Thalie, à son rouge trompée,
Apparemment quelque jeune Napée,
Qui court en masque au bas de ce vallon.
Vous vous moquez, lui répond Apollon,
C'est tout au plus une vieille poupée
En manteau court.

FABLE D'ESOPE.

LE malheur vainement à la mort nous dispose.
On la brave de loin; de près, c'est autre chose.
Un pauvre Bucheron de peine atténué,
Chargé d'ans & d'ennuis, de forces dénué,
Jettant bas son fardeau, maudissoit ses souffrances,
Et mettoit dans la mort toutes ses espérances.
Il l'appelle: elle vient. Que veux-tu, vilageois?
Ah, dit-il, vien m'aider à recharger mon bois.

VAUDEVILLE.

LE traducteur Dandiniére
Tous les matins
Va voir dans leur cimetiére
Grecs & Latins,
Pour leur rendre ſes reſpects.
Vivent les Grecs !

Si le ſtyle Bucolique
L'a dénigré,
Il veut par le Dramatique
Etre tiré
Du rang des Auteurs abjects.
Vivent les Grecs !

Vermes lui fait ſes recrues
D'admirateurs.
Il va criant par les rues :
Chers auditeurs,
Voilà des Vers bien corrects.
Vivent les Grecs !

Il a fait un coup de maître
Des plus heureux :
Car pour les faire paraître
Forts & nerveux,
Il les a fait durs & ſecs.
Vivent les Grecs !

L'Auteur lui-même proteſte
Qu'ils ſont charmans.
Et comme il eſt fort modeſte,
Ses jugemens

Ne sauroient être suspects.
Vivent les Grecs !

Ecrivains du bas étage,
Venez en bref,
Pour faire devant l'image
De votre chef
Cinq ou six Salamalecs.
Vivent les Grecs !

EPITAPHE.

SOus ce tombeau git un pauvre Ecuyer,
Qui tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vint essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé.

AUTRE EPITAPHE.

CI git l'Auteur d'un gros livre,
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

BILLET

A M. DUCHE',

Qui m'avoit envoyé des Vers qu'il avoit faits étant malade.

Est-ce la fiévre, est-ce Apollon,
Qui t'inspire ces sons attiques,
Dignes d'être écoutés sur le sacré vallon?
Non, ce ne sont point-là les songes fantastiques
Qu'enfante en ses vapeurs un cerveau déreglé,
De spectres, de lutins, & de monstres troublé.
Mais cependant, ami, quelle peur enfantine
Te fait désapprouver cette écorce divine,
Dont l'Atlantique bord fit présent aux humains?
Quoi, toujours résister aux dons de la nature?
Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains;
Et de tes maux par choix te rendre la pâture?
Prens-y garde, croi-moi, le peril est pressant.
La fiévre est comme un loup cruel & ravissant,
Qui vers les antres sourds traine un agneau timide,
Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
Devance le berger & le dogue intrépide
Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.
Bientôt le ravisseur tout palpitant de joie,
Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.
Préviens un sort si triste, & par de prompts efforts,
Résous-toi de chasser cette humeur létargique,
Qui peut-être pourroit par quelque fin tragique,
Que sai-je? dévorer & l'esprit & le corps.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de M. DESPREAUX.

LA vérité par lui démasqua l'artifice :
Le faux dans ses écrits partout fut combattu :
Mais toujours au mérite il sut rendre justice ;
Et ses Vers furent moins la satyre du vice,
Que l'éloge de la vertu.

VERS

Envoyés à M. l'ABBE' DE CHAULIEU,

Pour servir de réponse à une lettre, dans laquelle il m'exhortoit à ne point sacrifier la Philosophie aux Finances.

PAr tes conseils & ton éxemple
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté.
Cher Abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du temple,
De raison & de fermeté
J'ai fait une moisson trop ample,
Pour être jamais infecté
D'une sordide avidité.
Quelle honte, bon Dieu! Quel scandale au Parnasse,

De voir l'un de ſes Candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte ou dreſſer des états !
J'ai vû, diroit Marot, en faiſant la grimace,
J'ai vû l'élève de Clio,
Sedentem in telonio.
Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et d'un produit au denier quatre
Diſcourir mieux qu'Amonio.
Dure, dure plutôt l'honorable indigence,
Dont j'ai ſi long-tems eſſayé.
Je ſai quel eſt le prix d'une honnête abondance,
Que ſuit la joie & l'innocence ;
Et qu'un Philoſophe étayé
D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de ſapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un ſage à pié,
Content de ſon indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une ſervile opulence,
Qui ſacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au ſoin d'augmenter ſa finance,
Eſt lui-même ſacrifié
A des biens, dont jamais il n'a la jouiſſance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes ſoins,
Cher Abbé, ne crain pas que je me timpaniſe
Par l'odieuſe convoitiſe
D'un bien plus grand que mes beſoins.
Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps ſain, un eſprit joyeux,
Et quelque proſe mélangée
De Vers badins ou ſérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des dieux.

C'eſt par ces maximes, qu'ignore
Tout riche, Juif, Arabe ou More,
Que j'ai ſçû plaire des long-tems
A des protecteurs que j'honore :
Et c'eſt ainſi que je prétens
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'eſt dans ce bon eſprit Gaulois,
Que le gentil maitre François
Appelle Pantagruéliſme,
Qu'à Neuilli La Fare & Sonnin
Puiſent cet enjoûment benin
Qui compoſe leur Atticiſme.
Abbé, c'eſt-là le catéchiſme
Que les Muſes m'ont enſeigné :
Et voilà le vrai Quiétiſme
Que Rome n'a point condamné.

IDYLLE

Pour les Demoiſelles de Saint-Cyr.

FUyez loin de ces lieux, profanes voluptés.
Malheureux à jamais ceux que vous ſoumettez
A votre funeſte puiſſance !
Ne nous étalez point vos charmes dangereux.
Ce ſéjour eſt l'azyle heureux
Du repos & de l'innocence.

Ici les frivoles deſirs
Ne mêlent point à nos plaiſirs
L'impatience & la triſteſſe.
Nous ne redoutons point l'ennui :
Et chaque jour voit avec lui
Réſuſciter notre allégreſſe.

Quelle main nous a fait ces jours délicieux ?

Quelle divinité nous raſſemble auprès d'elle ?

J'en reconnois les rayons glorieux.

Tout eſt ici guidé par cet aſtre fidelle.

C'eſt la vertu qui ſe montre à nos yeux,
Sous les traits d'une humble mortelle.

D'un ſeul de ſes regards elle embellit ces lieux.

Sa bonté chaque jour pour nous ſe renouvelle.

Célébrons à jamais ses bienfaits précieux.

Peut-on lui refuser une amour éternelle ?

Chantons. C'est la vertu qui se montre à nos yeux,
Sous les traits d'une humble mortelle.

L'astre du jour sortant de l'onde,
Répand également sa lumière féconde
Sur les palais des rois & les toits des bergers.
Telle du sein brillant d'une Cour qu'elle éclaire,
Elle vient tous les jours dans ce lieu solitaire
Eclairer nos humbles vergers.

Elle soutient notre jeunesse,
Dans les routes de la sagesse
Nos pas sont par elle affermis.
Des vices enchanteurs elle confond l'adresse;
Et son exemple instruit notre foiblesse
A triompher de leurs traits ennemis.

Sans elle, quelle main eût conduit notre enfance ?
Nous serions des troupeaux sans guide & sans défence
Au milieu des loups furieux.

Le monde eût infecté notre foible innocence
De son venin contagieux.

Peut-être qu'aujourd'hui le mensonge odieux,
L'orgueil ou l'aveugle licence,
De notre pureté seroient victorieux.

O vertu, de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours,
Conduisez-nous sans cesse,
Protégez-nous toujours.

Faſſe le juſte Ciel qu'avec des traits de flame
Dans tous les cœurs votre nom ſoit écrit !
Puiſſent tous les mortels vous cherir dans leur ame,
Autant que le Ciel vous cherit !

Qu'à jamais le ſouverain Etre
Vous faſſe un deſtin glorieux !
Et puiſſe le ſoleil à nos yeux diſparaître,
Avant que vous ceſſiez de paroître à nos yeux !

Nous béniſſons votre préſence.

Nous chériſſons votre aſſiſtance.

Sans vous, nos plus beaux jours ſeroient de triſtes nuits.

Vous changez en plaiſirs nos plus mortels ennuis.

O vertu, de qui la tendreſſe
Prend ſoin du bonheur de nos jours,
Conduiſez-nous ſans ceſſe,
Protégez-nous toujours.

FIN.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE RECUEIL.

ODES DU LIVRE I.

I. *Caractére de l'homme juste.* page 1
II. *Mouvemens d'une ame qui s'éleve à la connoissance de Dieu, &c.* 3
III. *Sur l'aveuglement des hommes du siécle.* 6
IV. *Sur les dispositions à la Priére.* 8
V. *Contre les hypocrites.* 11
VI. *Idée de la veritable grandeur des Rois.* 14
VII. *Inquiétudes de l'ame sur les voies de la Providence.* 18
VIII. *Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu éxige des hommes.* 21
IX. *Que rien ne peut troubler la tranquilité de ceux qui s'assurent en Dieu.* 24
X. *Que la justice divine est présente à toutes nos actions.* 27
XI. *Misére des Réprouvés. Félicité des Elûs.* 30
XII. *Contre les Calomniateurs.* 32
XIII. *Image du bonheur temporel des méchans.* 34

TABLE.

XIV. *Foibleſſe des hommes. Grandeur de Dieu.* 37
XV. *Pour une perſonne convaleſcente.* 39
EPODE *tirée des Livres de Salomon.* 42
CANTIQUE *tiré du Pſeaume XLVII.* 53

ODES DU LIVRE II.

I. *SUr la naiſſance de Monſeigneur le Duc* DE BRETAGNE. 55
II. *A M. l'Abbé* COURTIN. 60
III. *A M.* ROUILLE' DU COUDRAY. 64
IV. *A M.* D'USSE'. 66
V. *A M.* DUCHE'. 69
VI. *A la Fortune.* 71
VII. *A M. l'Abbé* DE CHAULIEU. 76
VIII. *A M. le Marquis* DE LA FARE. 78
IX. *Sur la mort de S. A. S. Monſeigneur le Prince* DE CONTI. 83
X. *A Philomèle.* 88
XI. *Pour Madame de *** ſur le gain d'un Procès.* 89

ODES DU LIVRE III.

I. *A M. le Comte* DU LUC. 93
II. *A S. A. S. Monſeigneur le Prince* EUGENE DE SAVOYE. 100
III. *A M. le Comte* DE BONNEVAL. 107
IV. *Aux Suiſſes, durant leur guerre civile en 1712.* 112
V. *Aux Princes Chrétiens, ſur l'armement des Turcs, en 1715.* 113
VI. *A* MALHERBE, *contre les détracteurs de l'antiquité.* 118

VII. *A S. E. Monsieur le Comte* DE SINZINDORF. 124
VIII. *Pour S. A. Monseigneur le Prince* DE VENDÔME, *sur son retour de l'Isle de Malthe.* 129
IX. *A S. E. Monsieur* GRIMANI, *sur le départ des Troupes Impériales en Hongrie.* 135
X. *Sur la Bataille de Petervaradein.* 137

ODES DU LIVRE IV.

I. *A S. A. S. Monseigneur le Prince* EUGENE DE SAVOYE, *après la paix de Parassovits.* 143
II. *A l'Impératrice* AMELIE. 149
III. *Au Roi de la Grande-Bretagne.* 155
IV. *Au Roi de Pologne.* 160
V. *A M. le Comte* DE LANNOY, *sur une maladie de l'Auteur.* 166
VI. *A la Paix.* 173

EPITRES.

I. *AUx Muses.* 177
II. *A Clement* MAROT. 190
III. *A M. le Comte* **. 199
IV. *A M. le Comte* DU LUC. 202
V. *A M. le Baron* DE BRETEUIL. 214

ALLEGORIES.

I. *LA Morosophie.* 225
II. *Minerve.* 235
III. *La Vérité.* 243

EPIGRAMMES.

I. *Sur un Yvrogne.* 249
II. *Sur un Huissier.* 249
III. *Sur le Monde.* 250
IV. *Sur les faux bruits qu'on faisoit courir contre l'Auteur.* 250
V. *Contre un Voleur médisant.* 251
VI. *A un Critique moderne.* 252
VII. *Que la victoire sur ses passions fait le vrai héros.* 252
VIII. *Sur certains Auteurs modernes.* 253
IX. *Sur Griphon & Siphon.* 253
X. *Sur Orphée & Euridice.* 254
XI. *Sur un Maquignon de la ville du Mans.* 254
XII. *Sur un accident arrivé à un Magister de village.* 255
XIII. *Sur le portrait d'un certain Rimeur.* 255
XIV. *Sur la consultation faite par un Abbé à un Juge Gascon.* 256
XV. *Moyens d'entretenir la paix avec tout le monde.* 256
XVI. *Sur la fausse éloquence.* 257
XVII. *Sur Racine & Corneille.* 257
XVIII. *Sur une Ode d'un Poëte satyrique, à la louange de M.* DE CATINAT. 258
XIX. *Sur le Dialogue de Platon, intitulé* le Banquet. 258
XX. *A Monsieur* *** 259
XXI. *A* PRADON, *sur sa Satyre pleine d'invectives contre M. Despreaux.* 259
XXII. *Sur les Tragédies du Sieur* *** 260

POESIES DIVERSES.

SONNET *à un Bel-esprit, grand parleur.* 261
Autre SONNET. 262
LETTRE *en vers à M.* DE LA FOSSE. 263
FABLE. *Le Rossignol & la Grenouille.* 267
RONDEAU, *sur un Abbé.* 268
FABLE *d'Esope.* 268
VAUDEVILLE. 269
EPITAPHE. 270
Autre EPITAPHE. 270
Billet à M. DUCHE'. 271
VERS *pour mettre au bas du portrait de M.* DESPREAUX. 272
VERS *envoyés à M. l'Abbé* DE CHAULIEU. 272
IDYLLE *pour les Demoiselles de Saint-Cyr.* 275

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Choix de Poësies morales & chrétiennes, depuis Malherbe jusques aux Poëtes de nos jours.* A Paris, le 15. Août 1738.

DE MONCRIF.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Sieur LE FORT DE LA MORINIERE Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *plusieurs Poésies diverses du Président Maynard, choix de Poésies morales & chrétiennes depuis Malherbe*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contresecl des Présentes : A ces causes, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter partout notre Roiaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage

sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, & Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le douzième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent trente-huit, & de notre régne le vingt-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 108. fol. 96. conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 26. Septembre 1738.

Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

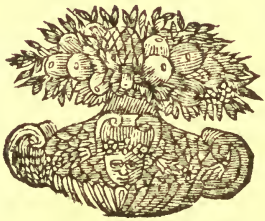
J'ai cedé à Monsieur Briasson le présent Privilége, suivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 24. Mars 1740.

LE FORT DE LA MORINIERE.

Registré sur le Registre X. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 338. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris, le 1. Avril 1740.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

EPITRES
NOUVELLES
DE
M. ROUSSEAU.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. XLI.

EPITRES

NOUVELLES

DE

M. DORAT.

EPITRE VI.

AU R. P. BRUMOY,

Auteur du Théatre des Grecs.

Oui, cher Brumoy, ton immortel Ouvrage
Va désormais dissiper le nuage,
Où parmi nous le Théatre avili,
Depuis trente ans semble être enseveli;
Et l'éclairant de ta noble lumiére,
Lui rendre enfin sa dignité premiére.
De ses débris zélé restaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi seul as sçû dans ta pénible course
De ses beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce Dédale oblique & tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie
Aux seuls auteurs du Cid & d'Athalie;
Mais après eux, hélas! abandonné
Au goût pervers d'un siécle efféminé,
Qui ne prenant pour conseil & pour guide
Que les leçons de Tibulle & d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'Auteurs glacés, qui séduits par la mode,
N'exposent plus à nos yeux fatigués
Que des romans en vers dialogués;

Et d'un fatras de rimes accolées
Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir par d'immuables loix
Borner tout l'art du théatre François
A commenter dans leurs scènes dolentes
Du doux Quinaut les Pandectes galantes.
Mais de ce style éflanqué, sans vigueur,
J'aime encor mieux l'insipide langueur,
Que l'emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent & vuides de raison,
Dont le concours discordant & barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare,
Et qui par force & sans choix enrollés
Hurlent d'effroi de se voir accouplés.
Ce n'est pourtant que sur ces balivernes
Qu'un fol essain d'Euripides modernes,
Creux au dedans, boursouflés au dehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,
D'importuner de sa voix imbécile
Et le théatre, & la cour, & la ville.
Quoi ? diras-tu, ce privilége exquis
D'un vœu commun leur seroit-il acquis ?
Le goût public auroit-il par mégarde
Reçu sa loi du leur ? Dieu nous en garde !
Il est encor des juges éclairés,
Des esprits sains, & des yeux épurés,
Pour discerner par un choix équitable
L'or de billon d'avec l'or véritable :
N'en doutons point ; mais à parler sans fard,
Leur petit nombre extrait & mis à part,
Que reste-t'il ? qu'un tas de vains Critiques,
D'esprits legers, de cerveaux fantastiques,
Du faux mérite orateurs dominans,
Fades loueurs, censeurs impertinens,

Comptant pour rien juſteſſe, ordre, harmonie,
Et confondant ſous le nom de génie
Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout ſentiment abſtrait, ſophiſtiqué,
Toute morale inſipide & glacée,
Toute ſubtile & frivole penſée;
Du ſens commun déclarés ennemis,
Et de l'eſprit adorateurs ſoumis:
Car c'eſt l'eſprit qui ſurtout enſorcelle
Nos raiſonneurs à petite cervelle,
Linx dans le rien, taupes dans le réel;
Dont l'œil aigu, perçant, ſurnaturel,
Voyant à plein mille taches pour une
Dans le ſoleil, n'en voit point dans la lune.
Voilà quel eſt le tribunal prudent
De nos prévôts du Pinde. Cependant
Si devant eux commençant ſa carriére,
D'un jeune Auteur la Muſe avanturiére
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès,
Et peut enfin par un heureux ſuccès
Dans les rayons de ces grands météores
Faire briller ſes débiles phoſphores,
Dieu ſait l'orgueil où promt à ſe flatter
Notre étourdi va ſe précipiter.
C'étoit d'abord un aſpirant timide,
C'eſt maintenant un docteur intrépide:
Et non content d'inonder tout Paris
D'un océan de perfides écrits,
Et d'étouffer ſes Libraires crédules
Sous des monceaux de papiers ridicules,
Tels qu'on pourroit, ſi la Cour des neuf Sœurs
Pour la police avoit ſes aſſeſſeurs,
Ses Sanhédrins & ſes Aréopages,
Le brûler vif dans ſes propres ouvrages;
En ſes accès je ne vous réponds pas
Qu'ayant déja mis le bon ſens à bas,

Il n'entreprenne avec la même audace
De renverser tout l'ordre du Parnasse,
Et que la Rime attaquée en son fort
De la Raison n'éprouve aussi le sort.
Et pourquoi non ? n'a-t'il pas ses Alcides ?
Et sans compter tant d'illustres stupides,
Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans,
Et tant d'Abbés doctement ignorans;
Pour s'épauler d'un garant moins indigne,
Ne peut-il pas citer l'éxemple insigne
D'un nourrisson du Parnasse avoué,
Qui quelquefois dans son style enjoué
Sçut accorder, quoiqu'avec retenue,
Quelque licence à sa Muse ingénue ?
Oui, j'en conviens : mais pour t'humilier,
Apprens de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de deux jours :
Que la licence, humble, abjecte & soumise,
Au rang des loix ne sauroit être admise :
Qu'un sage Auteur qui veut se faire un nom
Peut en user ; mais en abuser, non ;
Et que jamais, quelque appui qu'on lui prête,
Mauvais rimeur n'a fait un bon Poëte.
Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,
De quelque régle étendu le lien ;
Pour abolir toute loi prononcée,
En est-ce assez de l'avoir transgressée ?
Et puis d'ailleurs, par où t'es-tu flatté
Qu'en l'imitant par son mauvais côté,
Tu tireras de ta chétive Muse
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?
Trouveras-tu, raisonnons de sang froid,
Dans les tiroirs de ton génie étroit

Ces grands pinceaux dont ſa main toujours ſûre
Peignit ſi bien les traits de la nature ?
Sauras-tu, dis-je, ayant bien conſulté
Son coloris & ſa naïveté,
Dans tes tableaux, ſous cent nouvelles faces,
Nous préſenter toujours les mêmes graces,
Et comme lui par cet art enchanteur
Trouver la clé de l'ame du lecteur ?
Bon, dira-t'il ! le plaiſant paralelle !
Le bel emploi pour ma lyre immortelle !
Outre qu'il eſt d'un maître tel que moi
De ne connoître autre guide que ſoi,
De s'éloigner des routes anciennes,
Et de n'avoir de régles que les ſiennes,
J'ai pris un vol qui m'éleve au deſſus
De la nature & des communs abus ;
Et le bon ſens, la juſteſſe & la rime
Dégraderoient mon tragique ſublime.
Si ce n'eſt-là ſa réponſe, du moins
C'eſt ſa penſée ; & j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis où ſa Muſe hydropique
Nous dévelope en ſtyle magnifique
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf,
Enguenillé des rimes du Pont-Neuf.
Déja tout fier de ſon propre ſuffrage,
En plein théatre étalant ſon plumage,
Il ſe panade, & voit le ciel ouvert
Dans ſon azur au grand jour découvert.
Et par hazard ſi quelque aſtre propice
Vient s'en mêler, & fait entrer en lice,
Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
Quelque veau d'or par Plutus illuſtré,
Ou quelque Fée autrefois Sœur profeſſe
Dans Amathonte, aujourd'hui Mere Abbeſſe ;
Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire ſoufflet

Dans les fourneaux d'une tête échauffée
Fatuité sur sottise greffée.
Ouvrez les yeux, ignorans sectateurs
De mes grossiers & vils compétiteurs.
Ils tirent tous leur lumière débile
Des vains secours d'une étude stérile :
Pour moi, l'éclat dont je brille aujourd'hui
Vient de moi seul ; je ne tiens rien d'autrui.
Mon Apollon ne régle point sa note
Sur le clavier d'Horace & d'Aristote.
Sophocle, Eschile, Homere ni Platon
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non.
On le voit bien : mais ce qu'on voit encore,
C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore ;
Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit,
Qui disparoit dès que le soleil luit ;
Et qu'un seul jour détruisant vos chimères,
Détruit aussi vos lauriers éphémères.
Car si jamais, de ses erreurs absous,
L'œil du public vient à s'ouvrir sur vous ;
Tel dont jadis les faveurs obtenues
Par vanité vous portoient jusqu'aux nues,
Par vanité mettra tous ses ébats
A vous coeffer du bonnet de Midas,
Et devant lui votre gloire ternie
Ne sera plus qu'un objet d'ironie.
Voilà le sort & le fatal écueil
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil
De tous ces nains, petits géans précoces,
Que leurs flatteurs érigent en colosses,
Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer
Dans le néant dont on les sçut tirer.
Dans le néant ? dira quelqu'un peut-être :
Pourquoi vouloir anéantir leur être ?
Lorsqu'un Auteur, du public abjuré,
Voit contre lui tout bon vent déclaré,

Il peut, ailleurs dirigeant sa bousſole,
Tenter encor le caprice d'Eole,
Dans la Tribune achalander son art,
De la Queſture arborer l'étendart;
Ou chez un Grand par qui tout ſe gouverne,
Briguer le rang d'Important ſubalterne.
Oui-da. Je ſai qu'un mérite commun
Par cent moyens, ſi ce n'eſt aſſez d'un,
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.
Je ſai de plus que le même génie
Qui dans un art ſçut nous faire exceller,
Peut dans tout autre encor nous ſignaler.
Mais une fois que la fureur d'écrire
A par malheur établi ſon empire
Dans le cerveau d'un Rimeur aveuglé,
Vuide de ſens, & de ſoi-même enflé;
C'eſt une gale, un ulcére tenace,
Qui de ſon ſang corrompt toute la maſſe,
Endort ſon ame, & lui rend ennuyeux
Tout éxercice honnête & ſérieux.
Jouet oiſif de ſon talent futile,
N'en attendez rien de bon & d'utile;
Séduit ſurtout, & gâté chaque jour
Par l'amidon des parfumeurs de Cour.
Car c'eſt vous ſeuls, excuſez ma franchiſe,
Meſſieurs les Grands, par qui s'immortaliſe
Dans ſon eſprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ſes vers.
A votre rang meſurant vos louanges,
Il croit parler la langue des Archanges;
Ce don céleſte eſt un ſacré dépôt
Dont il doit compte au public. Et bientôt
Nous l'allons voir au ſommet du Parnaſſe
A chaque Auteur diſtribuant ſa place,
Dicter de-là ſes dogmes étourdis,
Et faire en loi paſſer tous ſes édits,

Omologués selon sa fantaisie
Au tribunal de votre courtoisie.
Car pour le peu que quelque trait saillant,
Quelque antithèse ou quelque mot brillant,
D'un vain éclair de lumiére imprévûe
Vienne éblouir votre débile vûe,
C'en est assez; tout le reste va bien.
Le mot fait tout, la chose ne fait rien.
C'est un oracle, un héros, un modéle.
Modéle soit; mais le public rebéle
Examinant votre petit héros
Sur son mérite & non sur vos grands mots,
Dévoile enfin tout son charlatanisme;
Et ce public, fléau du pédantisme,
N'épargne pas, quand l'écrit est jugé,
Le protecteur plus que le protégé.
Il vous apprend qu'un ignorant suffrage
N'est pas moins sot qu'un ignorant ouvrage:
Que les grands airs & le ton emphasé
Au sens commun n'ont jamais imposé:
Qu'un courtisan, qu'un magistrat habile,
Qu'un guerrier même, un Hector, un Achile,
En fait de goût n'est pas plus compétant
Qu'en fait de guerre un Auteur éclatant:
Mais que l'orgueil qu'un mérite suprême
Peut excuser, devient la fadeur même
Dans le babil d'un petit triolet
De marmousets, pédans à poil folet,
Qui sans savoir, sans régles, sans principes,
Du bel esprit se font les prototypes,
Tranchent surtout, & veulent à tout prix
Nous enseigner ce qu'ils n'ont point appris.
C'est la leçon que vous fait la critique.
Et pour vous faire un tableau dramatique
Des contretems & du sort déplaisant
A quoi s'expose un esprit suffisant,

Qui soutenu du vent de sa chimére,
Tour s'élever fort de son atmosphére,
Je finirai ce propos ingénu
Par le recit d'un conte assez connu,
Qu'au bon vieux tems d'un crayon moins profane
Maitre Louis mit en rime Toscane.
Un Noble fut dans Venise estimé,
Qui Général de l'Etat proclamé,
Abandonnant & gondole & chaloupe,
En terre ferme alla joindre sa troupe,
Et fiérement sur un cheval Danois
Se fit grimper pour la premiére fois.
A peine assis sur le coursier sublime,
Des éperons coup sur coup il s'escrime;
Puis le voyant saillir un peu trop fort,
Retire à lui la bride avec effort.
Dans ce conflit, sans ralentir son zèle,
Notre Ecuyer voltigeoit sur la selle,
Faisant servir à ses vœux incertains
Tantôt la botte, & tantôt les deux mains.
Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
Qui saccadé par la bride fatale
Se sent encor diffamer les côtés
Par deux talons de pointes ergotés,
Las de porter un si rude Alexandre,
Et ne sachant des deux auquel entendre,
De l'éperon qui le presse d'aller,
Ou du bridon qui le fait reculer,
Prend son parti, saute, bondit, s'anime,
Se dresse, & jette à bas l'Illustrissime;
Homme & cheval roulant sur les cailloux,
Cheval dessus, & Monseigneur dessous.
Ah! dit-il lors, mon malheur sert d'école
A tout galand, qui né pour la gondole,
S'expose à mettre un pié dans l'étrier.
Chacun doit faire ici-bas son métier.

EPITRE VII.

A THALIE.

SI je voulois, ambitieux critique,
Réduire en art la comédie antique,
Et débrouiller ſes myſtéres divers;
J'adreſſerois ma priére & mes vers
A ce génie autrefois par Terence
Emancipé non loin de ſa naiſſance,
Puis tout-à-coup de ſon domaine exclus,
Evanoui trois cens luſtres & plus.
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître
Le plus fameux que la Scène ait vû naître,
De ce génie abattu de langueur
A rajeuni la force & la vigueur;
Pour expliquer les loix qu'il a tracées,
Partout, hélas! déja preſque effacées,
Et pour venger leur empire abjuré,
De quel flambeau pourrois-je être éclairé
Que des rayons de la Muſe elle-même
Qui de ſon art lui traça le ſyſtême,
Et l'inſpirant lui ſçut tout à la fois
Faire connoître & pratiquer ſes loix?
C'eſt donc à vous, ô divine Thalie,
A m'enſeigner comment s'eſt rétablie
Sous un mortel guidé par votre main
L'intégrité du théatre Romain;
Et par quel ſort jaloux de notre gloire,
De vos leçons banniſſant la mémoire,
Tout de nouveau nous le faiſons rentrer
Dans le cahos dont il ſçut ſe tirer.

De ce progrès, de cette décadence
L'effet certain s'offre avec évidence.
Tâchons ici d'en marquer, s'il se peut,
Le vrai principe & l'invisible nœud.
Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre, est un foible problême:
Et quoi qu'on dise, on n'en sauroit jamais
Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive,
A ce premier pas-à-pas on arrive;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.
Par les Romains, chez les Grecs empruntée,
L'Architecture au plus haut point portée
Fait admirer encor dans ses débris
Sont goût docile à ses maitres chéris.
Elle sçut même enchérir sur leurs graces;
Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces,
Et sans risquer ses pas aventurés
Dans des sentiers de leur route égarés.
Ainsi par eux s'élevant sur eux même,
Elle eût toujours joui du rang suprême
Et des honneurs à ses travaux acquis,
Si ce fléau des arts les plus exquis,
Ce corrupteur des sages disciplines,
Cet ennemi des plus pures doctrines,
L'orgueil aveugle, & l'amour entêté
Du changement & de la nouveauté,

Lui présentant ses perfides amorces,
N'eût par degrés miné toutes ses forces,
Et d'un corps mâle & d'embonpoint orné
Fait un squelette aride & décharné.
On vit dès-lors son arrogance énorme
Fronder le goût de l'antique uniforme.
Toujours même art, mêmes dimensions,
Mêmes contours, mêmes proportions:
Temples, palais, places, maisons privées,
Frises, frontons, colonnes élevées
Sur même plan & sur même niveau;
Et nul dessein, nul agrément nouveau?
Affranchissons de cette tyrannie,
Il en est tems, notre libre génie.
Cette façade, y compris chaque flanc,
A, dites vous, cent colonnes de rang?
Varions-la: distinguons-les entre elles
Par cent hauteurs, par cent formes nouvelles.
Ce grand portail d'ornemens dégarni,
Plus ouvragé paroitra moins uni.
Cet ordre est simple & tout d'une parure?
Entassons-y figure sur figure.
Ce mur avance? il le faut enfoncer.
Ce toit s'éleve? il le faut rabaisser.
Il faut enfin dans sa pédanterie
Laisser vieillir la froide symétrie:
Par ce moyen, loin d'être imitateurs,
Nous deviendrons d'illustres inventeurs.
Cette peinture est l'image historique
Des changemens de la Muse comique.
Telle en ce siécle, aux nouveautés enclin,
Fut sa fortune, & tel est son déclin.
De son génie éteint avec les graces
Il ne restoit ni vestiges ni traces,
Avant qu'Armand heureux à tout tenter
Eût entrepris de le résusciter.

Mais ce génie alors en son enfance,
Dans son berceau, dépourvû d'assistance,
Faute d'un maître habile à l'essayer,
N'avoit encore appris qu'à bégayer ;
Lorsqu'assisté de Terence & de Plaute,
Molière vint, dont la voix ferme & haute
Lui fit d'abord par de justes leçons
Articuler & distinguer ses sons.
Bientôt après sur ses avis fidéles
S'apprivoisant avec ces grands modéles,
Et dans leur lice instruit à s'éxercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer :
Sous ce grand homme enfin la Comédie
Sçut arriver, justement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la scène féconde
Devint l'école & le miroir du monde ;
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là le Marquis figuré sans emblême
Fut le premier à rire de lui-même ;
Et le Bourgeois apprit sans nul regret,
A se moquer de son propre portrait.
Le sot Savant, la docte Extravagante,
La Précieuse & la Prude arrogante,
Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,
Le Médecin, le Malade ; enfin tous,
Chez une Muse en passe-tems fertile,
Vinrent chercher un passe-tems utile.
Les beaux discours, les grands raisonnemens,
Les lieux communs, & les beaux sentimens
Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpoméne ;
Bref sur un thrône au seul Rire affecté,
Le Rire seul eut droit d'être éxalté.

C'eſt par cet art qu'elle charma la ville,
Et que toujours renfermée en ſon ſtile,
A la Cour même où ſurtout elle plut,
Elle atteignit ſon véritable but:
Quand tout-à-coup la licence fantaſque
Levant ſur elle un poignard Bergamaſque,
Vint à nos yeux de ſes membres hachés
Eparpiller les lambeaux détachés,
Et ſur la Scène, ô honte du Parnaſſe!
Réſuſciter le vieux monſtre d'Horace.
Mais non: la Muſe étoit en ſûreté,
Et ſon nom ſeul pouvoit être inſulté.
Que peut contre elle un fantôme ſtérile,
De l'Italie engeance puérile?
Ce n'eſt pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphe immortelle, eſt à craindre pour vous.
Ce que je crains, c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide,
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre ſépulture
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.
C'eſt lui qui maſque & déguiſe en phébus
Vos traits naifs & vos vrais attributs;
C'eſt lui chez qui votre joie ingénue
Languit captive & preſque méconnue,
Dans ces atours recherchés & fleuris,
Qui ſemblent faits pour les ſeuls beaux eſprits;
Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire,
Arrache à peine un froid & vain ſourire.
Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit,
Et qui toujours courant après l'eſprit,
De Malebranche éléve fanatique
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces argumens, ces doctes Rituels,
Ces entretiens ſins & ſpirituels,

Ces sentimens que la Muse tragique
Non sans raison réclame & revendique,
Et dans lesquels un Acteur charlatan
Du cœur humain nous décrit le roman.
Hé ventrebleu! pédagogue infidéle,
Décri-nous-en l'histoire naturelle,
Diroit celui par qui l'homme au sonnet
Est renvoyé tout plat au cabinet:
Expose-nous ses délires frivoles
En actions, & non pas en paroles;
Et ne vien plus m'embrouiller le cerveau
De ton sublime aussi triste que beau.
L'art n'est point fait pour tracer des modéles,
Mais pour fournir des exemples fidéles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ses travers.
Quand tel qu'il est on me l'a fait paroitre,
Je me figure assez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid sermon passé par l'alembic.
Loin tout Rimeur enflé de beaux passages,
Qui sur lui seul moulant ses personnages,
Veut qu'ils aient tous autant d'esprits que lui,
Et ne nous peint que soi-même en autrui.
Je puis du moins admettre une folie
Qui sert de cure à ma mélancolie,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelin qui se donne pour tel:
Mais un Boufon qui lorsque je veux rire
Fait le sophiste, & prétend que j'admire
Son beau langage & sa subtilité;
A dire vrai, le bon sens révolté
Perd patience à ce babil mystique,
Et s'accommode encor moins d'un comique
Dont la froideur tient la joie en échec,
Que d'un tragique où l'œil demeure à sec.

Quoi ? dira-t'on, l'esprit, à votre compte,
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?
C'est un faussaire, un prévaricateur,
De toute régle éternel infracteur,
Et qu'Apollon, suivant votre hypothèse,
Devroit chasser du Pinde ? A Dieu ne plaise !
Je sai trop bien qu'un si riche ornement
Est de notre art le premier instrument,
Et que l'esprit, l'esprit seul peut sans doute
Aux grands succès se frayer une route.
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux
Que nous faisons de ce présent des cieux.
Son plus beau feu se convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de sa place ;
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.
Au haut des airs le vol de ma pensée
Peut m'élever : mais sans le caducée
De la Raison, cet essor ne me sert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd :
Comme un courlet que le voyageur yvre
A dérouté du chemin qu'il doit suivre ;
Plus il est prompt, diligent & soudain,
Plus il s'éloigne & se fatigue en vain.
N'allons donc plus, déserteurs de nos peres,
Sacrifier à nos propres chimères ;
Et sans risquer un honteux démenti,
Tenons-nous-en, c'est le plus sûr parti,
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.
Tel mépriſant l'exemple de ses maîtres,
Dans son idée en croit être plus grand,
Qui dans le fond n'en est que différent.
Au suc exquis d'un aliment solide
Pourquoi mêler notre sel insipide ?
Si le génie en nous se fait sentir,
Et de prison se prépare à sortir,

Laissons agir son naturel aimable,
Sans absorber ce qu'il a d'estimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale sans mœurs,
De vérités froides & déplacées,
De mots nouveaux, & de fades pensées
Qui font briller tant d'Auteurs importuns,
Toujours loués des connoisseurs communs,
Et qui pis est, loués par l'endroit même,
Qui du bon sens mérite l'anathème.
Car tout novice en disant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever assez haut.
C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire,
Qu'il s'éblouit, se délecte & s'admire :
Dans ses écarts non moins présomptueux
Qu'un indigent superbe & fastueux,
Qui se laissant manquer du nécessaire,
Du superflu fait son unique affaire.
A nos Auteurs ce n'est point, entre nous,
L'esprit qui manque : ils en ont presque tous ;
Mais je voudrois dans ces nouveaux adeptes
Voir une humeur moins rétive aux préceptes
Qui du Théatre ont établi la loi.
Ils en auroient mieux profité que moi :
Mais tout compté, je croi, Dieu me pardonne,
Que si j'étois pourvû, moi qui raisonne,
D'autant d'esprit qu'ils en ont en effet,
Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait.
Encore un mot à ces esprits sévéres,
Qui du beau style orateurs somnifères,
M'allégueront peut-être avec hauteur
L'autorité de cet illustre Auteur,
Qui *dans le sac où Scapin s'enveloppe*
Ne trouve plus l'Auteur du Misantrope.
Non, il ne put l'y trouver, j'en conviens :
Mais ce grand juge y retrouva fort bien

Le Grec fameux qui ſçut en perſonnages
Faire jadis changer juſqu'aux nuages,
Un chœur d'oiſeaux en peuple réveré,
Et Plutus même en Argus éclairé.
Ariſtophane, auſſi-bien que Ménandre,
Charmoit les Grecs aſſemblés pour l'entendre,
Et Raphaël peignit ſans déroger
Plus d'une fois maint groteſque leger.
Ce n'eſt point-là flétrir ſes premiers rôles,
C'eſt de l'eſprit embraſſer les deux poles:
Par deux chemins c'eſt tendre au même but,
Et s'illuſtrer par un double attribut.
Songez-y donc, chers enfans d'une Muſe
Qui cherche à rire & que la joie amuſe.
Depuis cent ans deux théatres cheris
Sont conſacrés, l'un aux Pleurs, l'autre aux Ris.
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire,
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire
(Pour diſtinguer votre ſavoir profond,)
Rire au premier & pleurer au ſecond.

EPITRE VIII.

A MONSIEUR ROLLIN.

DOcte héritier des tresors de la Grece,
Qui le premier par une heureuse adresse
Sçus dans l'histoire associer le ton
De Thucydide à la voix de Platon :
Sage Rollin, quel esprit sympathique
T'a pû guider dans ce siécle critique,
Pour échaper à tant d'essains divers
D'âpres censeurs qui peuplent l'univers ?
Toujours croissant de volume en volume,
Quel bon génie a dirigé ta plume ?
Par quel bonheur enfin, ou par quel art
As-tu forcé le volage Hazard,
L'aveugle Erreur, la Chicane insensée,
L'Orgueil jaloux, l'Envie intéressée,
De te laisser en pleine sûreté
Jouir vivant de ta postérité,
Et de changer pour toi seul, sans mélange,
Leurs cris d'angoisse en concert de louange?
Tout écrivain vulgaire ou non commun
N'a proprement que deux objets l'un :
Ou d'éclairer par un travail utile,
Ou d'attacher par l'agrément du stile ;
Car sans cela quel Auteur, quel écrit
Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit ?
Mais cet esprit lui-même en tant d'étages
Se subdivise à l'égard des ouvrages,
Que du public tel charme la moitié,
Qui très-souvent à l'autre fait pitié.

Du Sénateur la gravité s'offense
D'un agrément dépourvu de substance;
Le courtisan se trouve effarouché
D'un sérieux d'agrément détaché;
Tous les lecteurs ont leurs goûts, leurs manies.
Quel Auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là seul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable:
Voilà le centre & l'immuable point
Où toute ligne aboutit & se joint.
Or ce grand but, ce point mathématique
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.
Sur cette régle, ami, le moindre Œdipe
Peut deviner la source & le principe
De ce succès qui pour toi parmi nous
Accorde, unit & fixe tous les goûts.
La vérité simple, naïve & pure,
Partout marquée au coin de la nature,
Dans ton histoire offre un sublime essai
Où tout est beau, parceque tout est vrai:
Non d'un vrai sec & crûment historique;
Mais de ce vrai moral & théorique,
Qui nous montrant les hommes tels qu'ils sont,
De notre cœur nous découvre le fond,
Nous peint en eux nos propres injustices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'est un théatre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre;
Et du public dépouillé d'interêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.

Là retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincére & fidéle miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.
Ne pense pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici préconiseur peu sage
Tenter ton zéle humble, religieux,
Par un encens à toi-même odieux.
Rassure-toi: non, j'ose te le dire,
Ce n'est pas toi, cher Rollin, que j'admire.
J'admire en toi, plus justement épris,
L'Auteur divin qui parle en tes écrits,
Qui par ta main retraçant ses miracles,
Qui par ta voix expliquant ses oracles,
T'a librement & pour prix de ta foi
Daigné choisir pour ce sublime emploi;
Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place
Faire à son choix tomber la même grace,
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.
Il a voulu montrer par le suffrage
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,
Quelle distance il met entre celui
Qui comme toi ne se cherche qu'en lui,
Et tout esprit qu'aveugle la fumée
De ce grand Rien qu'on nomme renommée,
Fantôme errant qui nourri par le bruit,
Fuit qui le cherche, & cherche qui le fuit;

Mais qui du sort enfant illégitime,
Et quelquefois misérable victime,
N'est rien en soi qu'un être mensonger,
Une ombre vaine, accident passager
Qui suit le corps, bien souvent le précéde,
Et plus souvent l'accourcit ou l'excéde.
C'est lui pourtant, lui, dont tous les mortels
Viennent en foule encenser les autels:
C'est cette idole à qui tout sacrifie,
A qui durant tout le cours de leur vie
Grands & petits follement empressés
Offrent leurs vœux, souvent mal éxaucés.
Non que l'espoir d'un succès équitable
Dans son objet ait rien de condamnable,
Ni que le cœur doive s'y refuser,
Quand le principe est de s'y proposer
Du Roi des rois la gloire souveraine,
Ou du prochain l'utilité certaine.
Mais si l'amour d'un chatouilleux encens
Enyvre seul notre esprit & nos sens;
Si rejettant la véritable gloire,
Nous nous bornons à l'honneur illusoire
De fasciner par nos foibles clartés
D'un vain public les yeux débilités,
Sans consulter par d'utiles priéres
L'unique Auteur de toutes les lumiéres;
En quelque rang que le Ciel nous ait mis,
Petits ou grands, ne soyons pas surpris
Qu'au lieu d'encens, le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le salaire;
Ou que du moins nos succès éclatans
Soient traversés par tous les contre-tems
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite,
Qui n'écoutant, n'enviſageant que soi,
Borne à lui seul son objet & sa loi.

C'est-là

C'eſt-là peut-être, ami, je le confeſſe,
(Car c'eſt ainſi que l'orgueil nous abaiſſe)
Ce qui du Ciel irritant le courroux
M'a ſuſcité tant d'ennemis jaloux,
Qu'une brutale & lâche calomnie
Acharne encor ſur ma vertu ternie,
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne, & mes traits dans les leurs.
Triſte loyer, châtiment lamentable
D'un amour-propre, il eſt vrai, plus traitable,
Et de vapeur moins qu'un autre enivré,
Mais dans ſoi-même encor trop concentré,
Et ne cherchant dans ſes vains éxercices
Qu'à contenter ſes volages caprices!
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté
De leur courroux l'âpre malignité,
Pour infecter l'air pur que je reſpire,
J'ai ſçû tirer au moins, ou pour mieux dire,
Le Ciel m'a fait tirer par ſes ſecours
Un double fruit de leurs affreux diſcours:
L'un d'entrevoir, que dis-je? de connaître
Dans ce fléau la juſtice d'un Maître
Qui ne tolére en eux des traits ſi faux,
Que pour punir en nous de vrais défaux:
L'autre, d'apprendre à ne leur plus répondre
Que par des mœurs dignes de les confondre,
A les laiſſer croupir dans le mépris
Dont le public les a déja flétris,
A fuir enfin toute eſcrime inégale
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervale.
Car le danger de ſe voir inſulté
N'eſt pas reſtraint à la difficulté
De réfuter les fables romancières
De ces fripiers d'impoſtures groſſiéres,
Dont le venin non moins fade qu'amer
Se fait vomir comme l'eau de la mer;

Il eſt aiſé d'arrêter leurs vacarmes,
Et de les vaincre avec leurs propres armes ;
Ce n'eſt pas-là le danger capital :
Le vrai peril eſt le piége fatal
Que leur noirceur tend à notre innocence
Pour l'engager dans la même licence,
Pour la changer en colére, en aigreur,
En médiſance, en chicane, en fureur :
Nous réduiſant enfin pour tout ſommaire
A n'avoir plus nul reproche à leur faire,
Dès qu'envers nous leurs crimes perſonnels
Nous ont rendus envers eux criminels.
Qu'arrive-t'il de ces lâches batailles,
De ces défis, embuches, repréſailles ?
C'eſt qu'en croyant par l'effort de nos coups
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous :
Qu'en travaillant ſur de ſi faux modéles,
Nous devenons leurs copiſtes fidéles,
Donnant comme eux, ridicules héros,
A nos dépens la comédie aux ſots ;
Et leur montrant baſſement avilie,
Notre ſageſſe habillée en folie.
Le bel honneur ! d'attrouper les paſſans
Au bruit honteux de nos cris indécens !
Quelle pitié de prendre ainſi le change !
N'allons donc point pour blâme ou pour louange
Dépaiſer des talens eſtimés,
Et du public peut-être réclamés,
En détournant leur légitime uſage
A des emplois indignes d'un vrai ſage ;
Et nous vengeant par de plus nobles traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un ſolide mérite
Des ennemis que le ſort lui ſuſcite.
Tous ces travaux dont il eſt combattu,
Sont l'aliment qui nourrit ſa vertu.

Dans le repos elle s'endort sans peine ;
Mais les assauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célébre Auteur,
Est un soigneux & docte précepteur,
Fâcheux par fois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gages ni salaire :
Dans ses leçons plus utile cent fois
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille
Par des accens trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser ?
Est-ce au flatteur qui me loue & m'encense ?
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense ?
Par tous les deux séduit au même point,
Mon ennemi seul ne me trompe point.
Du foible ami dépouillant la molesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
Son émétique est un breuvage heureux,
Souvent utile, & jamais dangereux.
Car si celui dont la main le prépare,
D'empoisonneur porte déja la tare,
Qu'ai-je à risquer ? de son venin chétif,
Son venin même est le préservatif.
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,
La Vérité du même coup atteinte
Saura bientôt trouver plus d'un moyen
Pour rétablir son crédit & le mien.
Mais par malheur, si d'un mal véritable
Il trouve en moi le signe indubitable :
S'il m'avertit par ses cris pointilleux,
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux
Qui de mon sang altére la substance ;
Alors sa haine, & la noire constance
Dont me poursuit son courroux effronté,
Sans qu'il y songe, avancent ma santé :

C'eſt une épée, un glaive favorable,
Qui dans ſes mains malgré lui ſecourable,
M'ouvrant le flanc pour abréger mon ſort,
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'aſſaſſin ne fait rien à l'affaire :
De ſon forfait toute l'utilité
Reſte à moi ſeul, à lui l'iniquité.
C'eſt donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle & bien haute imprudence,
D'attribuer à ſon inimitié
Ce qui ſouvent n'eſt dû qu'à ſa pitié.
Ces contre-tems, ces triſtes avantures
Sont bien plutôt d'heureuſes conjonctures
Dont le concours l'aſſiſte & le ſoutient,
Non comme il veut, mais comme il lui convient.
L'Etre ſuprême en ſes loix adorables,
Par des reſſorts toujours impénétrables,
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés
Naître les biens les plus ineſpérés.
A quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de ſa juſtice ;
Et la tenter par d'aveugles regrets,
Ou par des vœux encor plus indiſcrets ?
O ſi du Ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime
Faire ceſſer le cours injurieux !
Si ſon flambeau deſſillant tous les yeux
A ma vertu ſi long-tems pourſuivie
Rendoit l'éclat dont l'implacable Envie
Sous l'épaiſſeur de ſes brouillards obſcurs
Offuſque encor les rayons les plus purs !
Cette priére innocente & ſoumiſe,
Je l'avoûrai, peut vous être permiſe :
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie & par votre candeur ;

Votre innocence inflexible & robuste
N'a point plié sous un pouvoir injuste :
Votre devoir est rempli ; tout va bien :
Soyez en paix ; le Ciel fera le sien.
Il a voulu se réserver la gloire
De son triomphe & de votre victoire,
Et prévenir en vous la vanité
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile & prompte réussite
Attribuée à votre seul mérite :
Vous épargnant ainsi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtiment nouveau.
Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes ;
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs ;
A captiver l'estime populaire ;
A rassembler tout ce qui peut nous plaire ;
A nous tirer du rang de nos égaux ;
A surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal ! dangereuse fortune,
Et que le Ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs desirs,
Dans sa colère accorde à nos soupirs !
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute,
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable & profonde hauteur.
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur,
Vient d'obtenir par sa brigue funeste
La place dûe au mérite modeste :
Pour l'exalter tout semble réuni :
Il est content. Dites qu'il est puni.
Il lui falloit cette place éclairée,
Pour mettre en jour sa misére ignorée.
N'allons donc plus par de folles ferveurs
Prescrire au Ciel ses dons & ses faveurs.

Demandons-lui la prudence équitable,
La piété sincére, charitable;
Demandons-lui sa grace, son amour;
Et s'il devoit nous arriver un jour
De fatiguer sa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zèle & d'assez de vertus
Pour devenir dignes de ses refus.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux trois nouvelles Epitres du Sieur Rousseau, & je croi qu'elles seront agréablement reçues du Public. A Paris, ce 22. Juin 1736.

Signé, LASERRE.

EPITRE IX.

DE

M. ROUSSEAU.

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuscrit, & qui a donné lieu à l'Epitre suivante, m'a paru un chef-d'œuvre de poësie, aussi-bien que de piété, également admirable par la solidité des preuves qui y sont alléguées, & par l'abondante & riche variété des peintures dont il les a ornées. Ensorte que si jamais la Poësie a pû être nommée le langage des dieux, on peut dire que celle-ci mérite particuliérement d'être appellée le langage de Dieu, qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de sa cause. C'est ce qui m'a engagé à solliciter ici l'Auteur, si digne du nom qu'il porte, de donner incessamment son Ouvrage au Public, auquel il ne sauroit être trop tôt présenté pour le rassurer contre le progrès de l'impiété, & de cette Secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup d'esprit, & encore plus de libertinage, semblent n'avoir en vûe que d'établir sur les ruines de la Religion Chrétienne le système affreux du Spinosisme & du Matérialisme.

EPITRE IX.

A MONSIEUR RACINE.

De nos erreurs, tu le sais, cher Racine,
La déplorable & funeste origine,
N'est pas toujours, comme on veut l'assurer,
Dans notre esprit, facile à s'égarer;
Et sa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la source primitive.
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.
S'il prend son vol vers la céleste voute,
L'esprit docile y vole sur sa route;
Si de la terre il suit les faux appas,
L'esprit servile y rampe sur ses pas:
L'esprit enfin, l'esprit, je le répéte,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète.
Et c'estpourquoi tes divins précurseurs,
De nos autels antiques défenseurs,
Sur lui toujours se sont fait une gloire
De signaler leur premiére victoire.
Oui, cher Racine; & pour n'en point douter,
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
Celui qui veut de mon esprit rebelle
Domter, comme eux, la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par soumettre mon cœur;
Et plein du feu de ton illustre pere,
Me préparer un chemin nécessaire,
Aux vérités qu'Esther va me tracer,
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.

C'eſt par cet art que l'Auteur de la grace,
Verſant ſur toi ſa lumiére efficace,
Daigna d'abord, certain de ſon ſuccès,
Toucher mon cœur dans tes premiers eſſais;
Et qu'aujourd'hui conſommant ſon ouvrage,
Et ſecondant ta force & ton courage,
Il briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil,
Et grave en lui les derniers caractéres,
Qui de ma foi conſacrent les myſtéres.
Quelle vertu! quels charmes tout-puiſſans
A ſon empire aſſerviſſent mes ſens!
Et quelle voix céleſte & triomphante
Parle à mon cœur, le pénetre, l'enchante!
C'eſt Dieu, c'eſt lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois: ma raiſon même
N'écoute plus que l'Oracle ſuprême.
Qu'attens-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénetré,
Toi dont les chants non moins doux que ſublimes,
Se ſont ouvert tous les divins abîmes
Où ſa grandeur ſe plaît à ſe voiler;
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les réveler
Ces vérités qui nous la font connaître?
Et que ſais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ſes ſujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais amis?
Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumiére adorable,
Que dans ces jours où l'ange ténébreux
Offuſque tout de ſes brouillars affreux?
Où franchiſſant le ſtérile domaine
Donné pour borne à la ſageſſe humaine,
De vils mortels juſqu'au plus haut des Cieux
Oſent lever un front audacieux?

Où nous voyons enfin, l'osai-je dire ?
La Vérité soumise à leur empire,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'est plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infâme hypocrite,
Toujours pourtant du scandale ennemi
Dans ses dehors il se montre affermi ;
Et plus prudent que souvent nous ne sommes,
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.
Mais en ce siécle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; & le Crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendarts,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pigmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades ;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bientôt, sans scrupule & sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte ;
Et déja même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes ?
Votre raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obscurité,

Et qui rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas;
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révéle?
Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'univers:
Ne comptez plus avec ses loix suprêmes;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes:
Interrogez vos mœurs, vos passions:
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur sagesse
Avons-nous vû briller votre jeunesse?
Vous a-t'on vûs, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paisible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices insensés,
A l'amour-propre, aux vœux intéressés;
Domter l'orgueil, la colére, l'envie,
La volupté des repentirs suivie?
Vous a-t'on vûs dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des loix
De vos trefors mesurer la récolte,
Et de vos sens appaiser la révolte?
S'il est ainsi, parlez: je le veux bien.
Mais non. J'ai vû, ne dissimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour exposée,
Une conduite, hélas! bien opposée.
Une jeunesse en proie aux vains desirs,
Aux vanités, aux coupables plaisirs.
Un fol essain de beautés effrénées,
A la molesse, au luxe abandonnées,
De faux amis, d'insipides flatteurs,
Furent d'abord vos sages précepteurs:

Bientôt après sur leurs doctes maximes
En gentilleſſe érigeant tous les crimes,
Je vous ai vûs à titre de bel-air
Diviniſer des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles avantures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vûs, eſclaves de vos ſens,
Fouler aux piés les droits les plus puiſſans;
Compter pour rien toutes vos injuſtices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos déſordres mêmes
Juſtifier vos déſordres extrêmes;
Et ſans rougir, enflés par le ſuccès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un ſi gracieux ſonge,
Ce ver caché, ce remord qui vous ronge,
Juſqu'au plus fort de vos déréglemens
Vous expoſoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons ſans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout ſentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chaſſer le ſouvenir,
Poſer en fait qu'au corps ſubordonnée
L'ame avec lui meurt ainſi qu'elle eſt née;
Paſſer enfin de l'endurciſſement
De votre cœur, au plein ſoulévement
De votre eſprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre: & ſon vrai perſonnage
Eſt de gliſſer par degré ſon poiſon,
Des ſens au cœur, du cœur à la raiſon.
De-là ſont nés, modernes Ariſtippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent auſſi votre ame & ſes efforts

A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De-là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés & paisibles :
Et désormais au trouble inaccessibles
Vos jours serains, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.
Mais c'est trop peu. De si belles lumiéres
Luiroient en vain pour vos seules paupiéres ;
Et vous devez, si ce n'est par bonté,
En faire part du moins par vanité
A ces amis si zélés, si dociles,
A ces beautés si tendres, si faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos esprits :
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaises,
Ces argumens émaillés d'antithèses,
Ces riens pompeux avec art enchassés
Dans d'autres riens fiérement énoncés,
Où la raison la plus spéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? Ces tendres nourriçons
Déja du cœur dévorent vos leçons.

Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes;
Et comme vous bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes:
Leur enseigner que l'esprit & le corps,
Bien qu'agités par différens ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matière éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux essaim
D'êtres divers émanés de son sein:
Que ces grands mots d'ame, d'intelligence,
D'Esprits célestes, & d'éternelle Essence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
Et qu'en un mot notre pensée altière
N'est rien au fond que la seule matière
Organisée en nous pour concevoir,
Comme elle l'est pour sentir & pour voir:
D'où nous pouvons conclure sans rien craindre,
Qu'au présent seul l'homme doit se restraindre;
Qu'il vit & meurt tout entier; & qu'enfin
Il est lui seul son principe & sa fin.
Voilà le terme où sur votre parole,
Et sur la foi de votre illustre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raisonnement.
Car de vouloir combattre les mystéres
Où notre foi puise ses caractéres,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
Est-il encor d'assez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachisme obscurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Mystique entêté,

Pouvoient jadis abuſer des Cyriles,
Des Auguſtins, des Léons, des Baſiles:
Mais quant à vous, grands hommes, grands eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Epouvantail d'enfans & de grand'meres.
Car auſſi-bien, par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénetrer
Dans ce qui n'eſt à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidéle & ſûr
Nous guideroit dans ce dédale obſcur?
Suivre à tâtons une ſi ſombre route,
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui ſans doute:
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont ſa miſére abonde,
Dans la molleſſe & dans la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,
Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus ſûres
Vous élancer vers ces clartés ſi pures
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révelées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une ſainte ardeur
Dans leurs écrits conſacrent la ſplendeur?
Faites comme eux: commencez votre courſe
Par les chercher dans leur premiére ſource:
C'eſt la Vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeul indiquer le chemin.

Domtez

Domtez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes:
Devenez doux, simples, chastes, modestes:
Approchez-vous avec humilité
Du Sanctuaire où git la Vérité.
C'est le tresor où votre espoir s'arrête:
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir superbe & pointilleux.
Pour le trouver ce tresor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en régle, & commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchans indociles:
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement curieux:
Par fuir enfin ces amorces pervérses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur, & poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle & la prière
Auront pour vous franchi cette barriére,
N'en doutez point, l'auguste Vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe Platonique.
Quoi? gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir jusqu'à nos volontés?
Tyranniser des passions si belles?
Répudier des amis si fidelles?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment,
C'est condamner son ame à la torture,
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.

Vous le croyez ; mais malgré tant d'obſtacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briſer la pierre, & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaine
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien,
Qui comme vous commençant ſa carriére,
Ferma long-tems les yeux à la lumiére ;
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine,
Toi, qui rival & fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ſes talens,
Je l'avoûrai : quelques rayons de flame
Que par avance eût verſé dans mon ame
La Vérité qui brille en tes écrits ;
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ſa puiſſance & ta force ;
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes leçons.

A Bruxelles, le 1. Septembre 1737.